N° 784 42e Année Tome CCXXVI 15 Février 1931

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger :** 1/2 tarif postal, **5 fr. 75;** plein tarif **6 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT VINGT-SIXIÈME

15 Février — 15 Mars 1931

15 Février — 15 Mars 1931 Tome CCXXVI

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois






PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXI

VERS LE QUATRIÈME UNIVERS

—

A Jean Perrin,
son admirateur et ami.

AVERTISSEMENT

Depuis un tiers de siècle, nous défendons la thèse de la discontinuité, de la diversité universelle, contre la thèse monistique — sans méconnaître les belles et fécondes théories que des hommes géniaux ont tirées de cette dernière thèse. La disparition de ces théories est dans l'ordre des choses. Elles vont rejoindre l'hypothèse des quatre éléments et d'autres conjectures qui furent, en leur temps, grandes et utiles.

Le moniste reconnaît, certes, l'extraordinaire différenciation des phénomènes, mais il se flatte de tout ramener à l'Unité : ainsi, le chétif insecte humain finirait par avoir une sorte de « clef de l'Univers ».

Au fond, la réduction à l'Unité serait la réduction à l'Homogène absolu, et l'Homogène absolu, c'est l'*ersatz* du néant. Il ne comporte aucune propriété, la moindre propriété supposant une différence; il ne comporte aucune division, la moindre division supposant déjà des parties distinctes et rien ne saurait être distinct dans l'Homogène absolu.

On croyait naguère à la parfaite identité des atomes de même espèce; plus tard on admit la même chose pour les protons et les électrons. Nous professions, en ces temps, qu'il n'y a vraisemblablement nulle part *identité* entre les existences, si réduites que soient ces existences.

L'identité des atomes dans les mêmes corps fut démentie par la révélation des isotopes: cette variété dans les constituants d'un même élément chimique à imaginer des variations moins perceptibles encore, comme entre deux semences, apparemment uniformes, dont le développement décèlera les différences.

Par ailleurs, ne suppose-t-on pas qu'un électron peut absorber ou céder des grains d'énergie — les photons? Evidemment, un électron n'est déjà plus semblable à lui-même après cette absorption ou cette cession. L'atome dont il est une partie subira de ce fait une légère transformation.

Quant aux photons, leur diversité inouïe d'espèces fait augurer d'infinitésimales, d'imperceptibles variétés individuelles.

(Quelles retouches n'entrevoit-on pas dans les protons et les électrons formateurs de ces étoiles qu'on prétend être 50.000 fois plus denses que notre soleil!)

Dans un Univers où tout est divers, aucune loi physique ne saurait être absolue.

Ce que nous appelons une loi parfaite, « ce sera la définition de processus embrassant des faits assez étroitement liés pour que nous n'ayons pas à tenir compte des solutions de continuité ».

La loi, en somme, est un « concept résultant d'une sommation d'expériences ou d'observations présentant de l'analogie et réduites par l'abstraction.» En passant à la limite, un moniste remplacera *l'analogue par l'identique,* mais un pluraliste ne pourra oublier que le passage à la limite n'implique qu'une définition approximative (*le Pluralisme,* 1909; — voir aussi la *Revue Scientifique* et la *Revue des Idées,* 1904, 1906). Au reste les esprits directeurs inclinent à croire actuellement qu'il n'y a pas de lois, mais seulement des probabilités (1).

(1) La notion de lois statistiques s'est fait jour en physique depuis Maxwell surtout, mais elle était noyée sous la notion de lois absolues.

Nous estimons depuis longtemps que la quantité uniforme n'est qu'une fiction, les quantités que nous additionnons impliquant toujours des différences *entre* elles et *en* elles; toute quantité est qualitative.

Nous écrivions avant la guerre, dans la *Revue du Mois* (direction de E. Borel) : « L'énergie uniforme est une fiction qui semble s'éloigner d'autant plus de la réalité que nous disposons d'outillages plus délicats et de procédés d'analyse plus sûrs. Lorsque nous produisons du travail à l'aide d'une source de chaleur, le produit est proportionnel non pas à une certaine quantité de chaleur uniforme, mais à une somme d'inégalités, représentant dans chaque cas une certaine unité arbitraire d'énergie : dans le cas le plus simple une série de couples, non une série d'unités. « ...On dira que du moins chacun des couples de différences ainsi présenté est identique à chacun des couples du système total. La réalité est plus complexe. Ce ne sont pas des couples identiques que nous obtenons, ce sont des couples où les moyennes des énergies infinitésimales forment des totaux suffisamment équivalents pour nos mesures grossières : rien n'empêche que les éléments infinitésimaux soient disposés de la manière la plus variée, ainsi que le supposent les cinétistes...

« Toutes ces considérations concourent évidemment à fortifier les motifs que nous avons d'intervertir l'ordre actuel des deux principes de l'énergétique et de compléter leur définition.

« Le premier principe — principe de Carnot généralisé (généralisé un peu au delà des interprétations actuelles) — impliquerait qu'aucun changement n'étant réalisable dans un milieu homogène, l'énergie est essentiellement l'expression d'une différence.

« Le deuxième principe — principe de Joule-Mayer,

Gardons-nous pourtant d'abuser du terme hasard. L'interprétation, quoique inégale, variable d'existence à existence, implique des directives dans le désordre. Dans le « jeu de cartes » universel, les cartes s'inter-influencent.

développé et transformé — poserait que la somme des intensités, c'est-à-dire la somme de certains ordres de différence, est constante. » (D'ailleurs, cela n'est pas absolument sûr) (2).

M. Eddington, dans son livre récent, *The Nature of the physical World,* écrit : « La seconde loi de la thermodynamique occupe, je pense, la position suprême parmi les lois de la Nature (3). » (Mais il le croit surtout à cause de l'évolution universelle dont il n'entrevoit qu'une direction.)

La conservation peut se rapporter à n'importe quoi. Au temps où l'on croyait à l'indestructibilité des atomes, chaque atome jouissait d'une conservation absolue. Avant de poser le principe de conservation, il importe de donner au moins une idée de ce qui se conserve : si le principe de Carnot, très généralisé, ne donne qu'une idée fort incomplète de ce qu'est l'énergie, du moins implique-t-il une condition de l'énergie, qui constitue un élément de définition.

En somme, rien de stable, ni de continu, ni d'identique dans l'univers.

Le corpuscule (électron ou proton), à qui l'on avait « passé » l'éternité enlevée aux atomes, se décèle éphémère à son tour, ce qui nous parut évident dès le principe : « Il n'est point de raison pour qu'une existence minuscule — corpuscule énergétique ou matériel — ait le privilège d'une éternité que nous refusons à toute chose. » (*Sciences et Pluralisme.*)

L'analyse remplaçant l'identité et comportant des interactions plus ou moins étroites suffit à nos besoins de simplification, sans laquelle notre *prise* sur le monde serait trop rudimentaire.

(2) Des pertes et des gains sont possibles dans l'inter-change avec l'Univers interstellaire.

(3) « The second law of thermo dynamics holds, I think, the supreme position among the laws of nature. »

Si nous étendons ces vues à l'Univers total, où le monde interstellaire et interatomique est démesurément plus vaste que le monde des nébuleuses, des astres, des corps, des corpuscules, nous allons vers un *quatrième Univers,* qui est l'objet de ce petit article.

Il nous semble bien que les magnifiques découvertes et les géniales théories des grands maîtres de la science contemporaine permettent de l'espérer.

I

EXPOSE SOMMAIRE DE LA THESE

Lorsqu'on parle de la grandeur de l'Univers, il est rare qu'on songe à un autre univers que celui des nébuleuses et des astres. On s'émerveille de l'immensité des nébuleuses, de l'énormité et du nombre des étoiles et des soleils (4), sans oublier le cortège imposant des planètes, des satellites, des astéroïdes et des comètes.

Les étoiles et les soleils qui apparaissent actuellement dans le champ de nos lunettes sont au nombre de plus d'un milliard, et ce nombre s'accroît chaque fois qu'on crée des lentilles plus puissantes. Il est naturel de postuler que dix, vingt, cent milliards, un trillion, des trillions d'étoiles s'entassent dans les régions inexplorées de l'Etendue.

Or, notre soleil, astre assez médiocre, comporte un million trois cent mille fois le volume de la terre. Des neuf planètes qui l'accompagnent, la plus grande, Jupiter, est treize cents fois plus grosse que la terre; Saturne vient ensuite, dont le volume vaut 760 fois le nôtre, puis Uranus (65), Neptune (85). Ces planètes sont encore, le plus souvent, accompagnées de satellites : la Terre a un

(4) On sait qu'on distingue actuellement entre les étoiles et les soleils; ceux-ci étant plus évolués que ceux-là. Comme il y a des astres à tous les degrés d'évolution, cette distinction est bien un peu arbitraire : il pourrait y avoir trois, quatre, cinq sortes de grands astres — au choix.

satellite, Mars deux, Jupiter au moins neuf, Saturne dix, etc.

Outre les planètes, des astéroïdes en nombre considérable gravitent autour du soleil, et il convient de ne pas oublier les erratiques comètes.

Les milliards, les trillions d'étoiles de l'Univers devant être des systèmes aussi compliqués, et même en moyenne plus compliqués que le système solaire, à dix milliards d'étoiles correspondent au moins cent milliards de grosses planètes, un trillion de satellites, dix trillions d'astéroïdes, et quelques cents milliards de comètes. Enfin, les nébuleuses formées ou en formation promettent pour l'avenir des légions sans nombre de jeunes étoiles.

Si, au lieu de dix milliards d'étoiles, il y en a cent milliards, un trillion, etc., tous ces chiffres doivent être multipliés par dix ou par cent.

Dix milliards, cent milliards, un trillion d'étoiles « avec leurs cortèges planétaires et leurs comètes, ce sont des nombres qui dépassent de bien loin notre imagination, et combien plus encore si l'on n'oublie pas l'énormité des étoiles, l'immensité des nébuleuses » !

Pourtant, la portion d'espace occupée par ce fourmillement d'astres (je ne parle pas de l'espace total qui peut s'étendre indéfiniment *au delà* des astres... et où il y aurait Autre Chose), pourtant, disons-nous, LA PORTION D'ESPACE OCCUPÉE PAR CE FOURMILLEMENT D'ASTRES EST TOUT A FAIT INSIGNIFIANTE, NÉGLIGEABLE, PAR RAPPORT A L'ESPACE QUI SÉPARE LES ÉTOILES, LES PLANÈTES, LES ASTÉROÏDES, LES ATOMES, — L'ESPACE INTERSTELLAIRE ET INTERATOMIQUE.

Les nébuleuses et les étoiles avec leurs cortèges ne sont vraiment qu'une *vague et infinitésimale poussière* dans la fraction du monde total où elles gravitent.

Or, c'est elles seules que les savants et nous-mêmes avons en vue quand nous parlons de l'Univers et de sa grandeur. Il semble qu'elles composent toute l'Existence,

que l'étendue, où elles sont si peu de chose, soit on ne sait quoi d'ensemble énorme et inexistant !

Longtemps on l'a envisagée, cette étendue, comme un néant avec des dimensions ; aujourd'hui encore, on parle couramment, mais ce n'est plus qu'une métaphore, de la vitesse des radiations lumineuses, *dans le Vide.*

Au XIX[e] siècle, on s'accordait généralement à nommer Ether la mystérieuse existence qui sépare les astres et les molécules. Après des discussions assez confuses, les uns nomment cette existence le Vide, les autres préfèrent garder la dénomination Ether qui, après tout, ne préjuge rien.

Quoi qu'il en soit, les théoriciens les plus écoutés continuent, en le déclarant homogène, à faire de l'Espace interstellaire un ensemble à peu près inexistant, une manière d'ersatz du néant, en sorte que notre Univers Total se composerait d'une infime quantité de poussière perdue dans une immensité aussi vertigineuse que vaine.

Arrêtons-nous un instant pour mieux déterminer la petitesse du monde stellaire et nébulaire comparativement à la grandeur du Tout.

Et remontons d'abord — c'est presque indispensable — aux constructions infinitésimales.

On admet qu'une molécule d'hydrogène, composée de deux atomes, pèse environ 3 trillionièmes d'un trillionième de gramme. D'autre part, un millilitre d'hydrogène contient environ 30 milliards de milliards de molécules : si tous les habitants de Marseille devaient compter ce nombre de molécules, à raison de deux par seconde, sans répit, ils ne pourraient achever leur tâche en cinq cent mille ans, en *cinq mille siècles.*

D'après cela, on supposerait qu'un milliard de milliards de molécules d'hydrogène occupe à peu près entièrement le millilitre. On serait loin de compte : il en occupe moins de la sept cent milliardième partie, en te-

nant compte des intervalles qui séparent les molécules, les atomes, les protons, les électrons.

Pour se faire une idée de ce qui arriverait si des molécules occupaient entièrement, ou presque, un espace quelconque, prenons un litre d'or. Le nombre de molécules qu'il contient est de l'ordre (5) du nombre de molécules que contient un litre d'eau, mais il contient beaucoup plus de protons et d'électrons : une molécule d'eau comporte 18 protons et 18 électrons, une molécule d'or comporte des centaines de protons et d'électrons. Eh bien! malgré cela, l'or n'occupe qu'une fraction insignifiante du litre qui le contient. A l'état où nous le connaissons, le litre d'or pèse 20 kilogrammes environ; mais si tous les noyaux des atomes d'or étaient étroitement accolés les uns aux autres, le litre d'or pèserait 600.000.000.000 (600 milliards) de kilos, soit 600.000.000 (600 millions) de tonnes.

Appliquant ces calculs au soleil, dont la densité atteint à peu près une fois et demie la densité de l'eau, on arrive à cette conclusion que le volume réel du soleil est de l'ordre du milliardième de l'étendue qu'il SEMBLE occuper réellement; si on pouvait souder étroitement les noyaux des atomes solaires, notre grand astre deviendrait un astéroïde beaucoup plus menu que la lune.

Ainsi, le volume d'éther contenu *dans l'intérieur* du soleil dépasse indéfiniment le volume réel de la substance même de l'astre.

En ajoutant au soleil les planètes, les astéroïdes, les poussières cosmiques, les comètes de son système, il est probable que sa masse ne serait pas même doublée...

Comparons maintenant le système solaire, non plus à l'espace interatomique, mais à l'espace interstellaire.

D'après la distance moyenne qui sépare le soleil des étoiles les plus voisines, on peut dire que le volume in-

(5) Au point de vue immédiat, la différence des deux nombres n'est toutefois pas négligeable.

trinsèque du système solaire (6) est inférieur au trillionième de trillionième peut-être de son « hinterland » spatial. Or, ce calcul s'applique *grosso modo* à chaque système stellaire et par conséquent à l'ensemble de l'univers dit matériel.

Ainsi l'univers matériel serait loin d'occuper le trillionième de trillionième de l'étendue totale ; au point de vue spatial, c'est insignifiant, c'est absolument négligeable ! Une étoile par rapport à son étendue ambiante et intime, ce n'est pas même le volume d'une mouche comparé au volume de tous les hommes qui auraient vécu pendant un million d'années, même en admettant que la population humaine eût été, en tout temps, égale à la population actuelle, alors que, sans doute, il y a cent mille ans, elle ne s'élevait guère à plus de dix, vingt ou trente millions d'individus : or, cette proportion s'appliquant à chaque astre, tout l'univers matériel se trouve vis-à-vis du Tout dans la même situation que notre soleil.

Devant cette réalité vertigineuse, on peut s'abstenir de toute hypothèse sur la constitution de l'interstellaire, mais ceux qui proposent une hypothèse doivent naturellement donner leurs raisons. Or, les savants, grands et petits, ont de tout temps émis des conjectures sur la nature de l'Ether ou du Vide, et il était inévitable qu'il en fût ainsi.

Même l'expérience la plus banale ne va pas sans quelque hypothèse. On ne recherche pas du connu, dirait M. de La Palisse, puisqu'on le connaît. On ne découvre plus l'Amérique quand on l'a déjà découverte, et tant qu'on ne l'a pas découverte, son existence reste hypothétique.

On a donc fait des hypothèses, et en grand nombre, sur l'Ether. Dans les derniers siècles, l'hypothèse du Vide eut d'abord beaucoup d'adeptes. Les disciples de Newton,

(6) Le volume *réel* tel que nous venons de le définir.

sinon Newton lui-même, envisageaient volontiers la projection de la lumière, de même que la transmission gravitive, à travers un néant, un néant étendu.

Plus tard, les physiciens réclamèrent un milieu plus substantiel, si l'on peut ainsi dire, et nous eûmes l'Ether, considéré, la plupart du temps, comme uniforme et extraordinairement raréfié.

D'autre part, les propriétés d'un milieu qui transmet les ondes lumineuses, le faisant comparer à des corps très denses, quelques savants conclurent qu'une appréciable densité de l'Ether était plus conforme à la réalité que son extrême raréfaction.

De nos jours, la théorie dominante veut que le milieu universel soit homogène; les corpuscules qui constituent la pseudo-matière étant, par exemple, des espèces de nœuds (7) de l'Ether ou du Vide, des accidents, d'ailleurs rarissimes par rapport au milieu homogène.

Ainsi, seule une fraction infinitésimale du Tout aurait une véritable existence. Car l'homogène ne saurait avoir aucune propriété : dès qu'on lui en accorde une, il cesse d'être strictement homogène. En lui attribuant par exemple des composants, si uniformes qu'on les suppose, on introduit une première différenciation. Un mouvement, si imperceptible soit-il, c'est déjà une orientation.

L'homogène absolu ne comporte aucun mouvement, il ne comporte aucune transmission : la transmission est un phénomène très complexe.

Lorsqu'il s'agira de la propagation de photons et d'ondes aux innombrables fréquences, on douera *ipso facto* l'Espace d'une indéfinie possibilité de variation, alors que, le faisant homogène, on lui a attribué l'invariance éternelle. Supposer le variable dans un univers originellement invariable, c'est nous ramener à la fable naïve d'Herbert Spencer : l'instabilité de l'homogène.

L'homogène absolu, c'est le stable absolu; l'homogène

(7) Nœuds de substance-énergie ou nœuds d'énergie seulement.

relatif, c'est le différencié : on ne sait où il commence ni où il finit; par rapport à l'oxygène, l'hydrogène est relativement homogène, de même l'eau par rapport à l'ammoniaque, ou une plaine stérile par rapport à une forêt, ou une amibe par rapport à un crabe...

Mais l'homogène tel quel, c'est l'indifférencié intégral. On ne voit aucun moyen d'en faire sortir le différencié. Dire qu'il implique une différenciation virtuelle, c'est de la logomachie : une différenciation virtuelle, c'est une différenciation latente ou ce n'est rien du tout, et une différenciation latente est incompatible avec l'homogénéité.

Dire que la différenciation est venue du dehors, c'est admettre quelque existence extérieure à l'existence homogène, c'est créer deux espèces d'existences. Mais d'ailleurs, on ne voit pas qu'une action externe puisse différencier ce qui est essentiellement homogène, ni même comment se transmettrait une perturbation dans un milieu *absolument* continu.

Il faut cependant choisir entre une différenciation produite dans un milieu homogène ou une différenciation originelle. Nous venons de voir l'impossibilité de la première. Admettons un instant la seconde. Dans un milieu homogène auraient subsisté de tout temps des particules constituant des existences différenciées, mettons des protons et des électrons. Séparées les unes des autres par l'homogène, ces particules auraient cependant donné lieu à des transmissions énergétiques, à des combinaisons nombreuses, à la formation d'ensembles de toute grandeur, nébuleuses, étoiles, soleils, planètes, comètes, poussières cosmiques, etc.

Comme ces ensembles seraient en somme composés de particules baignées dans l'homogène, l'intervention passive ou active de celui-ci a été et demeure indispensable pour assurer le fonctionnement de ceux-ci. Ce fonctionnement est multiple et divers : radiations de toutes longueurs d'onde, interinfluence gravitique, rebondissement

des molécules dans les gaz, lorsque ces molécules se rencontrent, rebondissement qui ne résulterait pas du choc immédiat des molécules les unes contre les autres, mais de la réaction de ce qu'on a parfois appelé les zones de protection.

En fait, le milieu dit homogène reflète et réalise une différenciation très nombreuse. Et puisque les particules auraient existé dès l'origine, on voit que la différenciation du milieu, dès l'origine aussi, en était la conséquence.

Mais d'ailleurs l'idée que du différencié existerait dans une part de l'univers et que le reste serait indifférencié, reflète simplement notre ignorance, elle est du même ordre que l'idée périmée des atomes immuables, insécables, indéformables : elle naît de notre impuissance expérimentale et discriminative, voire de notre paresse d'esprit: les rayons cathodiques, la radioactivité viennent seulement de nous ouvrir les yeux sur l'activité et la transformabilité de notre monde atomique; il n'est pas étonnant que nous n'ayons encore aucune notion nette sur l'activité et la transformabilité de cette partie démesurée de l'univers qui enveloppe nos particules et nos astres.

Ne craignons pas de le répéter : tous les phénomènes de transmission à distance nous invitent à considérer l'interstellaire et l'interatomique comme un milieu indéfiniment sensible aux variations, indéfiniment variable lui-même; conclure de là à l'homogène, c'est conclure du mobile à l'immobile. Si l'on ajoute à cela les *propriétés* qu'il faudrait attribuer à l'interstellaire pour justifier son rôle, alors que l'homogène se conçoit sans propriété aucune, on voit que la thèse de la différenciation universelle est en somme bien plus plausible que celle de l'homogénéité.

Se refuser à toute hypothèse est une attitude respectable; mais si l'on adopte l'hypothèse de l'homogène, ce que font des savants de haute marque, on ne saurait

s'étonner qu'on y oppose l'hypothèse du différencié, du discontinu, du multiple.

Posons donc que l'Univers Total comporte une variété aussi grande, dans ses diverses régions, que l'immense mais *relativement* très petit univers constitué par l'ensemble de nos astres et de nos nébuleuses, ergo que, dans tout l'univers, l'Existence différenciée est sensiblement équivalente pour des étendues égales (8).

S'il est vrai que, dans un litre d'eau, les éléments atomiques n'occupent qu'un milliardième du volume réel d'un litre, nous dirons que le litre d'eau n'est qu'un milliardième des existences contenues positivement dans ce litre et que la différenciation moyenne de ces existences n'est pas inférieure à la différenciation des éléments de l'eau.

De même dans l'intérieur de la sphère solaire, il y aurait un milliard de fois plus d'existences, environ, que dans les éléments propres à l'astre.

Si nous considérons maintenant le milieu où le soleil gravite, déterminé par les demi-distances du soleil aux étoiles les plus proches, nous trouverons que ce milieu contient au moins des trillions de trillions de fois autant d'existences que le soleil, ses planètes, ses astéroïdes, ses comètes, ses poussières cosmiques, etc.

Et comme, *grosso modo,* il en va de même pour toutes les étoiles et les nébuleuses, nous dirons qu'en moyenne l'Univers Total contient au moins des trillions de trillions de fois autant d'existences que l'Univers Astral et Nébulaire.

Sur la constitution de ces existences, nous ne savons encore rien. Mais, schématiquement, analogiquement, on peut concevoir l'Univers Total comme composé de trillions de trillions d'univers partiels, où notre univers de nébuleuses, d'étoiles, de planètes et de rayonnements se-

(8) Equivalente qualitativement et quantitativement, en quelque sorte équivalente *en différences*.

ront une simple *unité* parmi des unités innombrables.

Ceci en limitant notre univers. Si nous ne le limitions pas, si nous supposions le nombre des astres infini, alors notre Univers serait un infini accompagnant d'autres infinis en nombre incalculable.

Mais passons au développement de la thèse, en commençant par les théories physiques actuellement en cours.

II

VERS LE QUATRIEME UNIVERS

DÉVELOPPEMENT DE LA THÈSE

1. — L'atome primitif

Le XIXe siècle a vu naître de nombreuses théories physiques. On croyait que, jointes aux lois de la relativité galiléenne, aux lois de la gravitation, elles constituaient un ensemble indestructible.

Sans doute, les successeurs y ajouteraient quelque chose et y apporteraient des retouches, mais sans les modifier essentiellement.

Depuis, nous avons assisté à de retentissantes faillites. Tandis que les uns constatent l'effondrement des théories les plus solides en apparence, et le bouleversement des idées, les autres, pour sauver la face, écrivent que les théories nouvelles ne sont que le développement des théories anciennes, ce qui est parfois vrai, mais souvent la révolution a été radicale.

On pourra admettre que la nouvelle relativité (si elle est définitivement admise) est un développement de la relativité galiléenne, encore qu'elle apporte des modifications déconcertantes dans la mesure de l'Espace et du Temps, et donne un aspect inattendu à la gravitation.

Mais les atomes indéformables, insécables, immuables ne ressemblent aucunement aux atomes mobiles, variables, décomposables que révèle la radioactivité, et dont

des expériences ont précisé, sinon la nature exacte, du moins de nombreuses modalités.

L'atome primitif, imaginé par Prout, était bien différent de notre atome d'hydrogène, composé d'un électron et d'un proton, le premier chargé ou simplement composé d'électricité négative, le second chargé ou composé d'électricité positive.

Quant à la radioactivité, qui nous a permis de pénétrer dans le monde atomique et sous-atomique, elle apparaît, tant expérimentalement que par les théories qu'elle a fait naître, comme une nouveauté absolue

Et les quanta? Quel contraste avec les énergies continues d'antan!

La théorie lumineuse actuelle, comportant discontinuité, émission et ondulation, a bousculé cette admirable théorie d'hier qui fut tenue, à juste titre, comme une merveille d'analyse et de synthèse, et dont la précision minutieuse semblait garantir la pérennité.

Quelle vérité parut mieux établie que celle de la masse invariable des éléments chimiques, proposée par Lavoisier et appliquée à toute la matière par ses successeurs? Cependant, nos dirigeants admettent désormais la variabilité de la masse; ils confèrent la masse à l'énergie. Un corps qui perd de l'énergie perd de la masse; il en gagne lorsqu'il absorbe de l'énergie. La masse d'un corps recélerait d'ailleurs une énergie colossale, — ce que faisait prévoir la radioactivité.

La conservation de l'énergie reste un dogme, mais on peut imaginer qu'elle apparaîtra relative à son tour, au moins pour notre univers d'astres, de nébuleuses, de corps, d'atomes... On finira sans doute par s'apercevoir que l'énergie peut se perdre, *infinitésimalement,* dans l'Univers (9) Total ou aussi s'accroître aux dépens de celui-ci.

(9) Tout *notre* univers n'existe peut-être qu'à l'état *presque* compensé : sans cesse notre matière-énergie se dissiperait *en partie,* mais sans cesse

L'interaction comporterait des inégalités imperceptibles, ce qui revient à dire que la quantité d'énergie, dans *notre* univers, est une variable, susceptible d'augmentations ou de diminutions trop faibles ou trop lentes pour être perçues avec nos moyens actuels d'investigation.

La conservation intégrale se rapporterait à l'Univers Total, dont notre univers n'est qu'une part infinitésimale. Il resterait d'ailleurs à définir ce que serait cette conservation dans la métamorphose éternelle.

Revenons aux atomes. Leurs constituants, les protons et les électrons, ont des charges qui s'opposent qualitativement et s'équivalent quantitativement. Quant à leurs masses et à leurs volumes, ils diffèrent à un point inimaginable : en effet, la masse du proton vaudrait *deux mille fois* celle de l'électron, tandis que, au rebours, le volume de l'électron serait *des milliards de fois* plus considérable que celui du proton. C'est du moins la conclusion à laquelle on arrive, si l'on applique aux corpuscules la théorie de la masse électrique.

On admet en effet que, pour une même quantité d'électricité, la *masse* électrique est inversement proportionnelle au rayon de la sphère sur laquelle cette quantité est répandue.

Ainsi la quantité d'électricité q, si on la répand sur une sphère de diamètre 3, aura une masse trois fois *moindre* que si on la condensait sous une sphère de diamètre 1.

Mais comment appliquer cette formule aux corpuscules? Sur une sphère matérielle, la quantité d'électricité est déterminée par le nombre des protons ou des électrons. La densité de cette quantité est fonction de la surface de la sphère. Faut-il supposer que le proton comporte des constituants électriques concentrés dans son espace infinitésimal, ou le proton est-il d'une seule pièce?

aussi elle se recomposerait, telle la mer s'évaporant d'une part et d'autre part récupérant l'eau par les nuées.

Qu'il se soit condensé au cours de sa formation ou qu'il ait été condensé dès le principe, le mystère de la colossale différenciation des corpuscules est profond.

Ce mystère s'approfondit encore, si l'on admet que protons et électrons sont formés par des photons (voir plus loin) *non électrisés*. C'est un point sur lequel il faudra revenir.

N'oublions pas qu'en attribuant au proton deux mille fois plus de masse qu'à l'électron nous lui attribuons *ipso facto* deux mille fois plus d'énergie.

Et si l'on se rallie à la thèse de M. L. de Broglie, le proton comporterait une « onde matérielle » — train d'ondes, onde de phase — (voir plus loin) dont la fréquence serait deux mille fois plus grande que la fréquence de l'onde de l'électron, laquelle est, suppose-t-on, de l'ordre des rayons gamma.

Les électrons tendent énergiquement à se rapprocher des protons, tandis que les protons repoussent les protons et que les électrons repoussent les électrons.

La tendance au rapprochement entre proton et électron cesse à partir d'une certaine distance. Protons et électrons ne peuvent normalement arriver au contact immédiat (10),

Pour ce qui regarde la nature des corpuscules, on admet presque généralement que tous deux sont de l'électricité pure. Mais qu'est-ce que l'électricité pure? Comment la définir si les corpuscules sont formés par des photons dépourvus de charge électrique?

Comment définir d'autre part l'électricité, même composée de deux éléments si différents l'un de l'autre ? Pourquoi le proton repousse-t-il le proton, pourquoi

(10) Certains supposent que, dans des circonstances très rares, un proton et un électron peuvent se fondre l'un dans l'autre. On sait — ou on croit savoir — que certaines étoiles ont une densité 50.000 fois plus grande que notre soleil : les pseudo-lois qui régissent les constituants infinitésimaux doivent y être fort différentes des lois qui régissent nos protons et nos électrons. Des pressions colossale diminuent là singulièrement les distances limites des corpuscules + et —.

l'électron repousse-t-il l'électron? Et pourquoi proton et électron tendent-ils à se rapprocher?

Tout d'abord, l'action n'est pas directe. Situés à une distance très grande les uns des autres, par rapport à leurs tailles, électrons et protons n'agissent les uns sur les autres que par l'intermédiaire du milieu universel. Ils y causent une perturbation, soit par leur simple présence, soit par leur agitation propre. Dans l'un comme dans l'autre cas, le milieu réagit.

On imagine des transmissions, des pressions, à la fois fonction des corpuscules et du milieu, qui dès lors décèle des propriétés.

Le fait que la tendance au rapprochement des protons et des électrons est contrariée à partir d'une certaine distance aggrave la complication.

Est-ce que, à partir d'un degré de rapprochement, l'agitation des corpuscules s'accroît au point de développer une énergie répulsive suffisante pour faire échec à la pression qui tend à les rapprocher? On songe à certaines actions tourbillonnaires.

Nous parlions des ondes dites matérielles proposées par M. L. de Broglie. Ces ondes, qui sont homologues aux ondes lumineuses, comportent une agitation prodigieuse et toutefois ne transmettent aucune énergie. Leur fréquence dépasse celle des rayons X : elle atteint celle des rayons gamma pour l'électron, celle des rayons cosmiques, beaucoup plus rapides encore, pour le proton.

Ce sont là les fréquences normales, les fréquences *stationnaires* des corpuscules. Elles s'accroissent lorsque les corpuscules se déplacent, mais insensiblement pour les déplacements qui n'atteignent pas d'énormes vitesses. A la vitesse de 20.000 kilomètres par seconde, les protons ne comportent aucune variation sensible de leur onde. Les électrons, qui atteignent parfois des vitesses presque

égales à celles de la lumière, manifestent au contraire des variations notables.

A l'état stationnaire, avons-nous dit, les corpuscules ne transmettent aucune énergie. Mais si un électron, sous une influence quelconque, cesse d'être stationnaire, il pourra projeter des grains d'énergie, — des photons. Il peut aussi, au choc, en intégrer.

Nous examinerons plus tard, avec quelque détail, la théorie des photons, reliée à la théorie des quanta proposée par Planck et qui intervient constamment dans l'explication des phénomènes essentiels.

Quoi qu'il en soit, nous voyons déjà quelle extrême complexité révèle le monde atomique sous sa forme la plus réduite, l'atome d'hydrogène, composé d'un seul proton et d'un seul électron. Et l'on découvre constamment de nouvelles complications.

Tous les autres atomes réunissent plusieurs protons et plusieurs électrons, depuis l'Hélium qui, au total, compte quatre électrons et quatre protons, jusqu'à l'Uranium, qui se compose de 195 protons et de 195 électrons (dont 92 satellites), ce qui fait au total près de 400 corpuscules! C'est du moins ce qui résulte de la théorie adoptée présentement, théorie justifiée par la désintégration spontanée des atomes radioactifs, qui émettent des électrons et des noyaux d'Hélium, par la désintégration artificielle de certains atomes qui abandonnent des atomes d'Hydrogène (11).

2. — L'atome composé

Le premier atome qui suit l'Hydrogène est l'atome d'Hélium, qui comporte quatre protons et quatre électrons, soit la valeur de quatre atomes d'Hydrogène.

On ne connaît pas encore d'atome formé de deux atomes d'hydrogène. On avait cru découvrir, dans les nébuleuses, un atome fait de trois atomes primitifs, le Nebu-

(11) Cette désintégration est très faible.

lium — mais c'était une erreur dans l'interprétation de certaines raies spectrales.

Avec l'Hélium, nous nous trouvons immédiatement devant une difficulté. La masse de l'atome d'Hélium, *a priori*, semblerait devoir égaler quatre fois la masse de l'Hydrogène. Or, on constate qu'il n'en est rien. La masse de l'Hélium accuse un déficit sensible. Une certaine déperdition se serait donc produite au cours de la formation de cet atome. Selon les théories contemporaines, cette perte de masse signifierait une perte d'énergie.

Cela fait penser au dégagement d'énergie qui se produit lors de la plupart des formations chimiques; mais ce dégagement est trop faible pour qu'on ait pu constater une perte de masse. La perte subie par l'Hélium est incomparablement plus grande pour une même quantité d'éléments.

Mais comment s'est-elle produite?

On remarquera d'abord que deux électrons sur quatre sont intérieurs au noyau de l'atome; les deux autres sont relativement libres, comme l'unique électron de l'Hydrogène.

Seraient-ce les deux électrons qui, en s'unissant aux protons, auraient dissipé de l'énergie? Serait-ce l'ensemble du système ou bien les protons?

On attribue normalement aux électrons une masse trop faible pour justifier, à elle seule, la perte. En effet, la réduction de la masse atteint ici environ 32 millièmes de la masse d'un proton; or, la masse totale de l'électron est évaluée à un demi-million de celle-ci. La perte de masse atteindrait donc 32 fois celle des deux électrons engagés dans le noyau.

D'autre part, on mesure la masse du proton isolé et de même pour l'électron. Or, la masse d'un proton égalerait sensiblement celle de l'atome d'hydrogène : le mou-

vement de l'électron n'apporterait donc ici qu'une masse insignifiante (12).

Enfin, nous avons vu qu'on tend à admettre que, si la masse du proton égale deux mille fois celle de l'électron, c'est *à cause de la concentration du premier*, les charges électriques des deux constituants étant quantitativement égales.

Les hypothèses demandent à être éclaircies avant qu'on puisse les appliquer congrûment à expliquer le cas de l'Hélium.

Une anomalie bien curieuse dans la formation des atomes, c'est la présence des isotopes.

Dans un même élément atomique peuvent se trouver divers atomes que l'analyse chimique est impuissante à dévoiler.

Le Lithium, le Chlore « naturels », qui sont formés de deux isotopes, le Zinc qui en a quatre, le Krypton qui en a six, le Plomb qui en a onze, etc., se comportent chimiquement comme les éléments qui n'ont qu'une seule sorte d'atomes.

Rien, naguère, ne faisait soupçonner qu'ils ne fussent aussi simples que les atomes de leur famille qui ne comptent qu'une seule forme.

En somme — conclusion surprenante — la masse des noyaux n'a qu'une influence très faible, sinon négligeable sur les événements chimiques, à ce point que parfois le même élément contient des atomes plus lourds et plus légers que les éléments voisins, ou encore, que des éléments se rangent avant des éléments plus légers qu'eux dans la nomenclature de Mendeleïeff (Argon et Potassium, Tellure et Iode, etc.). Il arrive aussi que la différence entre les masses d'éléments voisins soit insignifiante.

(12) Le noyau d'Hélium, expulsé par un corps radioactif, aurait aussi à peu près la masse de l'atome complet, avec ses deux satellites.

En définitive, l'espèce chimique n'est pas directement déterminée par sa masse, mais par le nombre des électrons satellites : à chaque espèce correspond un nombre égal de ces derniers.

On estimera par ailleurs singulier que des assemblages inégaux de protons aient non seulement le même nombre de satellites, mais encore que ces satellites, en présence de masses inégales, et à coup sûr de dispositions différentes des constituants, déterminent les mêmes réactions chimiques. Dans le cas du Lithium, par exemple, qui comporterait des noyaux de six et des noyaux de sept protons, les arrangements possibles de ces protons sont fonction des nombres correspondants et ces arrangements ne sont guère comparables entre eux, même dans des cas très simples.

En outre, admis que les électrons servent à maintenir le noyau, on voit bien que 4 électrons en souderont mieux 7, que 3 n'en souderont 6 (13).

Il faut que les noyaux, dirait un plaisant, mettent beaucoup de complaisance pour se ressembler et que les électrons satellites mettent une extrême complaisance pour se disposer semblablement.

C'est de quoi confondre notre logique, mais combien de théories modernes en sont là !

3. — Les énergies rayonnantes

L'étude du monde infinitésimal reste fort incomplète sans celle des énergies rayonnantes.

Il y a diverses catégories de rayons. D'abord les rayons proprement dits, du genre des rayons lumineux : rayons herziens, rayons infra-rouges, rayons du rouge au violet, rayons ultra-violets, rayons gamma, rayons cosmiques.

Ensuite les rayons corpusculaires dus à l'émission des électrons, des protons, des noyaux, des ions infinitési-

(13) Le problème se complique naturellement d'autant plus que de mêmes éléments chimiques impliquent plus d'isotopes.

maux; rayons positifs (ex-rayons canaux, rayons alpha, rayons cathodiques, rayons bêta.

A ces deux ordres de rayonnements, il convient d'ajouter les ondes matérielles, qui sont des ondes stationnaires, des ondes sur place, dénuées d'énergie. Leur analogie avec les rayonnements est incomplète, puisque, précisément, ils ne rayonnent, ils ne se transmettent point.

Avant le XIX[e] siècle, on tenait la lumière pour une émission de particules infinitésimales, encore qu'un savant de marque, Huyghens, eût proposé une théorie ondulatoire. Le XIX[e] siècle vit triompher celle-ci, qui donna lieu à des travaux si précis, à des réussites si nombreuses, à un ensemble si harmonieux, qu'on y vit une théorie scientifique parfaite, inattaquable. C'est surtout parce qu'il parut impossible de renoncer, même partiellement, à cette théorie, qu'on donna une interprétation compliquée, très indirecte, aux expériences qui semblent prouver que les radiations se transmettent avec une vitesse égale dans toute direction, à la surface de la terre.

En somme, la théorie ondulatoire apparaissait comme une vérité plénière; on estimait qu'elle prouvait la *continuité* de la lumière en tous sens. C'est par là qu'elle allait devenir attaquable, lorsqu'on découvrit comment les électrons agissaient dans les phénomènes d'absorption et d'émission des radiations.

Une expérience de Lenard avait montré, dès 1902, les effets irréguliers de l'ionisation par les rayons X et signalé ce fait remarquable qu'un rayon ionisant donné agissait avec la même énergie à des distances fort diverses.

J.-J. Thomson, le même qui, en affirmant l'inertie additionnelle des corps électrisés lors d'une accélération, devait faire conclure à la masse de l'énergie, J.-J. Thomson sonna l'alarme.

Il montra, avec ses élèves, que les rayons X n'exercent,

dans les milieux qu'ils parcourent, aucune influence perceptible sur l'immense majorité des atomes; à peine s'ils en ionisent un sur mille milliards. Autrement dit, sur mille milliards d'atomes qui *devraient* subir l'influence des rayons X, il n'en est qu'un seul qui la subisse, un seul qui se voie arracher un électron. C'est donc qu'il y a dans le rayonnement une discontinuité *très marquée*.

D'autant plus que, comme nous venons de le voir, l'énergie communiquée par un rayon X, de fréquence déterminée, au corpuscule entraîné, *est égale à toute distance de la source*. Avec la théorie ondulatoire, on estimait que l'atome atteint devait recevoir une quantité d'énergie proportionnelle à l'inverse du carré des distances (14).

Avec une théorie émissive, on entrevoit d'emblée la discontinuité par suite de l'éparpillement des éléments lumineux, et chaque élément peut conserver son énergie propre.

Thomson admit donc la discontinuité de la lumière qui se présentait à lui sous la forme d'une infinité de fibres rayonnantes déterminées par un état « fibreux » de l'étendue.

Les radiations ainsi localisées formaient des fragments d'énergie. Comme Thomson n'abandonnait pas la théorie ondulatoire, on se trouvait devant une théorie mixte, ondulo-émissive.

Einstein, poussant à son habitude les choses jusqu'au bout, proposa des radiations composées, d'une part, de grains d'énergie, les photons, d'autre part, de trains d'onde pilotant la marche de ces photons. D'après sa thèse, une source donnée émettrait ou absorberait l'énergie par unités, par grains, égaux à $h\nu$, ν représentant la

(14) Nous avons vu de si étranges retournements d'idées, tenues naguère pour rigoureusement vérifiées, que la continuité n'apparaîtra pas plus tard comme intégralement liée aux phénomènes ondulatoires. Pour notre part, nous en doutons depuis longtemps, *tout* nous apparaissant discontinu. Est-ce que le son, par exemple, peut être rigoureusement continu alors qu'il se produit dans des milieux discontinus?

fréquence propre à chaque radiation, h une constante universelle (la constante de Planck). On voit que, selon cette hypothèse, l'énergie croît avec la fréquence.

Les radiations sont à leur tour considérées comme des constituants de la matière et il semble que les expériences aient confirmé cette hypothèse.

On a été jusqu'à écrire qu'à des températures de 10.000 degrés, réalisées dans les étoiles géantes ou dans l'espace interstellaire, les photons pourraient produire des atomes d'hydrogène. S'il en est ainsi, on peut entrevoir, dans de certaines conditions, la dislocation des atomes, puis celle des protons et des électrons, enfin celle des photons s'évanouissent dans le milieu universel, et, corrélativement, la formation des photons suivie de celle des protons-électrons ou atomes d'hydrogène, origine des autres atomes.

Disons un mot des quanta, c'est-à-dire des grains d'énergie imaginés par Planck pour expliquer la discontinuité des transmissions de fréquences.

Soit un élément oscillant, autrement dit un oscillateur infinitésimal. Il pourra émettre et, réciproquement, absorber des radiations. Or, on a démontré que, pour cet oscillateur, et pour tous autres oscillateurs de cette sorte, l'émission d'énergie varie de façon discontinue.

Selon Planck, elle varie par quanta : un oscillateur ne peut émettre que des « grains d'énergie » dont la valeur dépend de leur fréquence.

En désignant par ν les fréquences, les quanta seraient proportionnels à ν . Leur valeur exacte serait $h\nu$, h étant une constante universelle.

La théorie des quanta introduit la notion de corpuscules d'énergie, si l'on ose ainsi dire, presque aussi nettement déterminés que les atomes, les protons et les électrons.

Si maintenant on pose que les photons comportent des

quanta, h ν, on voit encore s'élargir le domaine physique commandé par la théorie de Planck.

La théorie des quanta tend d'ailleurs à se compliquer. Elle a passé dans ces derniers temps par diverses phases. Nous demeurons *sous le signe de h,* mais avec des formules modifiées. La plus curieuse de ces formules est la suivante :

$$q\,p - p\,q = i\,h/2$$

Au point de vue purement mathématique, $q\,p - p\,q = 0$. Pour Schrödinger p est un *opérateur*. Pour Born et Jordan, c'est une matrice représentant un nombre infini de quantités. Pour Dirac, c'est un symbole, dépassant les interprétations numériques, c'est-à-dire que ce n'est pas un nombre du tout.

Nous sommes au point où les phénomènes cessent d'être immédiatement mesurables. Et toutefois nous en tirons une mesure, puisque :

$q\,p - p\,q = i\,h/2$ (i étant d'ailleurs un symbole purement négatif).

La théorie des quanta ne va pas sans quelques difficultés lorsqu'on l'applique à la lumière. Elle n'explique pas certains faits que la théorie ondulatoire semblait expliquer fort bien. Enfin les photons atteignant la vitesse c, il faut montrer pourquoi leur masse est relativement si faible.

Bohr tenta de rattacher la théorie des quanta à celle des électrons satellites: ceux-ci, auxquels il attribuait des translations assimilables à des oscillations, ne cédaient aucune énergie à l'ambiance. Il fallait qu'ils fussent projetés hors de leurs gonds, par une énergie incidente, pour émettre des fréquences transmissibles. La théorie de Bohr (15) a fait place à celle de Louis de Broglie, qui nous propose l'onde matérielle.

Chaque proton, chaque électron serait piloté par une onde matérielle dénuée d'énergie, mais d'énorme fré-

(15) Modifiée par Langmuir et d'autres.

quence. A l'état dit stationnaire, la fréquence est de l'ordre de la fréquence des rayons Gamma pour l'électron et d'une fréquence deux mille fois plus grande pour le proton (c'est la proportion des masses).

Lorsque les corpuscules se déplacent, la fréquence augmente; elle peut atteindre pour l'électron sept fois la fréquence de l'électron stationnaire : c'est le cas de l'électron expulsé par le radium, dont la vitesse approche 297.000 kilomètres par seconde.

Les rayons cathodiques, les rayons bêta, les rayons positifs (ex-rayons canaux), les rayons alpha sont d'un autre ordre que les rayons d'ordre lumineux.

Les premiers en date — les rayons cathodiques — furent découverts en 1869 par Hittorf, étudiés magistralement par Crookes, définis avec précision lorsqu'on se fut familiarisé avec les corpuscules.

Ce sont des électrons qui se déplacent avec une vitesse extrême. Les rayons bêta sont des rayons cathodiques susceptibles d'atteindre une vitesse supérieure à celle des rayons cathodiques ordinaires. Ce qui différencie les rayons cathodiques et les rayons bêta, c'est le mode de production.

C'est dans le vide (relatif) qu'on a étudié d'abord les rayons cathodiques.

Soit une ampoule de verre portant des tigelles de métal, l'une reliée au pôle positif, l'autre au pôle négatif d'un dispositif électrique à potentiel très élevé. Si le vide est suffisamment poussé, on observe une lueur violacée au bout de la cathode, et, à l'apposite de celle-ci, une fluorescense verte de l'ampoule. C'est comme si des rayons invisibles, partis de la cathode, déterminaient cette fluorescence.

On en a conclu que les rayons cathodiques se propagent en ligne droite, normalement à la surface de la cathode.

L'étude de ces rayons était déjà très avancée lorsqu'on put déterminer que c'étaient des électrons animés de translations très rapides, les vitesses pouvant être variées, contrairement à ce qui se passe pour les rayons lumineux.

Quant aux rayons bêta, ils sont essentiellement produits par la désintégration radioactive de certains atomes : les électrons sont projetés avec une vitesse variable qui va jusqu'à atteindre presque celle de la lumière.

Les rayons cathodiques et bêta sont uniquement composés d'électrons.

La composition des rayons positifs (ex-rayons canaux) est plus complexe. Ce peuvent être de simples protons, ce sont le plus souvent des atomes, des molécules chargés positivement, ergo qui ont perdu des électrons. Leur vitesse est très faible comparativement à celle des rayons cathodiques.

Les rayons Alpha sont aussi des rayons positifs, mais composés d'éléments uniformes, de noyaux d'Hélium. Ils tirent leur origine de la désintégration radioactive comme les rayons Bêta. Leur vitesse dépasse celle des rayons positifs ordinaires.

En résumé, les rayons d'ordre lumineux sont composés de photons, prodigieusement divers par la taille et l'énergie, que pilotent des ondes dont la fréquence est aussi extrêmement diverse. La vitesse de propagation de ces rayons est sensiblement uniforme dans notre atmosphère, et aussi dans le pseudo-vide. Cependant, contrairement à ce qu'on affirmait naguère, elle est dépassée dans certains cas, comme dans celui de la dispersion anormale. On sait, d'ailleurs, que la gravitation est cause de variations plus ou moins marquées dans la vitesse comme dans la direction de la lumière.

Il n'est pas improbable que la vitesse subisse des va-

riations sensibles dans les milieux interstellaires. En définitive, c'est un absolu de plus qui apparaît relatif. Il en sera ainsi de plus d'une formule comportant l'absolu ou l'infini.

Si la vitesse des rayons d'ordre lumineux varie peu dans nos milieux, celle des rayons cathodiques et bêta, composés uniformément d'électrons, est très variable.

Quant aux rayons positifs qui comportent des éléments divers, chargés positivement, leur vitesse est également diverse, de même que les rayons alpha qui sont, en somme, des rayons positifs produits par la désintégration radioactive, mais de composition uniforme.

On voit que le monde infinitésimal, comme notre monde organisé ou minéral, comme les astres, est discontinu, varié et variable. La radioactivité nous a montré que les atomes sont mortels; les récentes expériences inclinent les savants à admettre que les électrons et les protons le sont aussi.

Déjà, ils ne sont pas immuables pendant leur existence même : les électrons émettent ou absorbent des photons; les protons perdent de la masse en formant l'Hélium, etc.

Quel que soit le plan d'univers considéré, il baigne dans un milieu sur lequel nous n'avons encore aucune notion précise, mais dont l'intervention continue se manifeste dans tous nos phénomènes.

Ni les astres, ni les molécules, ni les atomes, ni les protons, ni les électrons ne se touchent et pourtant leur interinfluence est certaine. Elle dépend nécessairement du milieu, donc des propriétés de ce milieu, car on ne voit pas comment un milieu sans propriétés pourrait transmettre quoi que ce soit, d'un corpuscule à un corpuscule, d'un astre à un astre.

Quand les molécules d'un fluide rebondissent en al-

lant à la rencontre l'une de l'autre, ce n'est pas qu'elles se heurtent directement; c'est à une distance très grande, relativement à leurs dimensions, qu'elles sont repoussées par les milieux qui les enveloppent.

Les électrons tendent à se rapprocher des protons, tendance qui ne saurait s'expliquer sans la collaboration du milieu, mais, à une certaine distance, le rapprochement cesse et si l'on pouvait intervenir pour diminuer cette distance, ce ne serait pas sans une forte dépense d'énergie par comparaison à la petitesse des corpuscules : ici encore, intervention du milieu.

Les protons s'éloignent des protons et les électrons s'éloignent des électrons : toujours la même intervention.

Dans les étoiles denses — (on a écrit 50.000 fois plus denses que le soleil) — il est évident que, sous l'influence des pressions énormes, les corpuscules sont beaucoup plus rapprochés que dans nos atomes.

Le maintien de la vitesse des photons, la formation des ondes, tout cela semble conditionné par l'insaisissable réservoir commun où baigne notre univers.

De même les phénomènes chimiques, attribués aux zones externes des électrons satellites et qui, certes, se font sans contact.

En résumé, de quelque manière qu'on envisage les phénomènes intimes de notre univers, tout se passe par l'intermédiaire du milieu inconnu qui enveloppe chaque parcelle de nos corps et chaque astre de notre univers.

Le rôle de ce milieu est par suite essentiel. Son intervention, indéfiniment variée et variable, est inimaginable si on ne lui concède pas des propriétés importantes, essentielles, ce qui ne saurait — encore une fois — aller sans discontinuité ni différenciation.

Il n'y a aucune raison pour réduire son existence à une manière de néant, comme le font tous ceux qui le supposent homogène.

On peut sans absurdité croire que cette existence est *en moyenne* tout aussi nombreuse, tout aussi consistante que l'existence astrale. Comme l'espace occupé par elle est des trillions de trillions de fois plus considérable que l'espace réel occupé par nos nébuleuses, astres, corps, molécules, atomes, protons, électrons, rayonnements, on estimera plutôt logique que l'univers *total* contienne des trillions de trillions de fois plus d'existence différenciée que notre univers.

Quantitativement, c'est comme si l'on disait, par exemple, que l'univers interstellaire et interatomique, dans son ensemble, contient l'équivalent de trillions de trillions de notre univers astral.

Qualitativement, c'est beaucoup plus complexe. Nous imaginerons dans l'univers total d'innombrables modes d'existence.

Chaque mode *général* comprendrait de nombreux modes particuliers. Ainsi, *notre* monde d'astres comportera d'abord un ensemble régi par des ressemblances et des dissemblances de sa classe. Cette classe comportera des ordres, des familles, des genres, des espèces, des variétés de la nébuleuse aux atomes, de l'existence inorganique à l'existence organique.

Exemple grossier, donné seulement pour fixer quelque peu (très peu) les idées. Dans l'ensemble, si nous appelons notre Univers la Nébula, nous appellerons Nubès d'autres univers, — *la Nébula en fin de compte étant une Nubès.*

Une Nubès quelconque pourra être aussi considérable que la Nébula, elle pourra l'être davantage, elle pourra l'être moins.

On peut imaginer d'après cela des trillions de trillions de Nubès, formant un Univers total où notre monde de nébuleuses et d'astres, notre Nébula, n'aurait pas plus d'importance que n'en auraient les molécules de quel-

ques grammes de gaz carbonique dissous dans l'Océan Pacifique.

Que la Nébula ne soit pas isolée dans cet univers total, nous le voyons surabondamment par la collaboration constante de l'univers et de nos éléments propres.

Cette collaboration commandant tous nos événements particuliers doit commander aussi notre évolution générale, *que nous ne connaissons qu'unilatéralement*. Cette unilatéralité était inévitable, ce semble, pour orienter la vie, pour permettre la localisation, sans quoi elle se perdrait dans l'immense pluralité du TOUT, ou plutôt sans quoi elle n'aurait pas pu se produire.

Des abstractions comparables régissent même notre discrimination des phénomènes de la Nébula : l'œil nu ne perçoit que la lumière et cette lumière même, il ne nous en donne que des impressions si globales que les hommes simples les attribuent à des choses en soi : le Rouge, l'Orangé, le Jaune, le Vert, le Bleu, l'Indigo, le Violet : encore, au delà du Violet, en deçà du Rouge, y a-t-il des rayons d'ordre lumineux que notre œil ne perçoit point et au prix desquels les rayons visibles ne forment qu'un district infime.

Du monde total nous ne percevons — et combien incomplètement — que la Nébula. Mais de même que les physiciens finirent par décomposer de nombreux phénomènes, d'abord perçus globalement, de même décomposerons-nous sans doute des phénomènes *dits* universels, d'apparence unilatérale, en phénomènes *réellement* universels.

Nous verrions alors quelque chose de l'inter-influence continue de la Nébula et des Nubès.

Les plus écoutés de nos savants ont renoncé à l'infinité de notre monde stellaire. Au delà des limites lointaines, prodigieusement lointaines, il n'y aurait plus de

nébuleuses, plus d'astres, plus de poussières cosmiques. Non que l'expérience *directe* mène à une telle conclusion, mais on croit éviter ainsi certaines contradictions qui sont peut-être le résidu d'une discrimination insuffisante.

Cependant, cette limitation de notre Nébula n'a rien de déraisonnable, si l'on suppose d'autres existences au delà des frontières hypothétiques, comme à l'intérieur de ces frontières.

Si nous admettions qu'à partir d'une certaine limite la Nébula cesse d'exister, qu'aucune nébuleuse, aucun astre, aucune poussière cosmique ne persiste, s'en suivrait-il qu'il faille l'admettre aussi pour les Nubès qui existent, parallèlement à *nos* mondes, dans *notre* espace?

Il se pourrait. Il se pourrait aussi qu'un certain nombre de ces Nubès, voire le plus grand nombre, s'étendissent au delà. Car d'une part, leurs dimensions tantôt dépasseraient les nôtres, tantôt lui seraient inférieures; leur centre commun, d'autre part, ne coïnciderait pas nécessairement avec le nôtre : le contraire serait probable.

Par ailleurs, des Nubès, commençant au delà des limites de la Nébula, peuvent pénétrer dans ces limites. Quel que soit le cas, il est probable qu'au delà de *nos* limites le Tout continue et comporte des Univers sans nombre.

Les hypothèses des grands esprits qui croient à quelques découvertes décisives, qui nous livreraient la « clef » de l'univers, donnent lieu à des recherches dont il ne faut méconnaître ni la beauté ni la grandeur.

Elles ont abouti à des résultats imposants; elles nous ont facilité d'inappréciables « prises » sur l'ambiance.

Mais elles n'expriment qu'un côté des choses. Il nous faut sans cesse revenir au complexe : il se décèle irrésistiblement dans toutes les expériences.

Il n'y a aucune raison pour supposer qu'à la différenciation de notre univers d'astres et de corpuscules cor-

responde un univers, *indéfiniment plus vaste* que le premier, mais indifférencié, donc sans existence phénoménale, *tout proche du néant*.

La richesse de nos petits mondes est bien plutôt le garant de la richesse du Tout.

Peut-être est-il temps de s'attaquer aux limites anthropocentriques, que la conception copernicienne avait puissamment élargies, mais qui sont bien étroites encore par comparaison à l'immensité de l'Univers intégral (16).

J.-H. ROSNY aîné.

(16) Cette thèse a été soutenue par nous, maintes fois, dans différents périodiques et notre livre *Les Sciences et le Pluralisme* depuis près de trente ans.

La thèse récente de Schrödinger, proposant un éther parcouru à perpétuité par des ondes, de vitesse et fréquence variables, précède vraisemblablement des thèses où, de plus en plus, on inclinera à envisager la différenciation de l'existence interstellaire et intra-atomique. On arrivera ainsi, *peu à peu*, à envisager un milieu aussi différencié, aussi *existant* que notre univers stellaire et nébulaire.

DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE...

SYMPHONIE POUR MON OMBRE

—

PRELUDE

J'admire les tableaux que nul ne saurait peindre,
J'aime bercer ma peine au chant du clavecin,
Voir à l'horizon beige un soleil roux s'éteindre,
Clamer un vieux poëme où flambe le tocsin!...

Je voudrais être aimé pour mieux aimer ensuite,
Aimer encor, jusqu'à la souffrance, être plaint
Quand je souffre, aussitôt voir mes chagrins en fuite
Et prendre en mon élan tout le ciel pour tremplin!

Etrange personnage au centre d'une fresque,
J'ai du vague en ma vie, en mon âme surtout...
Mon cœur passionné, fougueux et romanesque
Vers je ne sais quels yeux s'en ira n'importe où.

Mon rêve qui me guide à toutes les époques,
De mon beau Languedoc m'emporte pour un rien
Vers quelque scène antique où danse sur des socques
L'esprit tumultueux d'un mime syrien.

Ici parmi des cris s'écroule un Colisée,
Là s'élève aux accents d'Orphée un temple grec,
Et c'est enfin l'assomption fleurdelysée
De cathédrales d'or où sonne le rebec!...

— Je dois être la voix ardente de mon rêve,
Dans le rythme ondoyant de son flux étoilé,
Car, mirant en ses yeux le secret de la grève,
La musique est ma muse au visage voilé...

—

PAVANE POUR UN INFANT DEFUNT

Je voudrais être un beau portrait
Aux tons fanés d'Espagne ancienne,
Où ma tristesse apparaîtrait
Entre ma perruche et ma chienne.

Un négrillon au pourpoint d'or,
Rigide, à gauche de ma chaise,
Porterait en conquistador
L'étoile blanche de sa fraise.

Un jour étrange de tombeau
Pâlirait mon front sans pensée
Et mettrait un reflet plus beau
Sous ma paupière mi-baissée...

Dans un fond d'ombre impérial
Qui me ferait plus blond encore
S'estomperait l'Escurial
Dont l'horizon gris se décore.

Je tiendrais en mes doigts gemmés
De rubis taillés en amande,
D'un geste éternel de commande,
Un lys aux pétales pâmés.

Et tout gainé de satin rose,
J'attendrais, dans un lourd parfum
De jasmin, de myrrhe et de rose,
Le baiser d'un infant défunt...

—

SCHERZO AVEC VARIATIONS

Le soir, sous ma tonnelle, en mon calme jardin,
Un essaim de moustiques campe
Patiemment autour de ma lampe
Et l'assiège comme une lampe d'Aladin.

Et dans la lumière éclatante,
Ces minuscules danseurs blonds

Avec entrain, avec entente,
Avec aplomb,
Font grincer sur leurs violons
Invisibles de frêles
Et grêles
Flons-flons...

Par milliers en tous sens ils volent, volent, volent,
Ils disparaissent effarés,
Puis, après force cabrioles,
Ils reviennent, ils font des ronds et des carrés,
Mènent des farandoles folles
Et volent, volent, volent, volent...
Ils se reposent un instant,
Mais ils repartent de plus belle,
Sur le verre battent de l'aile
Et dansent en chœur palpitant
Une valse sempiternelle!...

Cependant un seul coup de main
Dans ce tourbillon doré comme un miel limpide,
Serait la mort sans lendemain
Pour ces danseurs intrépides...

Hélas! les orgueilleux humains
Ne sont-ils donc pas les victimes
Infimes
D'une invisible main s'abattant au hasard,
Capricieuse, inassouvie,
Dans le tourbillon de la vie,
Sur le gueux ou sur le César?...

Les moustiques pourtant ne cessent de danser
Et je vois avec surprise
Qu'au fond de mon âme grise,
Comme eux tournent mes pensers...

—

PAVANE POUR UN INFANT DEFUNT

Je voudrais être un beau portrait
Aux tons fanés d'Espagne ancienne,
Où ma tristesse apparaîtrait
Entre ma perruche et ma chienne.

Un négrillon au pourpoint d'or,
Rigide, à gauche de ma chaise,
Porterait en conquistador
L'étoile blanche de sa fraise.

Un jour étrange de tombeau
Pâlirait mon front sans pensée
Et mettrait un reflet plus beau
Sous ma paupière mi-baissée...

Dans un fond d'ombre impérial
Qui me ferait plus blond encore
S'estomperait l'Escurial
Dont l'horizon gris se décore.

Je tiendrais en mes doigts gemmés
De rubis taillés en amande,
D'un geste éternel de commande,
Un lys aux pétales pâmés.

Et tout gainé de satin rose,
J'attendrais, dans un lourd parfum
De jasmin, de myrrhe et de rose,
Le baiser d'un infant défunt...

—

SCHERZO AVEC VARIATIONS

Le soir, sous ma tonnelle, en mon calme jardin,
Un essaim de moustiques campe
Patiemment autour de ma lampe
Et l'assiège comme une lampe d'Aladin.

Et dans la lumière éclatante,
Ces minuscules danseurs blonds

Avec entrain, avec entente,
Avec aplomb,
Font grincer sur leurs violons
Invisibles de frêles
Et grêles
Flons-flons...

Par milliers en tous sens ils volent, volent, volent,
Ils disparaissent effarés,
Puis, après force cabrioles,
Ils reviennent, ils font des ronds et des carrés,
Mènent des farandoles folles
Et volent, volent, volent, volent...
Ils se reposent un instant,
Mais ils repartent de plus belle,
Sur le verre battent de l'aile
Et dansent en chœur palpitant
Une valse sempiternelle!...

Cependant un seul coup de main
Dans ce tourbillon doré comme un miel limpide,
Serait la mort sans lendemain
Pour ces danseurs intrépides...

Hélas! les orgueilleux humains
Ne sont-ils donc pas les victimes
Infimes
D'une invisible main s'abattant au hasard,
Capricieuse, inassouvie,
Dans le tourbillon de la vie,
Sur le gueux ou sur le César?...

Les moustiques pourtant ne cessent de danser
Et je vois avec surprise
Qu'au fond de mon âme grise,
Comme eux tournent mes pensers...

—

LAMENTO

Comme j'ai l'âme triste en ce siècle oppresseur
De ne pouvoir étreindre à pleines mains la joie!
Je ne saurai jamais la suprême douceur
D'être un jeune héros dans la pourpre de Troie...

Ah! que ne puis-je voir aux toits des grands palais
Les colombes fleurir en blancheurs d'anémone
Tandis que glisse au loin sur l'onde aux clairs reflets
Le soir mélancolique où s'alanguit Pomone...

Quand Virgile écrivait l'Eglogue à Polion,
Dans sa villa, non loin de Rome aux sept collines,
Que n'étais-je l'enfant qui s'inspire au rayon
Du front calme et distrait où la gloire s'incline!...

Vous voir, le corps tremblant de sensuelle ardeur,
Jours dorés de Théra, matins de Mitylène,
Beaux jours heureux vêtus d'amour et de candeur
Où flottait le parfum des longs cheveux d'Hélène!...

Ah! vivre au temps des dieux souriants et voilés!...
Connaissez-vous, amis, cette fièvre éperdue
Qui me brûle au regret des âges écoulés?
Sentir loin de mes yeux tant de beauté perdue...

—

SCHERZO TRES MODERE

Au ciel beige
Fuit
Un nuage d'un blanc de neige...
Avec un bruit
Grêle
La grêle
Tombe sur les pavés
Que la pluie a lavés...
Une cornemuse
Au son mièvre et nasillard
S'éloigne dans le brouillard...
Que son chant m'amuse!...

Il s'est tu...
La bise
Grise
Sur le clocher pointu
Comme un bec
De harfang,
Pleure comme un rebec
De tek
De Chang-
Haï...

Et la rime ici m'a trahi...

—

ANDANTINO POUR MA MERE

Sous ton chapeau de satin gorge de pigeon,
Ton doux regard rêveur s'irise et se nuance
Comme un lac que le ciel de l'automne influence,
Comme une lande bleue où frissonne l'ajonc.

Devant l'ovale pur de ton visage on pense
A La Tour, devant ton beau corps à Jean Goujon.
Parfois, avec des airs de princesse au donjon,
Tu m'accordes ton fin sourire en récompense...

Et parfois, les yeux pleins d'un songe d'avenir,
Tu sembles sur ton cœur fervent me retenir
Avec une frayeur toute pleine de grâce.

Et sous tes cheveux d'or, sous ton geste câlin,
Ma Mère, on sent qu'en toi vibre et chante la race
Catalane d'Espalanous de Mauthalin...

—

NOCTURNE EN FA MINEUR

C'était un soir de fête au château du marquis...
Le clair de lune ouvrait un grand livre d'images,
Les branches sur le ciel dessinaient des croquis
Et les belles traînaient leurs robes à ramages...

Philis, à la clarté dansante des flambeaux,
Riait sous l'éventail, une mouche au visage;
Entre le velours noir du loup, ses yeux plus beaux
Reflétaient les aspects changeants du paysage.

Elle accordait sa danse au rythme des jets d'eau
Qui lançaient en jonglant leurs diamants fantasques.
Plus roses sur le fond sombre du vert rideau,
Les pages en jouant se penchaient près des vasques.

Sous les étoiles odorantes des jasmins,
Cydalise et Chloé, parmi l'ombre étouffante,
Charmaient un jeune duc fringant de qui les mains
Scintillaient à plaisir comme des mains d'infante.

Il contait des amours de prince ou de berger,
Appuyé mollement sur sa canne d'ébène.
D'autres, en dépouillant les arbres du verger,
S'essayaient à cueillir une plus douce aubaine.

Les rubans qui nouaient les jupes à paniers
Compliquaient leurs liens sur des cœurs en dentelles,
Et, frisés par les doigts des zéphirs printaniers,
Ils resserraient des unions accidentelles.

Les rocailles chantaient de galants madrigaux,
De petits pieds glissaient au tournant des allées
Et des feux de Bengale or, vert, pourpre, indigo
Poursuivaient de lueurs les ombres en allées :

Hautbois et violons, flûtes et clavecin
Unissaient leurs accords en gavottes frôlées,
Et les danseurs rêvaient en suivant le dessin
Frêle et capricieux des musiques perlées...

Les coupes de cristal mêlaient en débordant
Des mousses de Champagne à des mousses de linge,
Les corsages s'ouvraient dans le bal plus ardent
Et faisaient pétiller les yeux d'un petit singe...

Silence... Cris!... Flambeaux éteints. Corps renversés...
Les ténèbres menaient d'étranges bacchanales

Et l'aube, en surprenant les couples embrassés,
Vit dormir des sylvains près de nymphes vernales.

Pressant le torse nu d'un beau faune, Philis,
Epuisée aux transports de la folle mêlée,
Ayant laissé tomber sa chemise de lys,
Etait une dryade inerte, échevelée...

Et, par delà les ans, les siècles abolis,
On eût dit qu'au jardin de quelque Cythérée
Le soleil, en ouvrant les roses de leurs lits,
Répandait sur des dieux sa caresse dorée...

—

LARGO

Mon cœur me fait songer à quelque mur antique
Qui garde les secrets d'un temple oriental.
Si tu crois le briser comme un faible cristal,
Oh! ne pénètre pas en ce cœur romantique!...

En vain tu passerais tes heures et tes jours
A vouloir dévoiler ses multiples arcanes;
Ses étranges replis échappent aux profanes
Et fièrement il fuit les banales amours...

Nul ne pourra jamais le charmer, le comprendre,
Ce cœur pur et pervers, ce cœur trop compliqué;
L'être chéri qui seul s'y serait appliqué
Dans la terre aujourd'hui n'est plus qu'un peu de cendre...

—

SERENATA

Glisse, gondole parfumée...
Tes grands yeux verts, les yeux d'almée
Luisent aux pourpres des falots
Que répètent les flots
Ma bien aimée...

Quand le vent sur l'onde vient lire
Mêlons aux plaintes de sa lyre

Le murmure de nos baisers
Sans jamais apaiser
Notre délire...

Glisse, gondole parfumée,
Glisse encor dans la nuit gemmée,
Dans un long sillage d'argent
Aux beaux reflets changeants,
Sur l'eau pâmée.

Glisse, gondole parfumée...

—

CHANSON TRISTE

Saepe ego multa tuae levitatis dura timebam...
PROPERCE.

C'est un jour terne, gris et froid
Où la vie est plus lourde,
Lourde,
Où dans le cœur gonflé d'effroi
Pleure une plainte sourde,
Lourde...

Oh! reposer sous les cyprès,
Au lieu de marcher triste,
Triste,
Par les joncs, au bord du marais
Miroitant d'améthyste
Triste.

Au lointain la ville s'endort
Dans une brume pâle,
Pâle.
Le soleil d'argent traîne encor
Un long reflet d'opale
Pâle...

Mais le fifre clair d'un berger
Sous ses doigts rudes chante,
Chante

Et dans le vent cet air léger,
Sur la route penchante,
Chante...

Le fifre enfin s'est endormi.
Le troupeau qui fuit berce,
Berce
Mon âme où le passé gémit
Et qu'un vers de Properce
Berce.

Et mon rêve suit les moutons
Dont la sonnaille tinte,
Tinte.
Tout dans l'ombre où nous écoutons,
Jusqu'à la brume éteinte,
Tinte...

C'est un soir terne, gris et froid
Où la vie est plus lourde
Lourde,
Où dans le cœur gonflé d'effroi,
Pleure une plainte sourde,
Lourde...

HENRI ROGER DE MAUTHALIN.

PALUDISME ET ARMÉE D'ORIENT 1917

—

NOTES MACÉDONIENNES

I

Le 30 novembre 1916, le Sous-Secrétaire d'Etat du Service de Santé militaire envoyait à Alger un ordre de mission ainsi conçu :

Les aide-majors Ed. S... et Et. S... se rendront à l'Armée d'Orient pour établir un plan de campagne antipaludique.

Ces médecins aide-majors sont autorisés à se mettre en civil, chaque fois qu'ils le jugeront nécessaire, pour l'accomplissement de leurs fonctions militaires ou civiles.

Trois semaines plus tard, à bord du navire-hôpital « France », nous arrivons en vue de l'Olympe neigeux. Ciel gris, mer grise. A travers la brume plombée transparaissent de grands cierges blancs, les minarets de Salonique. Un canot nous débarque sur l'escalier de marbre englué de boue visqueuse, près des petits voiliers des Iles, tout peinturlurés et qui sentent la sardine et l'orange.

Le jour même, 19 décembre, nous nous présentons au Q. G. du général Sarrail. Les bureaux emplissent deux hautes maisons de cette rue de Salamine, où, moteur au ralenti, ronronnent sans cesse les autos qui attendent. Le général nous fait introduire presque aussitôt. Haute stature, moustache et cheveux blancs, front élevé... mais ce qui frappe, ce qui séduit, c'est le regard, un regard impétueux, où brille une lumière.

Le général nous reçoit debout, nous tend deux doigts et, tout de suite :

— Eh bien! docteur, vous venez faire de grandes découvertes?

C'est la douche froide. Surpris, je réponds :

— Nous avons compris, mon général, qu'on nous envoyait pour étudier, avec l'aide de nos camarades, les mesures propres à combattre le paludisme à l'Armée d'Orient, parce qu'il y a quinze ans que nous nous sommes spécialisés dans la question, en Algérie.

— C'est bien. Le ministre a envoyé des instructions. Vous aurez à votre disposition tout ce dont vous aurez besoin pour votre enquête. Vous n'aurez qu'à le demander aux bureaux. Bonsoir, messieurs.

§

Maintenant, au travail. Le papier, d'abord. Des liasses de dossiers, de rapports à lire, à annoter, dans le bureau tranquille que le médecin-inspecteur Ruotte a mis à notre disposition, rue de Salamine, — et tard dans la nuit, dans la chambre de l'hôtel où pénètre le joyeux vacarme de musique et de danses que font des officiers des armées alliées venus du front, en permission à Salonique.

La situation de l'armée est grave. Du mois de juin au mois de décembre 1916, on compte au moins 60.000 cas de paludisme; c'est la moitié de l'effectif. Déjà, 20.000 soldats ont dû être rapatriés. En automne, il n'y avait pas plus de 20.000 hommes en ligne. Dans une lettre au ministre de la Guerre, le général Sarrail a écrit : « Mon armée est immobilisée dans les hôpitaux. »

§

L'armée d'Orient a tenu tête aux Allemands et aux Bulgares, et aux trahisons constantiniennes. Mais le moustique a vaincu l'armée d'Orient. Voilà les faits.

Ecartons les visions de la guerre humaine. Ne voyons plus les deux grandes armées ennemies, les Alliés d'un côté, les Germano-Bulgares de l'autre, échangeant leurs projectiles de plomb, de fonte et d'acier. La guerre du moustique est un drame sournois qui, sous le même ciel que le duel humain, se joue sur un autre plan, en partie dans un autre monde : le monde des insectes et des infiniment petits.

Et c'est un drame à quatre personnages :

— Un moustique des champs, appelé l'anophèle, c'est-à-dire le « nuisible ».

— Le Makédone ou paysan indigène.

— Un protagoniste invisible : le microbe du paludisme, qui ne se nourrit que de globules rouges humains.

— Enfin, la victime, le poilu, nouvellement débarqué de France.

Premier acte. — Les anophèles naissent par myriades des eaux stagnantes épandues dans la plaine par les inondations hivernales. L'incurie turque a laissé le temps miner les ouvrages d'hydraulique construits par les Anciens.

Deuxième acte. — L'anophèle pique, pour se nourrir, l'Indigène voisin. Le paysan macédonien, ruiné par des guerres continuelles depuis 1912, mal nourri de maïs, dépourvu de soins médicaux et de quinine, a un sang appauvri, où pullule sans résistance le microbe du paludisme. L'anophèle puise donc, dans les veines du Makédone, des microbes en même temps que des globules rouges.

Troisième acte. — Deux semaines plus tard, l'anophèle, de nouveau affamé, pique un soldat de Sarrail. Avec sa salive cuisante, il lui inocule le microbe du paludisme. La défense du petit soldat est diminuée par son extrême fatigue : les marches, les combats, les terrassements, la chaleur l'ont exténué.

Epilogue. — C'est le drame d'une nuit d'été, car en

hiver le froid tue ou engourdit l'anophèle. Mais, pendant des mois encore, le microbe du paludisme continuera de ronger les globules rouges du soldat de Macédoine. Combien de fébricitants allons-nous voir dans les hôpitaux de Zeitenlik et du Quartier des Campagnes, au cours de nos « périégèses nosocomiales », comme parle le docteur Niclot! Combien de soldats fiévreux aux faces terreuses allons-nous rencontrer sur les routes et dans les postes de la plaine salonicienne, des hauts plateaux de Monastir et de la région des lacs!

Notre premier soin va être de reconnaître l'ennemi microbien, de vérifier la présence, parmi la population macédonienne, des porteurs de germes palustres, de préciser l'importance et la répartition du réservoir de virus.

Et puis, nous nous efforcerons de démêler les causes du désastre de 1916. Pourquoi les mesures prophylactiques réglementaires n'ont-elles pas été efficaces? Comment les rendre efficaces? Le problème se limitera à la protection de l'armée en campagne. L'assainissement complet de la Macédoine, œuvre de longue haleine, appartiendra aux maîtres définitifs du pays.

§

La draisine file à toute allure dans la campagne désolée où tant des nôtres ont été frappés par les fièvres, il y a quelques mois, quand des essaims de moustiques voltigeaient au-dessus du marécage qui dort actuellement de son sommeil hivernal. A notre droite, quelques chaumières à demi-ruinées, au milieu de maigres champs de maïs, représentent le village de Karassouli, tristement célèbre par le paludisme qu'y contractèrent nos troupes. La matinée est avancée. Nous sommes encore loin de la station de chemin de fer où nous attend le sous-officier français qui y commande, selon la règle, à côté du chef de gare grec. Mais il faut absolument que nous visitions les Macédoniens de ce village qui a une

telle réputation d'insalubrité. La draisine stoppe quelques secondes pour nous permettre de descendre, et elle reprend sa course vers la lointaine station où notre camarade veut bien aller faire préparer le gîte.

Dans le silence de midi, nous arrivons à travers champs dans ce village inconnu. Les haillonneux Makédones sont tellement ahuris par les événements calamiteux qui bouleversent leur pays depuis les premières guerres balkaniques et les guérillas de comitadjis, qu'ils ne paraissent même pas étonnés de voir ces deux civils français arriver ainsi, tombant du ciel. Nous répétons les quelques mots grecs, turcs, serbes, bulgares, voire moldo-valaques que nous avons appris pour cette conjoncture. Le mot : iatros (médecin) sert à nous présenter. Puis les mots qui veulent dire : fièvre, rate, n'aie pas peur, etc. Quelques sous font le reste et garçons et fillettes se laissent examiner, palper la rate. On se quitte bons amis et nous regagnons, à quelques kilomètres de là, la station, après avoir noté des chiffres éloquents : sur 74 enfants, 42 ont une grosse rate, 42 sont des paludéens!

Ainsi, peu à peu, on va dresser la carte du paludisme qui renseignera l'état-major : ne pas faire camper de troupes à proximité d'un village où la proportion des indigènes porteurs de germes, c'est-à-dire l'index endémique, atteint un chiffre aussi élevé : plus de la moitié de la population.

§

Cherchons sur la carte un village macédonien placé dans les pires conditions, c'est-à-dire en plein marécage. Là-bas, Tekeli, dans cette zone indécise où la terre se noie peu à peu sous les eaux du golfe. La draisine nous y conduit. Terre plate inondée, où le regard n'est sollicité que par les grands vols de corneilles et par les lointaines montagnes qui se dressent à l'horizon, comme des témoins; au sud, la masse bleuâtre de l'Olympe.

Il se trouve que c'est un jour de fête. Les femmes ont revêtu leurs costumes brodés, de couleurs claires et vives. On se prête volontiers à notre enquête entre deux danses qui font onduler lentement, sur la terre battue de la place, la ronde hiératique des villageoises raidies dans leurs robes des dimanches. L'éclat de leurs atours, la gaîté de la musique que font deux aigres hautbois et un tambourin contrastent avec le teint jaunâtre et terne des visages, que plombe le pigment paludéen. Les trois quarts des enfants, 63 sur 86, ont la rate gonflée par un paludisme invétéré. Malheur aux troupes qui seraient obligées, à la saison des anophèles, de camper près de ces indigènes imprégnés de virus palustre!

La nuit d'hiver descend sur la plaine où toute la lumière se recueille sur les miroirs d'eau des étangs épars. Nous regagnons lentement la station du chemin de fer; la draisine ne viendra nous y chercher que dans une heure. A la gare, à côté du chef de station grec, il y a un sous-officier français. Celui-ci vient de débarquer. Il nous raconte qu'il est un des rares survivants du « Gallia », qui a été torpillé par un sous-marin.

— Vous arrivez de France? Vous n'avez donc pas vu le ravage qu'ont fait les fièvres l'an passé. Ici, il faudra vous méfier, mon ami, quand les chaleurs seront venues. Prenez garde aux piqûres des moustiques qui transmettent la fièvre.

— Ah! s'écrie notre troupier en éclatant de rire; c'est moi qui les empoisonnerai, les moustiques, avec mon bon sang de Bourguignon. Par exemple, un rescapé du « Gallia », être rendu malade par un moustique... Je voudrais voir ça!

Et il se frappe la cuisse, et longtemps il rit d'un rire inextinguible, comme s'il descendait de cet Olympe que la nuit enveloppe maintenant.

Belle et néfaste insouciance française! Le désastre de l'an passé n'a rien appris à cet homme qui vient re-

lever de sa garde le camarade terrassé par la fièvre. Et pourtant, si on essayait... Ne serait-il pas possible de lui ouvrir les yeux? Car, quelles mesures seront jamais efficaces si l'homme que l'on veut défendre contre la maladie ne comprend pas le danger et n'obéit pas librement à la règle salvatrice? Si nous essayions sur ce soldat?...

Je tire ma montre. La draisine ne sera pas là avant une demi-heure. Nous avons le temps.

— Alors, vous êtes Bourguignon? De quel patelin?

L'homme, heureux de parler à des Français, dans ce coin perdu dans la vase macédonienne, se raconte un peu. Il est marié, il a deux enfants; il est forgeron; le pays est bon, là-bas. Alors, je vais à lui.

— Eh bien! si vous méprisez les moustiques, si vous ne prenez pas de précautions, écoutez-moi bien : vous ne les verrez plus, votre beau pays, les coteaux hérissés de pampres et les rivières tranquilles bordées de peupliers, et votre femme, et vos enfants. Vous croyez que votre sang les empoisonnera, les moustiques? Ce sont eux, malheureux, qui vous empoisonneront; ils en ont abattu bien d'autres avant vous; ils en ont plus tué que les sous-marins. Est-ce que vous voulez que votre carcasse engraisse ce pays? C'est cela que vous voulez?

Il ne rit plus, le Bourguignon; il se fait expliquer.

Et lorsque la draisine arrive et que je lui serre la main avant le départ :

— Je vous le promets, monsieur le docteur, je n'ai pas envie de crever ici. Je lirai les circulaires, je prendrai la quinine quand on me le dira et je réparerai les trous de ma moustiquaire.

§

Livadi est une prairie alpine, sillonnée de ruisseaux, dans une haute vallée des montagnes granitiques boisées de chênes et de hêtres, qui séparent la plaine de la

Moglena du Vardar. C'est l'un des fronts d'où partira, dans deux ans, l'offensive victorieuse. Nous y arrivons sous une pluie lourde, incessante, croisés, devancés sur la piste muletière des ravins défeuillus et rocailleux, par des convois de ravitaillement. Les hommes, trempés par la pluie et la brume glacée, cheminent à côté de leurs bêtes, dans un silence plein de nostalgie farouche.

Un jeune colonel, connu pour son cran, commande la brigade. Dès les premiers mots, il me dit qu'à présent encore, en plein hiver, son état-major est désorganisé par le paludisme. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre de ses officiers qu'un accès met hors d'état de travailler, et pourtant il a bien besoin de tout son monde.

— Puis-je vous demander, mon colonel, de voir quelques-uns de vos officiers paludéens?

Une sonnerie. Le planton introduit deux jeunes officiers d'état-major qui se présentent avec cette souple correction si élégante.

Je leur demande quand et comment ils ont contracté les fièvres qui reviennent si souvent encore les troubler.

— Pourriez-vous me dire, messieurs, si vous avez pris la quinine régulièrement, l'an passé, comme la règle l'indique?

Ces officiers sont trop loyaux pour farder la vérité. Ils reconnaissent que très souvent, le plus souvent, ils négligeaient ce soin. On avait tant de choses à faire... Surchargés de besogne, ils songeaient peu à eux-mêmes et ne s'inquiétaient guère de se prémunir contre une maladie dont ils ne souffraient pas encore.

Je me lève :

— Excusez-moi, messieurs, mais je suis obligé de vous le dire, vous êtes des déserteurs.

Les deux officiers se sont raidis au garde à vous; leurs yeux me foudroient. La présence de leur chef, seule, les contraint au silence. Je continue :

— Comment! vous êtes les héritiers des enseignements

et des traditions qui vous ont été confiés durant les longues années du collège, du lycée, de Saint-Cyr ou de Polytechnique, de l'Ecole de guerre; vous êtes les gardiens d'un dépôt sacré, — et vous êtes très peu nombreux. Combien de vos camarades sont tombés depuis deux ans? Votre santé est précieuse et ne vous appartient pas. Vous en êtes comptables envers la nation. Vous n'avez pas le droit de la compromettre. Pour avoir négligé d'obéir à un règlement, vous manquez au poste qu'on vous a confié... Et l'exemple que vous devez aux hommes, qu'en faites-vous?

§

Au flanc des montagnes qui ferment au sud la Campagna de Salonique, la petite ville de Verria, sur un balcon bocager arrosé d'eaux vives, domine la plaine. Les marécages de la Campagna sont trop loin et trop bas pour envoyer leurs anophèles jusqu'ici; les ruisseaux en manière de gaves ont un cours trop rapide pour produire des moustiques. En compagnie du confrère qui dirige le bel hôpital, nous recherchons les porteurs de grosse rate palustre, de maison en maison, dans les rues où retentit la langue de Cervantès que parlent encore les descendants des juifs venus d'Espagne, et dans les quartiers turcs où jaillissent des cyprès hauts comme des minarets. Verria est salubre; nous y trouvons seulement 10 porteurs de grosse rate sur 173 enfants. Cette ville pourra donc abriter un camp de convalescents. Sous les ombrages des platanes qui ont vu passer Godefroy de Bouillon, près des eaux bondissantes que ne hantent pas les anophèles, les malades goûteront le repos d'un bon gîte d'étape avant leur rapatriement; les blessés guériront leurs plaies sans risquer de contracter les fièvres.

Nous allons présenter nos devoirs au général commandant la région et l'entretenir de l'objet de notre mission. Au mot de paludisme, il s'écrie :

— Vous me faites rire avec vos histoires de moustiques. Ce n'est pas cela qui donne la fièvre; ce sont les miasmes que l'on respire avec le mauvais air; il n'y a pas moyen d'y échapper. Ne venez pas raconter des inventions de savants à un vieux colonial comme moi. Je connais les fièvres, moi, je les connais mieux que vous, docteur : je les avais déjà eues quand vous n'étiez pas encore né.

§

Conversation avec un colonel dont le régiment garde la montagne à l'ouest du Vardar, au-dessus de Guevgueli.

— La quininisation des hommes de troupe, à titre préventif, c'est une affaire de discipline, n'est-ce pas, docteur? Or, mes gradés sont disciplinés. Donc, la quininisation a été bien faite.

Que répondre à cela?

Et comment se fait-il alors qu'aujourd'hui la réaction caractéristique de la présence de l'alcaloïde n'est positive que chez 30 % des hommes prétendus quininisés?

§

« Giberne » entre officiers, au sujet de la quinine.

— J'ai eu la fièvre, cet été, dit l'un, et pourtant je prenais bien ma quinine. Tous les jours, devant les hommes, j'avalais mes comprimés.

— Mais ne te rappelles-tu pas, dit un camarade, que tu as eu ton premier accès après être rentré d'une permission à Salonique?

— C'est vrai, répond l'autre, pendant ma permission, naturellement, je n'avais pas pris de quinine.

Un des officiers raconte une histoire analogue. Il est admis à l'hôpital pour entérite. On lui supprime la quinine. Il fait à l'hôpital même son premier accès.

Les uns et les autres démêlent très bien la cause de

leur infortune; la quinine ne vaccine pas l'organisme contre le virus paludéen. Elle est un poison pour ce virus et, par conséquent, n'agit sur lui que pendant le temps (24 ou 48 heures) où elle reste à son contact, dans le sang et les humeurs. D'où il suit qu'un jour d'abstention de quinine peut suffire à ruiner l'effet d'une longue période de médication régulière.

Officiers et soldats, avides de renseignements sur un microbe à qui ils doivent tant de nuits d'angoisse, demandent conseils et explications.

— Oui, il faut continuer la quininisation quinze jours au moins après avoir quitté un pays fiévreux, à cause de l'incubation de deux semaines environ qui est nécessaire au microbe pour se multiplier dans le sang.

— Non, il ne sert à rien de prendre la quinine plusieurs jours avant d'être exposé à la piqûre des anophèles. Ne commencez à absorber l'antidote que la veille de la première nuit dangereuse. C'est pourquoi nous demanderons qu'on supprime le règlement inexplicable qui ordonne d'instaurer la quininisation dès l'embarquement des troupes à Toulon : quinine perdue, gaspillage.

§

La guerre, a dit Napoléon, est un art simple, tout d'exécution. Il en est de même de la guerre contre le moustique, avec cette particularité qu'ici l'ennemi est tout petit et qu'il faut se mettre à son échelle. L'adage latin n'est plus vrai : *de minimis non curat praetor*.

Que penser, par exemple, de ces moustiquaires réglementaires envoyées de France à Salonique par milliers, et qui sont coupées d'une grande fente de près d'un mètre de hauteur « pour que l'homme puisse pénétrer sous sa moustiquaire » ? Par où a passé un homme, passeront bien des légions d'anophèles... Le fabricant n'a pas songé que l'on peut se glisser sous le bord d'une moustiquaire

et, une fois à l'abri, la reborder sous le matelas — tirer le verrou. Une moustiquaire doit être un sac clos.

Le caporal chef de poste, dans cette gare perdue au milieu de la plaine bourbeuse, est très fier de la moustiquaire qu'il vient de recevoir. Mais personne ne lui en a dit le mode d'emploi; il en laisse flotter les pans. Ce matin brillant de Noël, par un beau temps froid où devrait dormir toute la famille anophélienne, nous trouvons sous le voile de tulle, devenu une nasse à moustiques, un anophèle bien réveillé, du genre Pyrétophorus, « porteur de feu ».

§

Mais tout ceci, ce ne sont que des détails que nous notons en foule, au cours de notre enquête sur le front et à l'arrière. Ce qu'il s'agit de dégager, à présent, ce sont les principes mêmes des méthodes que nous aurons à proposer au Commandement. Tel est le sujet de nos méditations cependant que nous roulons vers Florina, en cette courte journée du 27 décembre 1916, sur les routes inondées où les soldats des convois pataugent, les pieds dans l'eau boueuse jusqu'au-dessus de la cheville. Nous pensons au calvaire des troupes débarquées ici depuis octobre 1915, et il nous revient en mémoire une lettre, que nous avons écrite il y a presque un an, en janvier 1916, dans laquelle, spécialistes du paludisme, nous sonnions la cloche d'alarme. Nous savons que cette lettre a été communiquée à Salonique. Nous y disions, le 12 janvier 1916 exactement :

D'après ce que je connais, par mes lectures, du pays, je peux prédire du paludisme pour l'été prochain [1916]. Dans l'état actuel de la science, il serait impardonnable de ne pas empêcher cette épidémie... Si on ne sort pas de la routine pour faire une campagne antipaludique moderne, les balles de l'ennemi seront moins meurtrières à Salonique que le paludisme... J'insiste sur ce point : l'inefficacité des mesures

classiques ordinaires dans l'armée. Il faut absolument moderniser les errements anciens. [Suivaient trois pages d'indications techniques sur les méthodes à appliquer : quininisation, moustiquaire, mesures antilarvaires.] J'ai devant les yeux ces braves gens de la bonne terre de France, qui suivent si docilement leurs chefs et que guette *l'hydre du Vardar.* Ils sont condamnés, presque tous, à subir l'hématozoaire, à charrier dans leur beau sang rouge le Plasmodium, si on ne rompt pas carrément avec des techniques insuffisantes et arriérées...

Six mois plus tard, les événements justifiaient ces craintes.

§

A défaut des méthodes de la prophylaxie rationnelle, la pratique des expéditions coloniales n'imposait-elle pas, pourtant, ses enseignements?

La Macédoine rappelle l'Afrique du Nord : même climat méditerranéen, même relief du sol ensauvagé depuis la ruine de l'empire romain, mêmes indigènes attardés.

La rude école de l'Armée d'Afrique a-t-elle servi à l'Armée d'Orient? S'est-on inspiré, pour les opérations de Macédoine, de l'expérience acquise en Algérie depuis 1830, au prix de combien de vies consumées par la maladie, dans les innombrables colonnes et bivouacs du bled fiévreux?

Le 7 avril 1916, le général Sarrail, qui est à cette époque subordonné au général Joffre, et qui a reçu l'ordre de prendre l'offensive, écrit au G. Q. G. une lettre (n° 849/3) où il dit :

...les Serbes ne seront disponibles qu'en juin au plus tôt. Donc, d'ici-là, pas de véritable offensive...

En juin, juillet, août, la chaleur sévit; serait-il par suite rationnel de commencer à cette époque une opération digne de ce nom?...

Le 20 avril, part du G. Q. G., à l'adresse de Sarrail, un télégramme signé du général Joffre :

En réponse à votre lettre du 7 avril, 849/3 :
...F. Il n'est pas admissible de considérer température s'opposera à opérations à partir de juin. Deuxième guerre balkanique a débuté 28 juin et troupes européennes dans le passé et le présent ont entrepris en été expéditions coloniales sous climat plus meurtrier sans avoir moyens qui sont dès maintenant à la disposition de l'Armée d'Orient.
3° Je vous confirme en conséquence mes directives du 10 mars, et je vous invite à pousser préparation de votre attaque éventuelle... (1).

Ainsi, dans certaines hautes sphères, on n'avait rien appris des progrès modernes de la science médicale exotique, et on avait oublié les sages conseils empiriques du maréchal Bugeaud.

On a même le plus souvent ignoré le précepte de Napoléon : « Le choix d'un emplacement salubre pour un camp est la première de toutes les considérations militaires. »

§

Nous trouvons à Florina le Q. G. du général Leblois, commandant l'Armée française d'Orient. Car le général Sarrail, premier exemple du commandement unique, est commandant en chef des armées alliées en Orient : française, britannique, serbe, italienne, russe, grecque (vénizéliste).

La présence du Q. G. dans la petite ville aux maisons bleues, et le groupement de plusieurs hôpitaux font que la popote des médecins est nombreuse. L'accueil fait aux confrères de passage est cordial et bruyant. On nous prend à part : « Vous aurez du mal avec le général Leblois; il est sceptique à l'égard de la quininisation. »

(1) Général SARRAIL, *Mon Commandement en Orient* (1916-1918), édit. Flammarion, 1920. Annexes, pp. 346 et 348.

Le 28 décembre 1916, dans l'après-midi, nous sommes reçus par le général Leblois dans la spacieuse maison hantée de rats où est établi son quartier général.

Dès les premiers mots, le général nous dit, de sa voix cassée mais affable :

— Mais il faudrait d'abord que vous, les médecins, vous vous missiez d'accord. Les uns prônent la quinine préventive, les autres la dénigrent, certains nient le rôle des moustiques.

Ce fut un trait de lumière. Dans un éclair, je revois tout ce que notre enquête nous a montré : les consignes disparates; chaque division, chaque brigade, chaque régiment, chaque bataillon parfois, interprète les circulaires d'en haut à sa façon. Ici, on donne la quinine tous les trois jours, là, tous les jours. On ne la donnera pas de la même façon au cantonnement, au bivouac, en marche, au repos. Les uns préfèrent les grosses doses, les autres les faibles doses. On ne se gêne pas pour critiquer les ordres supérieurs et « blaguer » la quinine devant la troupe. A des hommes menant dans la boue la rude vie des camps, comprimés et moustiquaires apparaissent comme des superfluités. Que de scepticisme, d'indifférence dans l'application! Et quel contrôle?... On a trouvé à Marseille, dans l'équipement de soldats rapatriés, des musettes pleines de comprimés de quinine. Ici, dans les recoins des isbas macédoniennes, on en ramasse des kilos jetés par eux. Et puis, il faut bien le dire : pour certains troupiers nostalgiques qui ont passé de longs mois de misère dans ce pays d'exil, le paludisme c'est le filon; l'accès de fièvre fait évacuer, fait rapatrier. L'homme resté en ligne ne sait pas que, souvent, son camarade qui a quitté le front pour l'ambulance a succombé à la fièvre avant de revoir la France.

— Le langage que je vais vous tenir, mon général, ne sera pas le langage ordinaire d'un homme de science. Pour une fois, j'invoquerai le principe d'autorité, « ma-

gister dixit », et j'interdirai toute discussion. Plus tard, après la guerre, on viendra discuter nos idées dans les académies, dans les sociétés savantes. Pour le moment, le feu est à la maison; nous n'avons pas le temps d'ergoter. Il faut éviter en 1917 le renouvellement du désastre de 1916. Je vais vous proposer une consigne impérative : silence dans les rangs. Si dans un an nous n'avons pas réussi, faites-moi passer en conseil de guerre.

En premier lieu, une consigne unique en tout temps et en tout lieu, pour tout le monde, officiers et soldats : à partir de telle date, la quinine à la soupe du soir tous les jours, dose unique. Le médecin contrôlera, mais c'est le commandement qui fera exécuter. La quinine désormais n'est plus un médicament, c'est une ration. La quinine quotidienne comme le pain quotidien. Le refus de prendre la quinine sera assimilé au refus d'obéissance devant l'ennemi. En deuxième lieu, il faut contrôler la prise de quinine. On en connaît le moyen : une réaction commode décèle la présence de la quinine dans l'urine pendant 24 heures au moins après l'ingestion du médicament. Des inspections inopinées montreront si une troupe soi-disant quininisée a bien absorbé la quinine prescrite et, en cas de défaillance, c'est le chef de corps et son médecin que vous punirez. En somme, la protection de l'armée contre le paludisme est très simple, mais il faut qu'elle soit bien assurée : consigne unique, contrôle, sanctions.

Il y aura d'autres précautions à prendre. Par exemple, pendant la saison chaude, enlever tout ce qu'on pourra de troupes des localités signalées comme dangereuses par la carte du paludisme que l'on va dresser. Sans doute, il y aura des postes sacrifiés pour la garde de certains points stratégiques au fond des vallées...

Ici, le général m'interrompt :

— Apprenez, docteur, qu'aucune raison stratégique ne peut me forcer à sacrifier des vies humaines en

pure perte, quand ce n'est pas pour infliger un mal plus grand à l'ennemi.

Le lendemain, quand nous arrivons à la popote des médecins :

— Qu'avez-vous donc dit au général? Ce matin, pour la première fois, il a demandé de la quinine pour son usage personnel.

§

L'enquête est terminée, le plan d'action se dessine devant nos yeux. Nous allons l'exposer au général en chef. Le général Sarrail nous reçoit le 13 janvier 1917 à l'ancienne légation de Bulgarie.

— Mon général, je ne soumettrai au ministre que des propositions qui auront reçu au préalable votre approbation.

Et d'abord, pourquoi les mesures prophylactiques prescrites en 1916 n'ont-elles pas protégé l'armée? Un mot résume la situation. Les mesures prophylactiques ont été ordonnées, mais elles n'ont pas été appliquées. Pourquoi? Parce qu'une mesure sanitaire exceptionnelle ne peut pas être exécutée par les moyens de la discipline militaire ordinaire. Parce que les exécutants n'avaient pas la foi. Trop souvent, la troupe, les officiers et les médecins eux-mêmes n'ont pas cru à temps au danger; ils n'ont pas cru à temps à l'efficacité des remèdes. La preuve est faite que la quininisation, qui est la mesure principale à appliquer dans une troupe en campagne exposée au paludisme, n'a pas été effectuée, en réalité, ainsi qu'elle avait été prescrite.

Le premier objet que j'aurai en vue, pour organiser la lutte antipaludique à l'Armée d'Orient en 1917, sera d'abord d'assurer la réalité de la quininisation. Pour cela :

1° Il faut que la quininisation se fasse selon une technique unique, en tout lieu et en tout temps, du

1er mai au 30 novembre; la même dose de 40 centigrammes tous les jours à la soupe du soir; interdiction de modifier en quoi que ce soit doses et mode de quininisation. Il faudra bien savoir que cette quininisation à petites doses journalières n'empêchera pas complètement la contamination, mais elle évitera les accès graves et permettra la conservation des effectifs.

2° Il faut que la volonté du général en chef rayonne directement de lui jusqu'au dernier soldat. Pour cela, je propose la création d'une mission composée d'une vingtaine de médecins relevant uniquement du général en chef. *Missi dominici,* ils iront, sur les instructions de l'état-major, dans tous les corps de troupe, s'assurer que la quinine a bien été prise. Ils pourront le savoir d'une façon irréfutable grâce à une réaction facile (la recherche de la quinine dans l'urine des soi-disant quininisés).

3° Les rapports de ces médecins seront mis sous les yeux du général en chef, qui prendra des sanctions impitoyables lorsque, dans un corps de troupe, on ne trouvera que rarement la réaction positive (dans certains détachements elle n'a été positive que chez 5 % seulement des hommes prétendus quininisés). On ne punira pas les hommes, mais leurs chefs, rendus responsables et dûment avertis.

4° Cette mission antipaludique s'occupera de dresser la carte du paludisme du pays, d'après le nombre proportionnel, dans chaque localité, des Indigènes paludéens, dont l'infection palustre aura été révélée par l'enflure de leur rate. Par cette carte, le commandement connaîtra les localités où il sera dangereux de cantonner et de faire étape et celles, au contraire, où la troupe pourra séjourner. La mission s'occupera aussi d'autres mesures, mineures en l'occurrence : la protection contre les piqûres de moustiques, par les moustiquaires individuelles et les moustiquaires collectives, surtout pour les hôpitaux; la destruction des larves de moustiques dans

les eaux stagnantes. Et enfin, le rôle de la mission antipaludique sera d'éclairer, par une propagande enthousiaste, officiers et soldats sur le danger du paludisme et sur les moyens de le combattre. Il faut que le troupier ne subisse pas la quininisation comme une brimade, mais en comprenne l'utilité et l'accepte librement.

En résumé, l'essentiel de mon plan consiste à créer une mission relevant uniquement du général en chef, composée de médecins-apôtres, qui seront d'abord des moniteurs propagandistes infusant la foi, puis, plus tard, des contrôleurs dont les inspections provoqueront des sanctions.

Le général, assis devant moi, a écouté attentivement. Un mouvement nerveux continuel agite l'une de ses jambes croisée sur l'autre. Il réfléchit un moment, se lève brusquement et marchant à grands pas dans le salon :

— Très bien. J'accepte votre organisation et cette mission. Mais cette mission ne vaudra que ce que vaudra son chef. A qui avez-vous pensé?

— Je pose en principe que ce chef doit avoir assisté en Macédoine à l'épidémie désastreuse de 1916 et l'avoir vécue. D'autre part, il faut qu'il ait au moins le même grade qu'un commandant de brigade, c'est-à-dire, à l'heure actuelle, que ce soit un médecin-principal. Eh bien, au cours de mes tournées sur le front, j'ai vu un médecin-principal que je ne connaissais pas il y a trois semaines. Je l'ai bien étudié, j'ai pris mes renseignements; il me paraît remplir les conditions requises pour ce poste. C'est le médecin-principal Visbecq.

— Non, je n'en veux pas.

Je savais qu'il n'y avait pas une très grande sympathie entre le général en chef et le médecin-principal.

Le général me proposa un autre nom, celui du méde-

cin dont parle Mermeix dans l'un de ses livres (2). Je présente les objections que ce choix soulève et, connaissant les fortes qualités du docteur Visbecq, je donne les raisons de mes préférences. Finalement, le général en chef dit :

— Eh bien, c'est entendu, faites vos propositions au ministre. Je les approuve et je vous remercie beaucoup.

II

Pendant la traversée de retour, la petite bibliothèque de noyer sculpté et de satin vert de la « France » est envahie par nos cartes et nos dossiers. Les officiers convalescents qui font les cent pas dans les coursives nous l'abandonnent courtoisement. Nous avons tout le temps d'écrire le plan de campagne contre le paludisme, pour qu'il soit remis au ministre le jour de notre arrivée à Paris.

Rue Saint-Dominique, M. J. Godard, sous-secrétaire d'Etat du Service de Santé, reçoit le 29 janvier 1917 notre rapport que les bureaux vont étudier, mais certaines propositions, sortant des règles ordinaires, ne peuvent être réglées que par le ministre lui-même. Téléphonages. Le ministre peut nous recevoir tout de suite, mais pour quelques minutes seulement, car il doit partir ce soir pour le front. Vite, il faut se précipiter à son cabinet. On nous conduit au pas de gymnastique par les couloirs. Tout en courant, on me prévient : « Surtout, ne dites pas monsieur le ministre, mais mon général. » Au seuil du grand cabinet, nous trouvons le général Lyautey, que nous avons eu l'honneur de connaître alors qu'il commandait en Oranie. Quelques mots d'accueil, — un souvenir à l'Algérie et à M. Jonnart, « un homme bien remarquable, n'est-ce pas? » — et puis, tout de suite :

(2) *Le Commandement unique, IIe partie, Sarrail et les Armées d'Orient*, p. 31, édit. Ollendorff, 1920.

— Vous revenez de Salonique? Et, cédant sans doute à une préoccupation profonde : — Quel est l'état d'esprit de l'Armée d'Orient?

— C'est pour étudier le paludisme que je suis allé à Salonique, mon général.

— Bon, c'est très bien. (A son officier d'ordonnance :) Assieds-toi, B..., et écris. Eh bien! Quel est votre plan d'action? Exposez brièvement et en numérotant les questions : 1... 2... 3... etc.

J'énumère les points principaux acceptés par le général Sarrail. L'idée de bousculer la vieille routine bureaucratique et d'opposer une méthode active et une technique extraordinaire à des difficultés d'ordre exceptionnel n'est pas pour déplaire au général Lyautey, ennemi du « fétichisme du tchin » et de « l'esprit de bouton ». Ses quelques objections ne sont que de détail. Par exemple, quand je demande une auto pour chaque médecin de la mission, n'eût-il qu'un mince galon :

— Non, ils promèneront des grues dans Salonique.

— Dans ce cas, mon général, il faut les punir sévèrement.

— Bon, ça va bien, accordé.

Et le général Lyautey accepte le projet de cette mission, émanation directe du Commandement suprême, qui sera en dehors des cadres de l'armée, se vouera auprès des officiers et des soldats à une propagande fervente et, d'autre part, contrôlera d'une façon précise la réalisation de la quininisation, conservatrice des effectifs. De plus, la mission dressera la carte du paludisme de la Macédoine pour guider le choix des emplacements de troupes; elle dirigera la lutte contre les moustiques, la défensive par les grillages et les moustiquaires, l'offensive par la destruction des larves.

Le seul fait de la création de cette mission sera, de la part du Gouvernement, l'acte de foi nécessaire à l'Armée d'Orient. Tous sauront désormais pourquoi et

comment obéir. Persuasion d'abord. Contrainte ensuite.

Quand nous sortons du ministère, le principe de la mission est acquis, malgré ce que sa conception présente de révolutionnaire et d'anti-hiérarchique. Des mesures qui, en temps de paix, n'auraient pas pu être obtenues, parce qu'elles bouleversaient de vieilles habitudes et des règlements, sont réalisées en un tournemain.

Pour ne citer qu'un exemple : le comprimé de quinine militaire réglementaire est de 25 centigrammes. D'après notre expérience, la dose optima est de 40 centigrammes par jour. Un comprimé militaire, 25 centigrammes, c'est trop peu. Deux comprimés : 50 centigrammes, c'est trop. Donner à chaque poilu 50 centigrammes de quinine au lieu de 40 centigrammes chaque jour, cela représente, pour une année, une énorme dépense inutile. Je demande si l'armée peut faire des comprimés de 20 centigrammes au lieu de 25 centigrammes. Le temps de courir à la pharmacie centrale, aux Invalides, de régler en quelques secondes la matrice de l'appareil qui sert à faire les comprimés, et les petits disques blancs tombent sur la coupelle, ne pesant plus que 20 centigrammes au lieu de 25 centigrammes. Au bout de quelques minutes on vérifie sur une centaine de comprimés que le réglage à 20 centigrammes est bien fait — et la réforme est accomplie.

Il en est de même pour tout le reste de la préparation matérielle de la mission et des publications de propagande (affiches, tracts, cartes postales, images d'Epinal), destinées à porter la bonne parole à tous les poilus de l'Armée d'Orient.

§

Il y a, à l'institut Pasteur, un bénédictin de laboratoire qui a assumé, pendant la guerre, une tâche gigantesque, presque surhumaine... Il a créé, organisé la foule de laboratoires nécessaires aux armées, recruté, instruit et

conseillé à toute heure de jour et de nuit le personnel technique, assuré le ravitaillement en matériel, dressant le plan des appareils, en surveillant la fabrication, y mettant lui-même la main : matériel de toute sorte, depuis les microscopes, les étuves, jusqu'à la verrerie, les produits chimiques et les milieux de culture. C'est lui qui a suggéré au ministre l'envoi à Salonique des spécialistes algériens du paludisme... Il me rappelait Marmont, duc de Raguse, dont les Dalmates disaient, pour célébrer les bienfaits de son administration réalisatrice : « Quand Marmont monte à cheval, les routes se font toutes seules. »

Ce pastorien et le médecin-principal, chef de la mission, ont, en quelques mois, créé le matériel technique et de propagande.

§

L'hiver a passé. Sous l'impulsion de ce maître-organisateur, le médecin-principal Visbecq, la mission antipaludique s'est formée, s'est outillée et s'est embarquée pour Salonique. Le printemps de 1917 a réveillé la vie pullulante des anophèles, depuis les marécages du Vardar jusqu'à ceux qu'enserre la boucle de la Tcherna. Mais, en même temps que les moustiques inoculateurs de fièvre, l'équipe antipaludique est entrée en action. Durement, elle a travaillé tout l'été. En automne, le ministre nous envoie inspecter son œuvre. Lorsque, au mois de septembre 1917, j'arrive à Salonique et suis introduit auprès du général Sarrail, je me permets de manquer au protocole et de l'interroger le premier.

— Mon général, êtes-vous content?

Un franc sourire détend son masque sévère :

— Très content. La mission antipaludique a fait de la bonne besogne.

Et la poignée de main du général, cette fois-ci, est entière et vigoureuse.

— Il y a beaucoup moins de fièvres que l'an passé, ajoute le général, et trois fois moins chez nous, sur 180.000 hommes, que chez les Anglais, qui n'ont que 120.000 hommes. Allez voir tout cela, je ne demande pas mieux, on vous donnera toutes facilités.

Et, en effet, j'apprends dans les bureaux les chiffres officiels : en 1917, l'Armée d'Orient, malgré l'augmentation du chiffre des effectifs — 8 divisions au lieu de 4 — a enregistré dix fois moins de cas de paludisme de première invasion et 23 fois moins de décès par paludisme qu'en 1916 (3).

§

Dans une plaine de Macédoine, l'auto roule sous un ciel tout encombré de gros nuages gris ou noirs. Enfoncés sous les peaux de mouton, nous contemplons sans parler le spectacle des sombres nuées qui chevauchent. Le soleil caché met une frange lumineuse à leurs bords. Le médecin-principal Visbecq rompt le silence :

— Les Anglais ont un joli dicton : *Every cloud has its silver-lining.*

Et, sans qu'il ajoute rien, je pense aux difficultés que sa mission a rencontrées. Il a fallu, pour ne pas se décourager devant l'horizon obscur, demander au liseré d'argent qui borde les nuages les plus noirs l'espoir de l'embellie.

(3) On a, de l'autre côté du front macédonien, un « témoin » de l'heureuse expérience de prophylaxie réalisée par la Mission antipaludique. E. Martini, de l'Institut des maladies tropicales de Hambourg, écrit que, dans les troupes allemandes opérant dans les Balkans, « on ne se décida pas, malheureusement, à recourir, pour attaquer le paludisme, aux grands moyens que les Français, par exemple, employèrent... On se refusa à créer des missionnaires antipaludiques spécialistes... » (Leider entschloss man sich nicht, die Sache in derselben grosszügigen Weise in Angriff zu nehmen, wie es z. B. die Franzosen getan haben. Man lehnte ab... besondere Malariahygienikerstellen zu schaffen...) (*Berechnungen und Beobachtungen zur Epidemiologie und Bekämpfung der Malaria auf Grund von Balkanerfahrungen*, Gente, édit., Hambourg, 1921, p. 7.)

Et le résultat de ce défaut d'organisation fut qu'au contraire de l'armée française, « l'armée allemande eut beaucoup plus de paludisme en 1917 qu'en 1916 ». (Die Epidemie bei unsern Truppen im Sommer 1917 stieg nun hoch über das 1916 erlebte an) (*Ibidem*, p. 56.)

Il a fallu s'adapter avec souplesse aux multiples nécessités d'un problème dans lequel interviennent non seulement les réactions humaines, psychologiques et physiologiques, mais aussi toute la biologie d'un microbe remarquable par sa fécondité et sa ténacité, et les appétits sanguinaires d'un moustique dont les rejetons sont plus nombreux que les grains de sable de la mer.

...Et la mission, en dehors de son activité médicale et de son œuvre de propagande, a dû s'occuper de géographie, d'entomologie, d'hydraulique, d'architecture...

§

Grâce à la carte de « géographie parasitaire », la mission a d'abord pu conseiller le commandement pour le choix de l'emplacement des troupes.

Le jour où nous débarquions à Salonique, était rapatrié, très malade, le général commandant l'Armée française d'Orient, Grossetti, dont la bravoure est légendaire dans l'armée. Il a donné en Macédoine un exemple éclatant d'audace et de sagacité, en retirant, sur les conseils de la mission, les troupes qui barraient, au niveau de Monastir, les hauts plateaux palustres où la Tcherna dessine ses méandres. Il n'a laissé sur le front marécageux qu'un mince rideau de sécurité, et les avions; il a jeté ses trois divisions dans les montagnes, loin des moustiques, et construit pour les ravitailler une ligne de chemin de fer.

§

Le rôle le plus difficile, le plus ingrat, mais le plus utile, rempli par la mission, a été le contrôle de la quininisation.

J'évoque la tournée d'un des jeunes médecins. Il arrive dans son auto, sans être annoncé, au petit jour, dans un cantonnement. Une cantine de matériel de laboratoire est ouverte : verres à pied, tubes à essai, pipettes

et solution de Tanret. On recherche la réaction des alcaloïdes dans l'urine d'un certain nombre d'hommes pris au hasard; le médecin note sur son carnet les résultats : + ou 0.

Le compte rendu parvient, par le médecin-chef de la mission, au Q. G., et si le pourcentage des cas positifs n'est pas jugé suffisant, une punition arrive, par retour du courrier, au chef d'unité (5).

Rôle difficile, rôle ingrat! Quel tact est nécessaire vis-à-vis des officiers que l'on vient contrôler ainsi! Quelle abnégation! Vous rappelez-vous, mes camarades, ce déjeuner à une popote médicale de Koritza où, au dessert, on nous a régalés d'une chanson satirique sur la mission? A tout moment revenait son surnom : « La grande... urineuse ».

N'appelait-on pas aussi le missionnaire antipaludique « l'enquinineur »?

Et le poilu loustic qui essaye de « carotter » le médecin en glissant un comprimé dans le verre à réactif, pour être sûr qu'on y trouvera de la quinine?

§

Nous allons aujourd'hui, au milieu de petites collines couvertes de maquis, voir une batterie de 75 camouflés qui s'est tue après avoir fait ses tirs de réglage, car elle doit se démasquer lors d'une opération prochaine. Il est interdit d'y aller en groupe pour ne pas la dénoncer aux avions. Nous cachons l'auto dans le lit d'un ruisseau, sous les arbres, et nous nous acheminons isolément par le sentier. Le médecin de la mission distribue flegmatiquement les verres à pied aux artilleurs et procède aux réactions. L'un après l'autre, les prélèvements restent

(5) Télégramme du général Sarrail au ministre de la Guerre, Paris, 29 juillet 1917 : « ...3° Mission antipaludique rend service. J'en suis content. Je viens donner trente jours arrêts à médecin 58e infanterie, qui ne voulait pas se conformer à ordre sur dosage quinine, et huit jours à colonel 58e, qui a toléré diminution quinine journalière. Général SARRAIL : *Mon Commandement en Orient*, 1916-1918, p. 409, Paris, Flammarion.

clairs. Impassible, le médecin, sans aucun commentaire, note : 0 — 0 — 0, etc. Derrière nous, le lieutenant qui sait très bien ce que sera la réaction du haut commandement, soupire : « C'est lamanntâble, c'est lamanntâble. »

Le médecin a fait son devoir, un devoir désagréable.

Mais, sans doute, le lieutenant veillera désormais à la quininisation, pour ne pas encourir la peine réservée aux récidivistes.

Et voici les chiffres officiels montrant le bienfait du contrôle : le pourcentage des réactions positives révélant l'ingestion de quinine, inférieur à 50 % en mai 1917, s'est élevé progressivement à 71 % en août 1917 et à 83 % en septembre et octobre 1917. En 1918, on a observé, dans certaines unités, 100 pour 100.

§

En vérité, c'est bien un apostolat que remplissent les médecins de la mission. Non seulement parce qu'ils répandent la bonne parole, mais parce qu'ils affrontent les ennuis et les tristesses d'une tâche pénible. S'ils s'y résignent, c'est qu'ils savent que c'est le seul moyen de sauver l'Armée d'Orient.

De quelle joie leur cœur ne sera-t-il pas inondé lorsqu'ils penseront, plus tard, aux répercussions lointaines de leur besogne si dure?

Comme l'a écrit le Dr Duguet :

> Par un retour étrange de fortune, c'est l'Armée d'Orient, menacée de désagrégation complète, en 1916, par le paludisme, qui, reconstituée grâce à la lutte hygiénique entreprise, ouvre en 1918 à nos armées victorieuses la voie du triomphe (6).

(6) *La Grande Revue*, février 1925, p. 598.

§

Pendant l'hiver 1916. Sur ce village perdu dans les montagnes, toute la nuit il a plu. Dans la grande salle transformée en infirmerie, un malade n'a cessé de râler. Il va mourir d'hémoglobinurie consécutive au paludisme contracté cet été. De mon lit de camp où le froid m'empêche de dormir, j'ai vu, à plusieurs reprises, dans la pénombre, le médecin-major se lever, aller auprès du moribond, lui prendre la main, lui parler, le soigner.

Le lendemain matin, nous montons à cheval sous la pluie battante. Le jeune médecin, qui nous fait un bout de conduite, me dit :

— Ma femme et ma fillette m'attendent en France. Ce sera bientôt mon tour de rentrer, mais j'ai vu trop de misère, ici. Si l'on organise cette mission que vous voulez proposer contre le paludisme, je demande à rester pour en être.

§

Je revois quelques figures de chefs...

...Le visage grave et bienveillant du général Regnault, commandant la 122e D. I., à Izvor. Au cours de ses tournées, il demande souvent aux poilus qu'il rencontre : « As-tu pris ta quinine, hier? » Il les conseille, les exhorte, et il donne l'exemple. Il capture les moustiques qui hantent la cabane macédonienne où il habite. Il s'intéresse à la distinction entre Anophèles et Culex. En plein hiver, il a sa moustiquaire. Rien ne lui est indifférent de ce qui peut contribuer au bien-être et à la bonne humeur du troupier.

§

...Le général de Vassart, qui commande la 76e D. I., définit en termes excellents le devoir des médecins et des officiers en matière de prophylaxie, dans une note

de service du 20 septembre 1917, qu'il faut citer en entier :

Certains médecins militaires risquent, par des conversations ou des propos imprudents souvent mal saisis ou mal interprétés, de jeter le trouble dans l'esprit de leurs auditeurs parfois peu préparés à tirer profit d'une controverse médicale et de les amener à douter de l'opportunité et de l'efficacité des mesures qui ont été prescrites, notamment en ce qui concerne la quininisation préventive pour lutter contre le paludisme, la valeur des réactifs employés comme moyens de contrôle, etc.

Il serait facile, pour inciter ces médecins à plus de réserve, de leur rappeler l'expérience personnelle encore insuffisante qu'ils peuvent posséder sur les questions complexes se rattachant au paludisme en Macédoine, et de leur opposer la diminution très notable du nombre et de la gravité des cas de paludisme constatés depuis la mise en œuvre des moyens de lutte adoptés, diminution pourtant d'autant plus sensible que les mesures ordonnées sont plus exactement et plus consciencieusement appliquées. L'intérêt de la santé des hommes et de la conservation des effectifs justifie donc pleinement les mesures prises.

Mais la question est d'ordre différent.

Si les médecins militaires sont fondés à avoir, *en tant que médecins*, dans leur for intérieur, des convictions personnelles sur tout ce qui se rattache à leur art, convictions d'ailleurs souvent provisoires parce que sans cesse perfectibles, et s'ils peuvent, par suite, entretenir en eux-mêmes un doute scientifique très respectable, par contre, *en tant que militaires*, ils ne doivent rien dire qui soit de nature à discréditer les mesures prescrites et obligatoires ordonnées par le haut commandement sur les propositions motivées du Directeur du Service de Santé, et ils doivent même se garder d'éveiller le moindre doute sur la nécessité de ces mesures, afin de ne pas provoquer des hésitations dans leur application et de la faiblesse dans la surveillance à exercer à cet égard. Dans la lutte contre les épidémies, l'insouciance est ce qu'il y a

de plus difficile à vaincre. Tout ce qui peut la renforcer est très coupable.

Les ordres donnés doivent être exécutés par tous consciencieusement et sans discussion. La discipline et le devoir militaire l'exigent.

Les supérieurs hiérarchiques et spécialement les chefs de corps et de services, ainsi que les chefs des formations sanitaires sauront réprimer à l'avenir avec la fermeté nécessaire toute faute qui viendrait à se produire.

L'Armée d'Orient doit son salut à de tels chefs, qui ont su comprendre, expliquer et exécuter la consigne : la quininisation préventive, devoir militaire.

§

Un chef de bataillon de l'infanterie coloniale nous raconte, à Zeitenlik, sa façon d'enseigner, aux colonies, les principes d'hygiène à ses hommes. Il allait lui-même écrire à la craie ou au charbon, de sa plus belle main, sur des pancartes, la paroi d'une baraque, un tronc d'arbre, des inscriptions dans ce goût-ci :

— Conspuez M. A. S.

— A bas M. A. S.

— Méfiez-vous de M. A. S.

Etc...

Les hommes s'étonnent de voir leur officier tracer ces grafitti. Ils s'interrogent, font des suppositions. Les trois lettres sont entrées dans leur esprit. Après quelques jours, quand leur curiosité est bien excitée, l'officier fait former le carré et leur dit :

— Vous vous demandez qui est M. A. S.? Eh bien, M. A. S., c'est votre plus grand ennemi aux colonies, M. A. S. c'est :

— M. : les moustiques qui vous inoculent des mala-

dies et empêchent le repos de la nuit; ravaudez vos moustiquaires (7).

— A. : l'alcool, le pire des poisons en pays chaud; n'en abusez pas.

— S. : le soleil meurtrier; ne sortez jamais sans casque.

§

Le Dr Rivet, qui est médecin-chef d'un hôpital à Zeitenlik, en a fait un établissement modèle. En décembre 1916, il nous dit : « Donnez-moi des directives précises pour la lutte contre les moustiques; elles seront appliquées à la lettre. »

Lorsque nous retournons le voir, en septembre 1917, nous n'avons plus de conseils à donner, mais des notes à prendre sur une foule d'agencements habiles. Je me rappelle par exemple cette équipe qui calfate périodiquement les baraques Adrian, pour supprimer les fentes praticables aux moustiques; je me rappelle aussi de prestigieux pièges à mouches... Pas de phrases, des réalisations.

L'Armée d'Orient manque de tout, les sous-marins entravent le ravitaillement, le pays est dépourvu de ressources. Mais la pénurie exalte l'esprit d'invention et de « débrouillement » industrieux. L'Armée d'Orient s'évertue, sous le signe de l'ingéniosité.

§

Quelques mots échappés à la popote de Florina sur des techniques assez curieuses de destruction des moustiques, inspirées par certains détails de la biologie de ces insectes, ont excité l'intérêt du général du génie Cauboue.

(7) Je ne résiste pas au plaisir de citer ici une formule lapidaire du médecin principal Niclot : « La quinine bouche les trous de la moustiquaire », par laquelle il veut dire que les deux procédés prophylactiques se complètent heureusement.

Après le déjeuner, il me prend à part et se les fait longuement expliquer.

Un an plus tard, dans un train militaire amenant à travers l'Italie à Tarente des renforts pour l'Armée d'Orient, un capitaine me parle couramment de « mesures antilarvaires » et d' « alternance des écoulements d'eau ».

— Mais où donc avez-vous appris cela, capitaine?

C'était un élève du général Cauboue.

C'est la ferveur scientifique qui vaincra la fièvre.

§

— Quel gaspillage! dit quelqu'un. Figurez-vous que les poilus se servent de ces tracts de propagande contre le paludisme pour écrire, au dos, des lettres à leurs parents et à leurs amis.

— Tant mieux, lui répond-on, voilà de la vraie propagande. Ne vous en plaignez pas. Non seulement le poilu qui manie ce papier l'aura lu, mais son destinataire le lira.

§

Non loin de Zeitenlik, aux abords d'un hôpital de la plaine, nous vîmes un vieux territorial, infirmier (un prêtre, croyons-nous), qui creusait deux petits fossés parallèles pour assurer un double départ aux eaux venant de l'hôpital, suivant le principe de l'alternance des écoulements d'eau. Chaque fossé ne recevant l'eau, alternativement, que pendant une semaine, les larves d'anophèles n'ont le temps d'éclore dans aucun, et ainsi se trouve réalisée à bon compte et avec la plus grande certitude la démoustiquation de l'eau.

Je lui dis :

— Savez-vous que chaque coup de pioche que vous donnez là, c'est peut-être un jour de moins de maladie pour un soldat?

Le territorial écoute, puis, après un moment de réflexion, il dit :

— C'est vrai, Monsieur le major... et il reprend son travail avec plus d'ardeur.

§

Nous avons demandé à l'Etat-major de nous indiquer le secteur le plus troublé. Nous voudrions savoir comment les mesures antipaludiques sont appliquées dans les pires conditions, c'est-à-dire sous le marmitage incessant.

On nous envoie dans une division coloniale qui vient d'avoir une affaire dure, et de lourdes pertes, contre la XIe Armée allemande de Mackensen. C'est près de Makovo, du côté de Cégel, dans les montagnes granitoïdes pelées et tourmentées de la boucle de la Tcherna. On ne peut pas aller de jour aux premières lignes; partis au coucher du soleil, nous n'atteignons les tranchées qu'au milieu de la nuit. La canonnade est continuelle; un rideau de flammes de broussaille rougeoie vers le nord, dans le noir. Des fusées éclairantes nous immobilisent fréquemment, mais permettent de voir un peu dans le boyau où nous trébuchons. Ici, un abri : c'est un officier, il est allongé sur sa toile caoutchoutée, et il est enroulé dans sa moustiquaire. Certes, il ne nous attendait pas, nous ne sommes pas annoncés. Il a donc pensé aux moustiques, et s'est prémuni.

Plus loin, à 170 mètres de la tranchée ennemie, un guetteur attentif, près de sa batterie de fusils braqués, coiffés de leurs grenades. A côté de lui, recroquevillé dans un abri creusé dans le parapet, son camarade somnole, le front sur les genoux. Nous lui posons la main sur le bras.

— Je dors pas, murmure-t-il aussitôt en levant le nez.

Mais je chuchote :

— As-tu pris ta quinine?

— Eh non, répond-il de même; puisqu'on dit qu'il faut la prendre le soir avant de dormir, je la prendrai à la relève, avant d'aller roupiller; je l'ai préparée exprès.

Et, du doigt, à la lueur d'une fusée qui descend calme dans le tintamarre, il me montre, sur un rondin de son abri, bien rangés à la hauteur de ses yeux, deux comprimés blancs de quinine.

§

Poilu d'Orient, pour toi le risque des batailles et la misère des camps se sont aggravés de la maladie et de la nostalgie.

Tu forces l'admiration et la reconnaissance par ta lucide résignation et « ce rebondissement sous la mauvaise fortune » que Lyautey l'Africain glorifie chez les coloniaux. Et tu es bien de la race que chante Ronsard :

Le Gaulois semble au saule verdissant :
Plus on le coupe, et plus il est naissant.

EDMOND et ÉTIENNE SERGENT.

LE VISAGE DE BOURDELLE

Dans une étude récente sur *Baudelaire et la Poésie Pure,* je m'arrêtais à cette citation que faisait l'auteur sans aucune référence : « C'est un plaisir très grand et très utile que de comparer les traits d'un grand homme avec ses œuvres. » Bien souvent, quand on s'est approché pour la première fois d'un grand homme qu'on admire, n'éprouve-t-on pas, en dépit des photographies popularisant son affigie, une déception à le voir et, on se l'avoue, à ne pas l'avoir imaginé « comme cela »? L'impression défavorable provient en général du fait qu'on ne connaît l'œuvre qu'on aime que trop superficiellement; on n'y a pas été saisi et retenu par ce qui en constitue le ressort dernier, la secrète raison d'être, cette transposition involontaire, fatale, qui se fait de l'âme de l'homme à la matière vivifiée, animée, spiritualisée. Une autre explication découle de l'habitude de défense qu'imposent aux esprits délicats et fiers nos mœurs brutales, l'incompréhension malveillante de la plupart, une indifférence tournée en raillerie, et cette propension hypocrite à la curiosité, indiscrète, banale en la présence gênante des natures d'exception.

Certains se protègent par une attitude, beaucoup préméditent la diversion et se plaisent à égarer aux fondrières les investigations dont ils se défient, car la défiance universelle et réciproque est la forme la plus coutumière des relations sociales. On s'en rend compte, pour un écrivain de haut rang, un artiste, un poète de qui la native magnanimité impose à ce qu'il entreprend une constante atmosphère de grandeur et de confiance, il apparaît malaisé de concilier avec les malignes réser-

ves, avec les calculs intéressés de la conversation mondaine les bondissements ingénus d'un tempérament loyal, d'un enthousiasme sain et, si l'on veut, mystique. Plusieurs se prémunissent par instinct, dès le début, et se retranchent au rempart de leur sagacité naturelle. D'autres ont souffert énormément avant d'arriver à ajuster sur leur visage un masque mensonger ou impénétrable. Rares, infiniment rares ceux qui, en quelque circonstance, en quelque milieu qu'ils se fourvoient, demeurent, sans altération, ni abdication d'aucune sorte, semblables à eux-mêmes. Ils n'ont à redouter aucune conséquence nuisible ou défavorable; ils portent en eux la fortune de ne s'apercevoir même pas qu'ils donnent au monde un merveilleux exemple de ce que peut être la dignité humaine, puisque s'unit en eux à la droiture morale la majesté du génie, de la volonté lucide mise étroitement au service de la plus fine ou héroïque sensibilité.

§

Emile-Antoine Bourdelle, c'est, parmi un bien petit nombre, l'homme de ce caractère que j'ai admiré et connu. Si l'on se souvient des obstacles qu'il lui a fallu surmonter, écarter pour simplement empêcher que fût étouffée sa personnalité, dans quelle misère hostile il a dû se débattre, de quelle incompréhension il fut longtemps accablé, et cette ignorance où s'enfonçaient les autorités disposant des commandes officielles, dont on ne peut se passer quand on rêve de rénover une statuaire monumentale? Car comment oublier cette honte? Bourdelle au faîte de la gloire, célèbre à travers le monde entier, en était encore lorsqu'il mourut à attendre que l'Etat français s'aperçût qu'il était là. S'il n'y avait eu l'Argentine, ni l'Uruguay, ni, contre le mauvais gré d'abord de la Ville de Paris, la Pologne, l'initiative par deux fois, au début et à la fin de sa carrière, de sa ville natale,

Montauban; s'il n'y avait eu, à Toulouse, la volonté patiente du Dr Voivenel pour y dresser l'*Héraklès-Archer* comme symbole et monument des sports; s'il n'y avait eu le goût mieux renseigné de comités qui s'adressèrent heureusement à lui, il n'aurait eu l'occasion d'édifier ni *Alvear*, ni *Mickiewicz*, ni la *Vierge d'Alsace*, ni le *Monument aux Enfants de Tarn-et-Garonne*, non plus que la prodigieuse figure veillant à l'Hartmanwillerkopf, le monument de Montceau-les-Mines, ou l'*Hommage d'accueil aux Américains* sur la pointe de Graves, pas même les décorations, hauts reliefs ou fresques du Théâtre des Champs-Elysées, du Théâtre de Marseille; aucun monument dans un lieu public n'aurait solennisé le nom de Bourdelle!

Mais de quoi vais-je me plaindre? Ces œuvres existent. Est-ce que Bourdelle se souvenait, se plaignait, s'étonnait d'avoir été négligé par l'Etat? L'Etat a failli dans son unique tâche de protecteur ou de révélateur des arts, qui est de fournir l'occasion de se produire à qui ne saurait se passer de son concours. Pour que son pays s'avisât enfin, trop tard, de sa présence, la retentissante décision de l'étranger avait été nécessaire. On allait lui confier l'exécution d'un monument de reconnaissance au maréchal Foch... on allait!... Est-ce grandeur ou misère? Féconde en esprits surhumains, en génies, la France hésite sans cesse; une singulière pudeur la retient de se placer d'elle-même au rang le plus élevé. Par contre, elle reconnaît avec plus d'empressement quelque mérite à des talents médiocres qui, sans la déshonorer, ne la distinguent qu'à peine : ils pullulent, ils encombrent, des entreprises de publicité déterminent, alimentent, soutiennent leur succès; cela n'a qu'un temps, ils cèrent vite à d'autres. Les grands, les vraiment forts peuvent attendre.

Bourdelle est de ceux qui ont beaucoup attendu. Mais ses certitudes n'ont point fléchi, l'amertume n'a jamais amoindri son cerveau ni son cœur. Il accomplissait la

destinée qu'il s'était choisie, l'esprit trempé de sérénité et de calme assurance, il approfondissait sans arrêt la science, comme il disait, de ses techniques, rien ne lui en demeurait injustifiable ou obscur, et sa pensée s'enrichissait éperdument de méditations qui l'élevaient au-dessus de lui-même et des autres, sans même qu'il s'en doutât. Il hantait aisément les sommets suprêmes, où les obstacles ne comptent plus.

Son regard s'ouvrait sur l'avenir, ce n'est guère du passé qu'il se souciait, non plus que de regrets. Bien des fois, dans un de ses ateliers de l'impasse du Maine j'ai contemplé la maquette de cette *Victoire au Bouclier* destinée à commémorer les députés tombés à l'ennemi, et étudiée pour être située où on la devait placer, entre les fresques souveraines et nerveuses d'Eugène Delacroix. La commande presque conclue, les responsables s'étaient ravisés, sous la pression qui la fit attribuer au hasard d'intrigues ou de propices relations. Sans doute, Bourdelle n'avait pas, d'abord, réprimé une légitime crispation, je l'ai entendu en convenir, mais la détente s'était vite faite à poursuivre d'autres travaux. Toute sa vie ne fut qu'une effusion magnifique, le temps lui manquait pour se rejeter en arrière et pour reprocher au passé ses déceptions.

Le temps lui manquait. Il n'entrait pas dans ses habitudes ou ses goûts de récriminer. Car pour exalter dans la fierté son bonheur d'avoir amalgamé à ses désirs, à ses aspirations, à ses volontés dans le présent, à ses élans vers l'avenir, l'enseignement d'un passé envers qui il demeurait fervent, c'était une joie qui lui était familière; sa reconnaissance était une religion. En plus d'une mère, simple, exquise, dont la sensibilité intelligente se retrouvait à la source de la sienne, ses quatre dieux, comme il les nommait, ses quatre dieux, il leur devait tout, il ramenait avec piété vers eux sa mémoire, et je ne puis m'empêcher de citer encore :

« Quatre dieux m'ont tout enseigné. De mon père, le meublier-charpentier, tailleur de poutres en figures, j'acquis le sens d'architecture. Devant les durs assemblages, je conçus mes tracés par les lignes intérieures. D'un de mes oncles, l'Hercule tailleur de pierres, j'appris à écouter le roc, à composer tout droitement mes plans taillés et leurs tournants en suivant les conseils de la pierre qui nous parle quand on la coupe. De mon aïeul maternel, le tisserand, je compris comment nouer serrées, comment faire valoir les couleurs dans les trames. » Et quand, ajoute-t-il, j'accompagnais dans la montagne l'aïeul paternel menant ses troupeaux, « le sentier chevrier conduisait mes pensées capricieuses à s'appeler, à se tresser entre elles diverses et groupées comme le troupau sur la route. Le syrinx du meneur m'a révélé le chant... Mes quatre dieux sont toujours là, mêlés à mes journées. »

L'enseignement fallacieux subi aux écoles de Toulouse, quand déjà ses intuitions surpassaient le savoir routinier de ses maîtres, son passage à l'atelier officiel de Falguière, à Paris, où le professeur ne disait rien, ne voulait rien voir, pour ne se point compromettre aux exclusives préoccupations de ses écoliers qui allaient aux compétitions officielles d'honneurs et d'argent, lui révélèrent les tristesses, les vilenies du métier, le dégoût de ces mesquins trafics, et c'est tout ce qu'il en avait emporté. L'accueil de Dalou le fortifiait dans sa franchise et son ingéniosité. Rodin le façonna à sa maîtrise qui l'avait émerveillé jusqu'au jour où il se reconnut le devoir de lutter pour rompre le sortilège où il se fût ensorcelé, bien que de facture et d'entendement il y eût acquis plus de souplesse et de raffinement.

Le monument aux morts de 1870-1871 atteste le confus débat d'une puissance communiquée par l'initiateur, le seul aîné qui eût attiré ses recherches en d'imprévisibles directions, avec les tendances qui lui étaient innées, affermies, foncières et naturelles. Plus tard, *Héraklès-*

Archer marque la définitive conquête sur soi de son génie.

§

Aux bustes seuls j'en découvrirai ici le caractère et la portée. Jamais Bourdelle ne s'est contenté de rapporter la physionomie banale, immédiate, incomplète, partielle. Quelques points de repère d'où établir ses perspectives et les contours selon un petit nombre de plans ne lui suffisaient pas. Pour tant de sculpteurs, c'est d'où ils tirent l'élément satisfaisant d'une ressemblance ou de la figuration, et les vides se comblent d'une sorte de hourdage lisse dont le mérite entier est de ne pas gêner le reste, de n'y pas contredire. Pour lui, le buste, dans la matière pénétrée par l'esprit, transcrit la vie intellectuelle, sensible, morale du modèle. L'histoire y découvrira-t-elle un précis document? Il se peut, mais, davantage, se relève, au delà, une signification active, non éteinte, par ce qu'y éclate de la compréhension que l'artiste a élue dans le modèle. Tous deux se mêlent indiscernablement, se confrontent et se fondent.

Le tempérament inlassablement lyrique de Bourdelle l'enlevait par-dessus les barrières, les confins d'une personnalité limitée à elle-même. Dans celui qu'il étudiait, sa foi patiente réalisait avec exactitude son dessein, selon une vision nativement hyperbolique, et ainsi amplifiait l'objet, pour animé qu'il fût, dont il poursuivait la ressemblance. Imagine-t-on que la Monna Lisa ait été dans l'existence ce que Léonard nous induit à découvrir dans la Joconde? Ou quel personnage a contenu ce que nous reconnaissons dans un Rembrandt? N'est-ce pas eux qu'ils ont révélés, celui-ci et celui-là, à travers un truchement véridique à leur jugement, tandis que, réelle ou idéalisée, l'identité n'en est rien autre chose à coup sûr que la plus subjective profusion?

Bourdelle le déclare : « Ce n'est pas du dehors qu'il

faut modeler un buste. C'est du dedans. L'architecture osseuse, habitacle de la pensée, d'abord. Ensuite le vêtement de chair, éclairé par l'esprit, et animé par le conflit des passions et de la volonté. Encore n'est-ce pas suffisant. Il faut, en sus, la communion intellectuelle et sensible de l'artiste et de son modèle. Cela, c'est le mystère de l'art, qui ne souffre pas l'arbitraire. » L'art est d'établir le point de cette rencontre, qu'emplit en excédent celui de qui la personnalité agissante pèse le plus, en l'espèce le sculpteur.

Le 11 septembre 1929, trois semaines avant qu'il expirât, il me confiait, suprême lettre qu'il m'ait adressée : « Je vois du mieux dans mon état, au moral surtout, et tout s'ensuit... Avant de regagner Paris, je terminerai mon buste, que j'ai entrepris... Le statuaire ne peut se profiler lui-même de tous côtés; il est désarmé pour lui-même. Pourtant mon buste créé par moi doit entrer un jour à la Galerie des Offices, à Florence. Il est presque impossible de reconstruire juste l'objet placé devant vous. Comment être vrai devant soi-même, dont on perçoit en perspective deux, trois contours à peine, quand il y a des milliers de profils? » Le buste ébauché n'a pas été poussé loin, sans doute; pourtant le portrait existe magnifique et complet, à sa totale ressemblance, significative et vivante; c'est l'œuvre.

Je n'avance pas une banale redite, en tous temps vérifiée. L'œuvre vraie d'un artiste porte toujours en elle, si elle est sincère, une part de ressemblance avec qui l'a créée. Jusqu'aux initiateurs subissent cette commune loi. « Celui, disait Michel-Ange, qui s'habitue à suivre n'ira jamais devant ». Cette fatalité s'inscrit dans ce qu'ils font et trahit leur docilité. Mais de Bourdelle tout le décèle, le révèle, rien ne diffère de lui, il s'enclôt en soi entièrement, à son insu. Enclos limité, qui sait? Je croirais davantage confondu, prolongé et équivalent.

Profond visage de mon ami! Cette figure d'homme

construite, stable sur ses jambes d'agilité sage et de vigueur, le torse large proportionné en vue d'un accord entre les possibilités d'imagination et la puissance réfléchie de l'exécution. Mouvement des membres ni embarrassés ni de détente inconsidérée, mais souples dans le jeu d'une robustesse sans effort, adaptée aux nécessités de son labeur. Courbure des reins, et sur les jarrets massée ferme ou jaillissant avec prestesse. Et cette main, cette droite, que j'ai vue ainsi à l'ouvrage, ou éprouvée par l'étreinte accueillante, chaleureuse, tant de fois, moulée à présent je l'aperçois, grâce à une heureuse prescription de ses derniers mois, ou vivante encore; les doigts sans crispation à demi se tendent, suggèrent, modèlent dans l'espace ce qui surgit de la paume, calice où se recueille l'idée, pour éclore avec sa forme, son éclat, le parfum substantiel des contours. Sur l'encolure forte, noble, la tête d'un ovale pur, sereine, s'entoure d'un collier de barbe drue et brève. Les lèvres sans dureté ni réticence, s'incurvaient fines, sensibles, peu sensuelles, délicates plutôt que jouisseuses, disertes et vives à formuler le chant de la phrase lyrique ou à illuminer de convictions raisonnées et clairvoyantes l'art et l'amitié. Le nez se courbait à des narines ni à l'excès palpitantes ni serrées par une contrainte soit farouche, soit de ruse stricte; joues lisses et pleines; et sous la coupole d'altière pensée, ce front harmonieux, lucide, s'abritaient dans les arcades sourcilières deux yeux inoubliables, double foyer d'ardeur contenue où s'unissait aux éclats persistants d'une impérieuse flamme l'éblouissement enivré des beautés du dehors.

Ce lien d'harmonie naturelle, d'équilibre mental et physique, assemblait aux élans prodigieux de sa sagesse et de sa foi l'attirance infinie de ce qui réside par delà. Voilà le sens de sa personnalité d'âme comme de corps. L'œuvre résume la fusion humaine vers le sublime, la prévision de ce qui présente en un miroir la figure, dé-

barrassée de lie et de limon de son idéal et de son vouloir. Les deux extrêmes se fondent à mi-chemin dans l'apparition, où l'infime est exalté plus haut que soi, où les dieux consentent, approuvent, de demi-dieux, de héros, de créatures terrestres en ce que, terrestres, elles demeurent l'origine et le ferment des promesses et de l'éspoir, et déjà ouraniennes par le dessein ingénu de leurs âmes ignorantes de la bassesse.

Tel Bourdelle dans sa vie, telle témoigne l'œuvre. L'attention de ses regards s'était détournée, et sa réflexion aussi, des vilenies de chaque jour. Par dédain? oh, non pas, mais par amour du vrai et présomption d'un vrai éternel et supérieur. A satiété, il en avait été abreuvé, d'un flux de choses viles, méprisables. Au-dessus de l'abîme, il n'en retenait que les paroles propres à encourager, à relever ceux qui souffraient. Il voyait clair. La corruption qui corrompt jusqu'à ceux qui la flétrissent n'avait sur lui nulle prise. Il eût plaint quiconque est détourné des jardins de joie qu'on ne rencontre qu'en l'amour, en l'amitié, en le don entier de soi, et personne ne s'accroîtra jamais du bien arraché à autrui. « La vie est à monter, et non pas à descendre », proclamait un jour Emile Verhaeren. La descente n'attirait pas Bourdelle qui en eût ignoré la dégradation sans les circonstances pénibles dont forcément pour lui autant que pour d'autres s'offusquaient à l'égard de vivants qu'il avait fréquentés ses souvenirs avec une part d'affliction et de regret. Mais ses yeux que n'altérait aucun vertige montaient et s'exerçaient au soleil, en absorbaient l'irradiement, affrontaient la splendeur de son éternité limpide. Un poids d'obscures résistances en lui s'était évanoui, si seulement il s'en était, jeune, senti accabler. Unique la piété, en forme de prière, s'éblouit vers les cieux et les éblouit, c'est la bonté austère et agissante, la bonté dont l'épanouissement est d'être, par l'intention et par l'acte, généreuse.

L'astre, m'a-t-on demandé, étincelle-t-il donc sans macule? Peut-être. J'en suis sûr. Si en lui quelqu'une se fût cachée, comment le supposer? Ni moi-même, ni ses familiers n'aurions songé à l'y découvrir, effusion perpétuelle pétrie dans la lumière, ne humant que lumière, n'émettant, ne produisant que lumière. Au milieu des siens, simple, rieur, si l'on veut détendu, ses plaisirs naissaient de plaire à eux, de se plaire avec eux et par eux, sa taquinerie parfois gamine souriait diaphane, affectueuse, tendre.

Maintenant, qu'il soit loisible de considérer sa pensée et son exécution d'ensemble ou par parties dispersées ou superposées selon les cas, rien n'y saurait changer; quel en subsiste, immuable, définitif, l'essentiel mystère tant au matériel qu'au psychique. La même, géniale, parce qu'absolue et ingénue, générosité, cette bonté irréfrénée de grandeur et d'extase et qui le projette, créateur, aux régions de sérénité divine. Hors de toute gangue, parmi d'adorables frénésies de pureté, l'âme échappe, bien haut et loin, à la torpeur, aux sottises brutes ou méchantes, abîme où elle s'enfouissait, se démentant contre sa nature merveilleuse, la bonté, contre la raison, apanage de notre race. En essor vers ce dont le besoin la possède, elle surgit, en son identité humaine, de la main experte et assurée, rejoint le demi-dieu, le héros, dont elle niait la clarté, que probablement elle surpasse encore, pour confronter aux dieux souverains du ciel la majesté enfin des réalisations obtenues ou prochaines.

Que mesure, en présence d'un art de cette portée, la cohue inepte de compétitions, de préférences, de noirceurs perfides, d'envie, qui prévalent, qui diffament, qui ravalent, au sens sacré du verbe premier, la création? Issue du cœur et du cerveau d'un homme d'entre les hommes géniaux dont le monde fulgure, elle est diffuse au grandissement de tous. La générosité de sa conception se surajoute pour toujours à celle de l'univers.

§

Qu'on aperçoive en ces pages plutôt un dithyrambe que l'étude appliquée d'un critique, le monde n'a-t-il subi assez les vétilles d'un contrôle grondeur? L'Himalaya s'impose — aussi Phidias. Attardez-vous, si bon vous semble, à surveiller, à surprendre ce que votre petitesse estime des défallances et des insuffisances. J'y suis aveugle. Est-ce là ce qui nous touche? L'enthousiasme me transporte, j'aime, je m'évertue à comprendre dans le sens de la hauteur. Je m'élève éperdument à chanter ce que j'aime, ce que je comprends. C'est, à mon sens, à une gloire surhumaine, participer, au mieux que l'on peut, glorieusement. Je me contente de cela.

ANDRÉ FONTAINAS.

« FIGURES »

FAGUS

Le propos de Charles Morice sur *Sagesse* : « c'est une cathédrale dessinée, construite, décorée avec des mots », on l'a repris pour l'appliquer, avec plus de justesse encore, à l'œuvre de M. Fagus, et il est vrai que, tandis que Verlaine n'a été catholique que dans un seul livre, M. Fagus l'est toujours, quoi qu'il écrive.

Ce « fils du Champenois et de la Mancelle » appartient au Moyen Age. Il ne rouvre la porte sur cette époque, comme le pauvre Lélian, il ne la ferme, non plus, comme Villon. Il est le contemporain des « logeurs du bon Dieu », et c'est à la gloire du Père qu'il compose ses amples poèmes qu'il faut envisager dans leur ensemble pour en dégager toute la signification, et pour en sentir toute la beauté.

Timide débutant de lettres, je l'ai entrevu, naguère, au temps où, à côté de Paul-Napoléon Roinard, il présidait un groupe qui fit moins de bruit que les Bousingots, et qui s'intitulait « Ceux de Belleville », si j'ai bonne mémoire. Mais je n'ai pas oublié, sous le béret, et par-dessus la longue pèlerine à capuchon, son visage aux yeux bleus, à la fois candide et plein de malice, auréolé d'une courte barbe blonde, et qui était celui d'un *imaigier* du XIIe ou du XIIIe siècle.

M. Fagus conçoit la poésie de la même façon que les auteurs des « Bestiaires » et des « Miroirs du Monde », pour l'instruction et, surtout, pour l'édification des hommes.

Il n'incorpore pas, à proprement parler, des éléments divers à sa vaste synthèse. Son effusion, qui procède

d'une pensée très simple ou d'une compréhension supra-rationnelle du problème de la destinée, s'exalte de sa rencontre avec la vie, et l'interprète selon la loi de l'universel amour.

Sur le thème de la vanité des passions et de la fragilité de notre enveloppe corporelle, il a brodé les variations les plus pathétiques avec une audace dont on ne trouve l'équivalent que dans les scènes du Jugement dernier de nos vieux tailleurs de pierres.

D'avance et sans regret j'adresse à toutes choses
L'adieu du naufragé qui sombre sans effort.
Coule, radeau d'un jour, tombez, senteur des roses,
Mourez, mon bloc charnel qui déjà sent la mort...

Ce lyrique très pur ne recule, en effet, devant aucune laideur, et sait même trouver des accents brûlants pour traduire les joies sensuelles. Aussi bien, loin qu'il les répudie, ces joies, elles lui sont, dans le mariage, un objet de magnification. Il voit en l'épouse l'être par qui « l'énigme se révèle », et compare son cœur à une hostie. Avec quelle suavité il la célèbre, avec quelle ferveur il la prie, au milieu des élans de son inspiration, tour à tour violente et ironique!

Inférieur à M. Paul Claudel, en puissance et en logique, il l'emporte, en revanche, sur lui par la spontanéité ou le naturel. Il se garde comme de la peste de la préciosité, et ce n'est jamais que par négligence qu'il pèche. Les puristes pourraient relever des incorrections dans les paroles de ses chants, si la musique en est toujours expressive.

Il y a du théologien en M. Claudel. Il y aurait plutôt du frère prêcheur en M. Fagus, qui, du reste, a placé son œuvre sous l'argument de la célèbre devise dominicaine : *Stat Crux dum volvitur orbis*.

Profondément humain, M. Fagus ne s'empare pas de

l'intelligence, mais il enveloppe l'âme d'un grand souffle d'émotion.

Notez qu'aux rares heures où sa transe mystique fait trêve, c'est-à-dire où il oublie qu'il est poète, et poète chrétien, M. Fagus sait témoigner d'une rare finesse. Non seulement il goguenarde, alors, à la manière des auteurs de fabliaux, mais il énonce les propositions les plus sages. Car il a des idées, si ces idées sont surtout des principes, et il aime à batailler pour elles, ou pour eux. Ne l'a-t-on pas vu s'en prendre, un jour, à feu Paul Souday qui devait assez bien figurer le diable à ses yeux?

J'aime la sincérité de sa foi, si savoureusement archaïque, et qu'il ne fait rien pour accommoder au goût actuel. Son ingénuité se trahit jusque dans les infractions qu'il a commises en avouant son admiration pour Zola, puis pour Shakespeare. Les belles pécheresses l'ignorent; et je doute qu'il soit en odeur de sainteté dans les milieux où l'on consacre la réputation des écrivains catholiques. Mais je ne serais pas surpris si son œuvre abordait heureusement « aux époques lointaines ».

JOHN CHARPENTIER.

LES DESTINS SOLIDAIRES[1]

VIII

Il était près de midi quand Lucien s'éveilla.

Il était rentré tard la veille, et il hésitait maintenant à paraître devant sa mère. Cinq fois, depuis qu'elle avait connu sa dette, elle lui avait remis un billet de mille francs avec les mêmes recommandations puériles :

— Surtout, fais bien attention, ne l'égare pas... C'est une somme, tu sais.

Cinq fois il avait gardé l'argent pour le dépenser avec joie. Il pouvait emmener Mme Lanièvre partout où elle lui demandait; il pouvait même prévenir ses caprices. Et leur amour ne connaissait plus l'ignominie des hôtels médiocres, ces chambres où reste l'odeur du couple qui vient de passer.

La table était mise quand il entra dans la cuisine. Timidement, car elle n'osait guère l'interroger, Mme Mirault lui demanda :

— J'ai pensé que tu ne prendrais pas ton petit déjeuner. Il est bientôt midi moins le quart. Nous allons nous mettre à table.

Puis, tout de suite, elle exprima la pensée qui la hantait depuis le matin même :

— Alors, maintenant, tu es tranquille, tu es libéré. Il t'a bien rendu ton engagement?

— Mais oui, maman...

— Qu'est-ce que tu en as fait?

Lucien fut surpris de la tranquillité souriante avec laquelle il répondit :

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 782 et 783.

— Qu'est-ce que je pouvais en faire? Je l'ai déchiré, parbleu, et j'ai jeté les morceaux à tous les vents...

Mme Mirault ne résista pas au désir de développer sa morale de petite bourgeoise; c'était, dans sa mère, le seul trait qui irritât Lucien; autrefois, il en avait souri; maintenant, il en était blessé.

— Tu vois, mon petit, il ne faut jamais faire de dettes... Tu ne te rends pas compte du mal que j'ai eu à trouver cet argent, ce qu'il représente de privations pour moi... Non, tu ne vois pas ces choses-là... Enfin, cela me donne de bonnes habitudes... Autrefois, je mettais du sucre dans mon café. Maintenant, je m'en passe.

Il embrassa sa mère sur le front, moitié attendri, moitié froissé :

— Ce n'est pas avec des économies comme cela qu'on s'enrichit.

— Non, mais c'est comme cela qu'on ne devient jamais pauvre.

Puis, avec douceur :

— Tu es rentré bien tard, cette nuit... ce matin, plutôt...

— Oui, Dumas m'a offert le champagne pour fêter le dernier billet.

Elle ouvrit de grands yeux qui parurent comiques à Lucien :

— Il t'a offert le champagne parce que tu lui payais ce que tu lui dois? Quel drôle de monde!

Lucien se rappelait la soirée d'hier, la joie de Mme Lanièvre dans le dancing et son mot canaille en l'embrassant dans le taxi.

— C'est tout de même bien commode d'avoir un mari qui travaille la nuit...

Il se reprocha aussitôt cette mauvaise pensée contre la femme qu'il aimait. Un tel rayonnement émanait d'elle quand elle était joyeuse que le reste s'effaçait aussitôt

de la pensée de Lucien. Il passa dans sa chambre pour s'habiller.

Le déjeuner fut pris rapidement et en silence. Prêt à sortir, Lucien rajusta son nœud de cravate, puis il embrassa distraitement sa mère et sa sœur. Il était nerveux et sombre; la porte claqua derrière lui.

Mme Mirault et Madeleine, restées seules, gardèrent quelques minutes le silence, puis la vieille femme se leva pour desservir. Madeleine, les coudes sur la table, semblait ne rien voir; elle avait envie de fumer, par veulerie; mais sans que sa mère le lui eût défendu, avec une de ces délicatesses qui donnaient toute sa valeur à cette âme fine, elle n'avait jamais, chez elle, porté une cigarette à ses lèvres.

Dans son esprit, elle repassait encore sa dernière entrevue avec l'homme, dans le jardin public. Le bruit d'une assiette posée à faux sur l'évier la rappela dans le présent. Elle se releva d'un seul geste énergique, puis s'approcha de sa mère :

— Veux-tu que je t'aide?

— Ce n'est pas la peine. Je sais bien que ça t'ennuie.

— Mais non, pas du tout, je t'assure...

Sa voix redevenait lasse, ses épaules se courbaient.

— Reste assise, dit la mère. Tu as l'air fatiguée.

— Moi? Non.

De nouveau, elle redressait la tête, et elle se passa la main sur les hanches, d'un geste familier, comme pour s'allonger la taille. Elle expliqua :

— Je suis encore un peu abrutie parce que je me suis levée tard, simplement... J'ai dormi comme une souche.

La mère ne répondit point; elle avait l'habitude de se taire devant ses enfants; mais elle savait bien que sa fille avait, au contraire, fort mal dormi : elle l'avait entendue toussoter à diverses reprises.

Madeleine, cependant, avait décroché un tablier appar-

tenant à sa mère et l'avait noué autour d'elle. Elle avança vers l'évier, mais Mme Mirault l'écarta d'un geste :

— Non, je te dis, tu vas salir ton corsage.

Comme avec découragement, Madeleine ôta le tablier. Elle n'avait pas l'énergie de se livrer aux soins du ménage, elle se sentait humiliée quand par hasard elle les accomplissait. Pourtant elle souffrait de voir sa mère exécuter toute seule cette tâche servile. Elle prit la vieille femme par le cou :

— Maman, ma petite maman!

Elle se baissait un peu, cachant son visage dans l'épaule de Mme Mirault, avec un geste rendu gauche par la différence de taille. Elle serrait sa mère contre elle avec tant de passion que la vieille femme se sentit inquiète. Quand Madeleine releva la figure, Mme Mirault remarqua qu'elle avait les yeux plus noirs et plus brillants que de coutume.

— Qu'est-ce que tu as? Du chagrin?

Madeleine pivota sur ses talons et éclata d'un rire bref:

— Du chagrin, moi? En voilà des idées! Comme si je n'avais pas toutes les raisons d'être heureuse, avec la carrière qui s'ouvre devant moi.

Elle parlait de sa voix émue, vibrante, qui était sa voix de théâtre. Et elle commenta :

— Pense donc, en octobre, ce sera épatant... Mercœur me donne un rôle qui me convient... C'est le second rôle de femme... Et j'espère avoir la chance de m'y faire remarquer...

— Tant mieux, mon enfant... Puisque ça te plaît... Et pourvu que ça ne te fatigue pas, que ta santé reste bonne...

Elle regardait le visage de sa fille, le trouvant amaigri. Mais la voix de la jeune fille résonna gaiement, trop gaiement peut-être, dans la cuisine étroite :

— Je me porte comme un charme.

Elle se détourna, s'accouda à la barre de la fenêtre

et regarda quelques minutes dehors. La mère, tout en essuyant les assiettes, admirait la grâce de la pose que la jeune fille avait prise d'instinct. Elle pensait, la vieille femme, qu'elle devait s'estimer heureuse, puisqu'elle avait eu le bonheur de garder ses enfants auprès d'elle. Et à sa joie s'ajoutait la fierté de savoir qu'ils étaient supérieurs à un destin médiocre. « Ils ont tous les deux du talent », se répétait-elle.

Madeleine se retourna et comme si elle continuait tout naturellement la conversation, pourtant interrompue depuis un quart d'heure, elle déclara :

— Quand je dis que je me porte très bien, j'exagère un peu... Je ressens souvent une sorte de douleur aiguë ici, dans le côté.

— Tu ne m'en avais jamais parlé... Tu devrais voir le médecin...

Madeleine s'appuya contre la table avec désinvolture :

— C'est sans doute un peu d'appendicite... Une petite opération de rien, et on est débarrassé...

La mère, de surprise, laissa pendre ses bras :

— Une opération... Mais c'est grave, alors?

— Pas du tout... Je t'en prie, maman, ne t'affole pas parce que je parle d'opération... Si j'avais une crise, il faudrait agir d'urgence... C'est très brutal, l'appendicite.

Emue, respirant difficilement, la mère fut obligée de s'asseoir :

— Ecoute, ma petite fille, tu m'inquiètes. Je suis courageuse, tu le sais bien... J'en ai tant vu... Dis-moi vite la vérité. J'ai l'impression que tu me caches quelque chose.

Madeleine rougit violemment, tout son corps sembla chanceler :

— Maman, maman...

Elle avait des larmes dans les yeux; sa mère se leva, lui enveloppa le visage de ses mains :

— Madeleine...

Mais déjà la jeune fille s'était reprise; elle écarta sa mère et tourna vers elle un regard fermé :

— Je t'en prie, maman, ne nous attendrissons pas. Il n'y a rien de plus que ce que je t'ai dit... Je puis avoir l'appendicite comme tout le monde. Si je l'ai, il faudra m'opérer... C'est une opération qui réussit toujours. Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter.

Elle parlait avec entrain, les yeux largement ouverts au-dessus de l'arête fine de son nez. Sachant qu'elle ne tirerait rien de plus de sa fille, Mme Mirault s'assit :

— Surtout, tu ne te feras pas opérer sans m'avertir?

— Naturellement.

— C'est promis ?

Mais Madeleine s'irrita soudain :

— Puisque je viens de te le dire. Ne m'oblige pas à te répéter tout le temps la même chose.

La vieille femme poussa un soupir. Elle s'installa dans son fauteuil, releva un peu le coin du rideau, comme pour voir qui passait. Madeleine, de nouveau, s'était accoudée sur la table. De son ongle pointu, soigné, elle jouait avec sa lèvre inférieure. Sans en avoir l'air, sa mère l'observait et elle se sentait inquiète; car elle savait bien que, depuis l'enfance, chaque fois que Madeleine allait être malade, elle avait ce même geste de taquiner sa bouche. Tout à coup, sans se tourner vers sa mère, la jeune fille dit :

— A propos, je ne rentrerai pas pour dîner, ce soir...

La mère ne répondit point; elle se sentait accablée d'une lourde tristesse. Lucien non plus ne rentrerait sans doute pas, et elle serait seule, sans le courage même de manger. Elle ne demanda pas à sa fille où elle dînerait, connaissant son humeur indépendante. Pourtant, Madeleine expliqua :

— Nous commençons les répétitions cet après-midi. Et tu connais Mercœur. Si ça ne marche pas comme il veut,

il faudra que tout le monde oublie l'heure du dîner... On mangera où on se trouvera.

— Chez lui?

— Je ne sais pas... Est-ce qu'on sait jamais, avec lui? Je crois qu'il veut que nous répétions en plein air, pour nous faire la voix... J'imagine qu'il doit y avoir quelque théorie là-dessous... influence de la nature...

— Vous iriez en banlieue?

— Sans doute...

Et la jeune fille ajouta, d'un ton détaché :

— Il est même possible que nous y restions plusieurs jours.

La mère tressaillit de surprise douloureuse :

— Plusieurs jours? Alors, je vais rester plusieurs jours sans te voir?

— Je t'en prie, maman. Songe que mon avenir est en jeu.

Mme Mirault changea de position dans son fauteuil. Elle était prise obscurément par une angoisse dont elle n'arrivait pas à se défendre :

— Tu ne m'avais pas parlé de ça, auparavant?

— Hier je ne savais rien... Si tu te figures que Mercœur le savait lui-même... Ça lui est venu en parlant...

— Mais ce matin, tu aurais pu...

— Ce matin, je n'y ai pas pensé, voilà tout... Et puis... je ne suis plus une petite fille.

— Malheureusement.

Madeleine se leva, arrangea ses cheveux devant la glace. Puis, tout à coup, elle se tourna vers sa mère, et d'une voix sincèrement émue :

— Maman, je te demande pardon si je t'ai parlé brutalement. Je suis un peu agacée, il ne faut pas m'en vouloir...

— Je ne t'en veux pas, ma petite fille... Je comprends bien que tu mènes une vie dure, et que tu vas jouer là une grosse partie.

Madeleine répéta, la voix lourde de tristesse :

— Oui, une grosse partie... Maman, maman...

Elle était pâle, la figure tordue par les larmes qu'elle refoulait. La mère n'osait point l'interroger.

— Maman, répéta Madeleine, laisse-moi m'asseoir un peu à tes genoux.

Elle posa un coussin aux pieds de sa mère. Celle-ci lui caressa les cheveux :

— Qu'est-ce qu'il y a, ma petite fille?

En sa violence tragique, Madeleine cacha son visage dans la jupe de sa mère; et elle murmurait :

— Maman, ma petite maman, si tu savais...

— Mais quoi, quoi?

La jeune fille releva ses yeux agrandis; elle allait décharger son cœur de la lourde confidence; mais elle songea à l'épouvante de la vieille femme, au conseil que celle-ci donnerait et qu'il était impossible de suivre; elle pensa à l'homme à qui elle avait promis que, dans quelques jours, il serait délivré de toute inquiétude. Se taire, il fallait se taire jusqu'au bout. Il ne fallait pas que sa mère comprît jamais ce qui allait se passer.

Pourtant, la jeune fille éprouvait le besoin d'être consolée :

— Si tu savais, maman, comme il y a des jours où je me sens triste et seule... si seule, si abandonnée...

— Mais je suis là, ma petite fille...

— Oui, je sais bien... Et je voudrais poser ma tête sur tes genoux pour m'endormir longtemps, longtemps... dormir et tout oublier...

— Madeleine, ma petite Madeleine, tu sais bien que si je puis faire quelque chose pour toi...

La jeune fille secoua douloureusement la tête :

— Non, maman, tu ne peux rien, tu ne peux rien... Personne ne peut rien pour moi...

Et, de nouveau, elle cacha sa tête dans la jupe en répétant :

— Personne...

La vieille femme n'osa pas insister, de peur d'être rebutée, de peur aussi de blesser, d'humilier sa fille en l'obligeant à une confidence que celle-ci regretterait un peu plus tard. Elle songeait au temps où il suffisait de caresser ainsi cette tête pour effacer les plus gros chagrins. Elle ne voyait plus le visage de sa fille, elle ne voyait rien que son dos frémissant; et, devinant qu'elle pleurait, elle se mit à pleurer aussi, de toute la tristesse inconnue de son enfant.

Brusquement, Madeleine releva la tête. Elle avait encore les yeux humides, mais son visage était dur :

— Qu'est-ce que tu as? Tu pleures? C'est ridicule, voyons.

La vieille femme se mordit les lèvres, pour arrêter ses larmes; et elle essaya timidement de se justifier :

— Il m'avait semblé que tu pleurais aussi...

— Moi? pas du tout.

La jeune fille avançait son menton aux lignes nettes; pourtant, en voyant le visage tordu de sa mère, elle changea d'attitude :

— Oui, je pleurais... sans raison, comme une gosse... Parce que je vais te quitter quelques jours...

Et elle affermit son regard pour ajouter :

— Mais je reviendrai... Oui, je veux revenir...

Il y avait, dans les dernières paroles, une résolution tragique qui alarma la vieille femme :

— Pourquoi me dis-tu ça? Tu pourrais ne jamais revenir?

— Sait-on jamais?... Mercœur nous emmène en auto... Alors, n'est-ce pas, un accident...

Les larmes revinrent dans ces yeux, qui seuls étaient restés jeunes dans le vieux visage labouré. Madeleine eut pitié de sa mère et elle trouva la force de rire :

— Je te dis ça exprès pour te faire peur, folle maman

que tu es... Le chauffeur du patron est très prudent... Tout se passera bien.

Et, d'une voix plus basse, elle répéta :

— Oui, oui, tout se passera bien.

Puis elle reprit brusquement son visage normal :

— Allons, je vais m'habiller.

— Tu pars déjà?

— Mais oui. Je ne te l'avais pas dit? Nous avons rendez-vous chez le patron à trois heures... Si je ne suis pas rentrée pour dîner, c'est qu'il nous aura emmenés en auto pour une dizaine de jours.

Elle passa rapidement dans le couloir, se vêtit de son manteau clair. Elle gardait son même air résolu. La mère osa demander :

— Tu vas me laisser ton adresse... S'il arrivait quelque chose ici...

Sans se retourner, mettant son chapeau devant la glace, Madeleine répondit :

— Mon adresse? Je ne sais pas du tout où nous allons. Mercœur est d'un capricieux...

— Tu m'enverras une carte ce soir, que je sache si vous êtes bien arrivés?

— Ce soir, tu sais, nous n'aurons peut-être pas le temps...

— Demain, alors?

— Demain ou dans quelques jours. Il est très capable de nous promener de village en village... Je t'écrirai quand nous serons fixés quelque part...

Elle ajouta, d'une voix qu'elle voulait rendre joyeuse :

— Si tu ne reçois rien avant quelques jours... hein? ...tu me promets de ne pas t'inquiéter?

— Je te le promets.

De sa chambre, Madeleine rapporta sa mallette. Quand donc l'avait-elle préparée? Elle dit encore :

— Tout ira bien, c'est sûr... Et je reviendrai plus tran-

quille... Tranquille enfin... Comme ce sera bon de t'embrasser, maman!

Elle s'approcha de sa mère, l'étreignit passionnément :

— Surtout, petite mère, ne t'affole pas, ne pleure pas... Je t'en supplie...

La mère allait poser une question, mais Madeleine l'arrêta d'un geste :

— Allons, vite, embrasse-moi...

Elle s'écarta en baissant la tête, et les coins de sa bouche frémissaient. Puis elle revint vers sa mère, lui posa sur la joue un baiser froid, comme distrait. Elle était sortie.

La mère, en se penchant par la fenêtre, la vit partir. Elle la suivit des yeux, attendant un dernier sourire. Mais sa fille s'éloigna d'un pas ferme, sans se retourner.

IX

Trois jours passèrent sans que Mme Mirault reçût des nouvelles de sa fille. Elle était un peu inquiète, mais rien ne l'avertissait d'un danger.

Le dimanche, après déjeuner, Lucien insista pour qu'elle sortît avec lui. Elle se fit un peu prier, moitié par lassitude physique, moitié par coquetterie maternelle. Pourtant, il se montra si plein d'entrain qu'elle dut céder.

Ils montèrent vers Montmartre, jusqu'à la vieille église paroissiale. Juste en face du porche, à la terrasse d'un café, un homme en grand chapeau et veste de velours annonçait aux premiers buveurs :

— Messeigneurs, je vais avoir le plaisir de vous chanter...

Mais Mme Mirault ne l'écoutait point. Elle regardait, dans un coin, une pancarte déchirée : « Visite du Calvaire ». Elle se rappelait y être montée en pèlerinage avec sa mère; il y avait bien longtemps, puisque le dôme de

la basilique ne s'élevait pas encore. Elle se promit d'y revenir, mais n'en parla point à son fils, puisque c'était un jour de plaisir et de promenade.

— Où nous mènes-tu? demanda-t-elle.

— Dans un coin tranquille.

Il redescendit vers la place du Tertre; les vieilles façades sales et grises regardaient, en se renfrognant, les parasols multicolores qui prétendaient se donner des airs de plage à la mode.

— Allons chez la mère Catherine, dit Lucien.

Ils traversèrent la salle de restaurant; les murs peints de couleurs vives étaient coupés par les nappes blanches.

— Suis-moi, souffla le jeune homme.

Ils arrivèrent dans une cour déserte plantée de quelques arbres. Des tonnelles, courant à l'entour, y formaient une sorte de cloître. Mme Mirault et son fils s'assirent à une table de bois vermoulu. Une servante s'approcha.

— Un pichet de vin d'Anjou, commanda Lucien.

Soudain, venue de quelque part, une voix flûtée déclara :

— Mesdames et Messieurs, je vais vous détailler une chanson du vieux répertoire, *Le temps des cerises.*

En se retournant, Mme Mirault découvrit un petit homme propret, cravaté de blanc, décoré de violet, qui touchait de l'harmonium avec préciosité; sa voix désuète s'éleva dans le silence de la vieille cour. Et, tandis que sa mère écoutait la romance de sa jeunesse, Lucien regardait, à une fenêtre, un pot de géraniums rouges posé à côté d'une cage où sautillait un serin. Les moineaux venaient familièrement rendre visite à leur frère; peut-être se sentaient-ils captifs comme lui, ou peut être lui volaient-ils son grain.

— Vois-tu, maman, il n'y a que nous autres, provinciaux des villes, qui puissions bien comprendre Montmartre. Ce pot de géraniums, il ne te rappelle pas la cou-

turière qui habitait en face de nous, dans la cour? Il me semble que c'est son visage qui va paraître là, son visage que les veilles avaient rendu terne et gris comme ses cheveux...

Avant de partir, Mme Mirault ouvrit son sac :

— Tiens, j'ai laissé mon porte-monnaie à la maison.

— Ça ne fait rien, dit Lucien avec un sourire étrange, c'est moi qui régale.

Puis ils descendirent la rue Caulaincourt, paisible entre ses arbres comme une rue de quartier riche dans une petite ville. Lucien fit un geste :

— Au revoir, Montmartre, ma province...

Mme Mirault avait hâte de rentrer, tant elle avait peur d'avoir perdu son porte-monnaie. En pénétrant dans la cuisine, elle fut rassurée : il était sur la table. Elle l'ouvrit machinalement, sans même ôter son chapeau.

— Mais...

— Quoi? demanda Lucien, qui regardait par la fenêtre.

— On dirait qu'il me manque un billet de cent francs.

— Non; tu te trompes dans ton compte, voilà tout.

Il ne détourna pas la tête. Sa mère étala sur la table les pièces et les billets pour les ranger.

— Il n'y a pas de doute : il me manque un billet de cent francs.

Sans affectation, le jeune homme se retourna vers l'intérieur de la pièce :

— C'est une marchande, ce matin, qui a fait une erreur en te rendant la monnaie.

— Impossible... Je n'ai pas changé d'argent...

— Alors, tu l'as perdu, ce billet?

— Je suis sûre qu'il était encore dans mon porte-monnaie quand je suis rentrée de faire mes courses.

— Tu dois te tromper. Qui veux-tu qui te l'ait pris?

— Personne, évidemment.

Elle resta quelques minutes à réfléchir, puis, enfin :

— A moins qu'il ne se soit glissé dans mon sac...

Elle retourna le sac, aidée de son fils; mais ils ne trouvèrent rien. La mère réfléchissait toujours :

— En rentrant ce matin du marché, j'ai posé mon porte-monnaie sur la table. Tu te rappelles? Tu étais là.

Le jeune homme répondit, peut-être avec hésitation :

— Je n'ai pas remarqué.

La mère, dans son esprit, refaisait tous les actes de la matinée :

— Le porte-monnaie était là, j'en suis sûre, quand Mme Ciamet a sonné...

C'était une voisine qui habitait l'immeuble en face. Quoique brodeuse et fort habile en son état, elle lavait le linge de quelques clients. Et Mme Mirault, dans sa pensée, la voyait entrer comme le matin même. Mme Ciamet s'excusait, de sa voix distinguée, qui contrastait étrangement avec son nez rouge et bourgeonné :

— Je vous demande pardon de vous déranger si tôt...

Mme Mirault l'avait laissée seule dans la cuisine quelques instants pour aller chercher le linge sale. Mme Ciamet avait rajusté ses lunettes à monture de fer et pris le paquet sous son bras dès le retour de Mme Mirault; mais celle-ci l'avait arrêtée :

— Comme vous êtes pressée, ce matin!

— Il faut que je prépare le linge de ma fille.

— Attendez au moins que je vous paie.

Mme Mirault allongeait la main vers son porte-monnaie, mais l'autre était déjà dans le couloir :

— Non, non, vous me paierez une autre fois...

La précipitation de ce départ l'accusait. Aussi Mme Mirault s'écria-t-elle :

— Il n'y a pas de doute, c'est Mme Ciamet.

Un sourire glissa sur les lèvres de Lucien; puis son visage tout à coup devint sombre :

— Non, ce n'est pas possible. Elle est honnête, j'en jurerais... D'aord, es-tu sûre qu'on t'a vraiment volée?

Mme Mirault se fâcha presque :

— Enfin, je sais bien ce que je fais...

Sans répondre, lentement, il sortit de la cuisine, tandis que sa mère, pour la seconde fois, retournati son sac et vidait son porte-monnaie.

Lucien ne tarda pas à revenir, son portefeuille à la main; et il s'écria, d'une voix naturelle :

— On m'a volé aussi...

Elle se dressa aussitôt :

— Qui donc a pu...? Combien t'a-t-on pris?

Il y eut comme une hésitation dans la réponse du jeune homme :

— Mais... cent francs...

Puis immédiatement il donna des explications abondantes :

— Oui, c'est bien cela, cent francs. J'avais deux billets. Mon portefeuille était resté sur la cheminée de ma chambre... Il est bien malheureux que nous n'ayons pas emporté notre argent l'un et l'autre. Enfin, ça nous servira de leçon.

Il s'arrêta, puis reprit d'un ton tranquille :

— Il est certain, en tout cas, que ce n'est pas Mme Ciamet, puisqu'elle n'est pas entrée dans ma chambre.

— Mais alors, qui?

Le jeune homme parut chercher :

— Il y a beaucoup d'Italiens qui viennent travailler dans le chantier, là, au bout de l'impasse. Par hasard, l'un d'eux nous aura vus sortir... Il sera revenu...

— Comment est-il entré ici?

Lucien haussa railleusement les épaules :

— Avec la moindre fausse clé...

— Il faudra faire mettre un verrou de sûreté...

— Ça ne tient guère, devant un homme adroit.

Une idée vint à Mme Mirault :

— Mais si c'est un cambrioleur, pourquoi n'a-t-il pas tout pris, au lieu de se contenter de ce billet?

— De ces deux billets, rectifia Lucien... Oh! son plan est très simple. Il comptait que ça ne paraîtrait point, et il espérait sans doute nous faire une visite comme celle-ci de temps à autre... Ceci indique nettement qu'il s'agit de quelqu'un du voisinage.

— Mais alors, on vole sans doute ailleurs? Je m'informerai.

— Il ne faut pas, dit Lucien vivement. Les gens à qui tu en parlerais pourraient croire que tu les accuses.

— C'est vrai, tu as raison.

Puis la vieille femme s'assit, accablée :

— Tout de même, ça va faire un trou dans mon budget. Il faudra que je me casse la tête pour rattraper cela.

Alors, Lucien, en regardant sa mère, eut un instant d'émotion :

— Maman, tu me donneras un peu moins d'argent de poche, le mois prochain.

Elle leva le bras pour attirer son fils contre elle et l'embrasser; mais il se déroba sans paraître comprendre. Il était très pâle.

Quand il fut seul dans sa chambre, il ouvrit son portefeuille et regarda le billet qu'il avait volé à sa mère :

— Il suffirait d'un coup de veine, d'une pièce qui réussisse pour que tout cela soit fini d'un coup... la misère, les vilaines actions... J'aurais de l'argent pour sortir avec Germaine, pour la rendre joyeuse...

Comme peut-être il n'était pas mauvais, il ne pensait pas seulement à lui :

— Ma pauvre grande sœur, qu'est-ce qu'elle devient ? Où est-elle? Par quelle pudeur ou par quelle fierté n'a-t-elle jamais rien voulu me dire... Je ne sais même pas qui... Il est vrai que moi non plus je ne lui ai pas avoué le plus vilain de mon histoire...

Tant de fois il avait pensé à cette fatalité qui les poussait, Madeleine et lui, vers une catastrophe qu'il sentait maintenant prochaine!

— Il y a, en elle comme en moi, quelque chose de noble et de vil que je ne comprends pas... Nous ne trouvons pas notre équilibre. Plus simples et plus courageux, nous aurions pris un métier. Plus lâches, nous nous accommoderions mieux de nous-mêmes et des vilenies du monde.

Il s'assit machinalement sur son lit et fut entraîné par ce vertige que cause tout examen de soi.

— Si je suis honnête, pourquoi est-ce que je fais tout cela? Si je suis malhonnête, pourquoi ce dégoût de moi-même?

Par crainte de sa solitude morale, cette fois, il appela à son secours la pensée de sa sœur :

— Cherchons-nous Dieu? Ou est-ce plus simple que cela? Petits bourgeois que nous sommes, y a-t-il un fossé qui nous sépare de la grande bourgeoisie, et que l'argent seul pourrait combler?

Puis il se mit à rire de son rire d'enfant :

— Allons, bon, voilà que je me mêle de théories sociales... Tout va bien ici, et il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Si ma grande sœur avait des ennuis graves, elle me le dirait. Malgré une petite contrariété peut-être, elle est heureuse... Et pour moi... Mercœur va accepter la pièce que je lui ai envoyée, et tout sera réparé. Il en est temps encore.

X

Le lundi matin, à huit heures, quand on sonna à l'appartement, Mme Mirault se sentit joyeuse. A cette heure-ci, ce ne pouvait être que la concierge apportant le courrier. La vieille aurait des nouvelles de sa fille.

Ouvrant la porte, elle vit une inconnue à l'air humble, toute vêtue de noir. Mme Mirault fronça les sourcils. Elle devinait quelqu'une de ces femmes qui parcourent les quartiers pauvres pour proposer des agrandissements

photographiques ou des meubles à crédit. Mme Mirault était froissée qu'on s'adressât à elle; une offre de ce genre lui paraissait une humiliation. Elle referma la porte à demi, laissant seulement passer sa tête et se préparant à dire : « Je n'ai besoin de rien, merci. »

L'inconnue cependant avait parlé :

— Madame Mirault?

— C'est ici.

La femme hésita un peu; voyant que Mme Mirault n'ouvrait pas la porte toute grande, elle se décida enfin à prononcer :

— Je viens de la part de votre fille, Mlle Madeleine Mirault.

La vieille femme eut un mouvement de surprise joyeuse. Madeleine n'avait pas eu le temps d'écrire, mais elle envoyait de ses nouvelles par quelqu'un du théâtre. Mme Mirault regarda l'inconnue de la tête aux pieds. Ouvreuse? habilleuse? Créature d'un rang social inférieur, en tout cas, à en juger par ses manières gauches.

— Entrez donc, Madame, dit la vieille femme avec empressement.

Elle allait pouvoir interroger l'inconnue, avoir plus de détails que n'en aurait contenu une lettre. Elle se sentait presque de la sympathie pour la messagère, qu'elle fit pénétrer dans le salon.

L'inconnue jeta les yeux autour d'elle, pour apprécier la valeur des meubles qui l'entouraient; son regard alla du piano noir blanchi aux angles jusqu'aux sièges où la tapisserie s'usait. Elle paraissait à la fois obséquieuse et insolente, comme ces filles qui ont été longtemps en service et qui ont essayé d'acquérir des manières acceptables, sans pouvoir perdre la rudesse effrontée de leur nature.

— Asseyez-vous donc, dit Mme Mirault.

L'inconnue s'assit et toussota; elle était pâle et essoufflée; ses mains tremblaient d'inquiétude. Mme Mirault,

à son tour, se sentit embarrassée. Pourtant, ce fut d'une voix naturelle qu'elle demanda :

— Il y a longtemps que vous avez vu ma fille?

— Non... Je puis dire à Madame que je l'ai vue hier soir.

— Elle vous a remis une lettre pour moi?

— Non.

— Elle vous a dit quelque chose pour moi?

— Non... Enfin, si, tout de même...

D'un geste brusque, l'inconnue fit passer son sac de sa main sur son avant-bras. Elle avait des yeux bruns très clairs, qui étonnaient dans ce teint bis où seule se remarquait le rouge cynique de la bouche. Elle commença :

— Ce que j'ai à vous dire est un peu embêtant... Mais quoi, c'est des choses qu'arrivent tous les jours... Et je puis vous jurer, ma petite dame, que je n'y suis pour rien, absolument pour rien... Au contraire, si j'avais pu, j'aurais empêché la chose...

Mme Mirault ne comprenait point :

— Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

— Je m'appelle Saillard... Veuve Saillard... Mon mari est mort il y a longtemps déjà... Celui de Madame aussi, je crois?

— Oui.

Mme Mirault attendait les explications de la femme avec impatience. Pourquoi avait-elle été choisie par Madeleine, et qu'avait-elle à conter? Mme Saillard reprit :

— Il y a des coups durs dans la vie, ça, on peut le dire... Mais vous, ma petite dame, vous devez déjà en avoir vu de toutes sortes.

Mme Mirault se sentait troublée; et ce fut presque brutalement qu'elle demanda :

— Enfin, qu'est-il arrivé à ma fille?

La femme se fit humble aussitôt :

— Il ne faut pas que Madame s'inquiète... Je vais lui

apprendre la chose avec tous les ménagements possibles.

— Mais quoi, quelle chose?

La veuve Saillard se recueillit un instant; sa bouche se tordait en une moue embarrassée. Enfin, elle dit :

— Mademoiselle n'avait parlé de rien à Madame, avant de s'en aller?

Mme Mirault ne put se tenir :

— Madame, je vous en prie, expliquez-vous...

— Ben oui, il est arrivé quelque chose à votre jeune fille... à Mademoiselle votre fille, je devrais dire... Ce n'est pas très grave, rassurez-vous.

— Un accident d'automobile?

— Oui, c'est ça, un accident d'automobile... Alors, elle vous avait dit comme ça qu'elle partait en auto, votre fille?

— Oui... Vous venez de la part de M. Mercœur, peut-être?

L'inconnue abaissa les deux coins de sa bouche :

— Je ne sais pas le nom du type... Mais celui-là, hein, rien à faire... il court.

Et elle esquissa un geste, comme si elle rejetait un objet encombrant par-dessus son épaule. Mme Mirault avança son visage creusé par l'angoisse :

— Je vous supplie, Madame, donnez-moi des détails. Ma fille est blessée?

— Oui, c'est ça, blessée... Pas très ...

— Mais où donc?

— Je... je ne sais pas bien...

— Où est-elle, au moins? Il faut que j'aille la voir. Elle m'a fait demander?

— Oui, c'est ça, elle vous a fait demander.

— Mais où est-elle? Dites-le-moi.

L'inconnue leva son regard insolent :

— Votre fille, elle est chez moi.

— Où?

— En banlieue... Je vais vous emmener avec moi, si vous voulez.

— Oui, oui, je vais m'habiller... Attendez-moi un instant.

— Prenez votre temps, ma petite dame.

Mme Mirault passa dans sa chambre. Tout en mettant son corsage et sa jaquette, elle se disait :

« Faut-il réveiller Lucien, lui expliquer? Non, ce n'est pas la peine de l'inquiéter. D'ailleurs, il ne faut pas que je m'inquiète, moi non plus. Si c'était grave, on ne m'aurait pas envoyé cette femme... Madeleine a dû être transportée dans la première maison venue, chez cette Mme Saillard... Mais pourquoi Mercœur ne m'a-t-il pas envoyé quelqu'un d'autre...? Il est blessé, lui aussi, mort peut-être. »

Elle revint dans le salon. La veuve Saillard était debout, prête à partir. Mme Mirault ne songea même pas à demander où elles allaient. Elle marchait aussi vite que ses vieilles jambes pouvaient la porter. Elle héla un taxi sur l'avenue, et ce fut la femme qui dit au chauffeur :

— Saint-Lazare... banlieue...

La voiture partit; les arbres, un à un, bondissaient hors de vue. Comme l'automobile ralentissait à un carrefour, Mme Mirault demanda :

— Est-ce grave?

L'étrangère resta silencieuse. Mme Mirault dut insister, implorer presque :

— Je vous en prie, dites-moi quelque chose... Vous voyez dans quel état je suis.

Avec gêne, la femme murmura :

— Ben oui, c'est grave.

— Très grave?

— Oui.

— Elle n'est pas morte, au moins?

La femme jeta les yeux autour d'elle, hésitante. Le volet clos d'une boutique s'élargit en un trapèze dont les

côtés s'écartèrent démesurément avant d'éclater. Puis un autre trapèze parut, qui s'émietta de même dans le néant. La voiture filait au milieu de la chaussée. Nul ne pouvait entendre les deux femmes qui l'occupaient, nul même ne pensait à les regarder. Sournoisement, la femme hocha la tête en un signe d'approbation. Ce fut si simple, que Mme Mirault ne comprit pas tout d'abord. Puis, brusquement, elle tressaillit tout entière et serra violemment le bras de la femme :

— Elle est morte?

— Puisque je vous le dis... Lâchez-moi, vous me faites mal.

Elle repoussa Mme Mirault avec brutalité; elle était blême de peur et elle reprit son ton servile :

— Je jure bien à Madame que je n'y suis pour rien. Ah! si cette pauvre demoiselle était venue chez moi avant, au lieu de venir après, je lui aurais donné de bons conseils... Mais il y a des femmes sans scrupules...

Mme Mirault n'écoutait pas. Le dos courbé dans la voiture découverte, son mouchoir sur les yeux, elle pleurait, tout son pauvre corps secoué par des sanglots silencieux. La femme regretta de n'avoir pas pris une voiture fermée; puis elle pensa :

« Il vaut mieux qu'elle pleure ici que dans le train ou là-bas. »

Et elle s'adressa à Mme Mirault :

— Faut pas pleurer... C'est une épreuve que le bon Dieu vous envoie... Tout de même, il vous en reste un, un fils, qu'on m'a dit, et qu'est très intelligent...

La voiture s'arrêta devant la gare. Le long de l'escalier monumental, glissait la foule dense, silencieuse des matins de travail. Mme Mirault essuya ses yeux, tout bouffis encore. Oui, cette femme avait raison. La mère se devait d'être courageuse. Pauvre Lucien, quand il apprendrait la mort de sa grande, il faudrait le consoler, faire la brave.

Le trajet en chemin de fer sembla long; c'étaient constamment de petites stations verdoyantes, que surmontaient les cheminées inégales des usines. Mme Mirault demanda encore :

— Est-ce que tout son corps et... son visage... son pauvre visage... sont abîmés?

L'étrangère esquissa un haussement d'épaules. Comment, la vieille dame n'avait pas encore compris? Tant mieux, d'un sens; elle n'imaginait pas que cela pût arriver dans sa famille; elle éviterait donc tout scandale.

— Non, non, le corps est intact. On pourrait croire qu'elle dort.

— Alors, c'est le choc qui l'a tuée?

— Oui, c'est ça, le choc...

Il y avait, dans cette nouvelle, comme une dernière joie cruelle. Ce que Mme Mirault allait revoir, ce n'était pas un paquet de chairs sanglantes, c'était encore sa fille, changée, morte, mais sa fille quand même. Elle avait hâte d'arriver.

Elle ne remarqua pas le nom de la station où elles descendirent. Pourtant, après avoir franchi le pont qui enjambait la voie, elle demanda :

— Où sommes-nous?

— Au Vésinet.

Les maisons reposaient au fond des jardins, derrière les parterres de fleurs. Puis elles disparurent, livrant l'espace à un parc, où de brusques trouées révélaient l'eau luisante. Tout à coup, le paysage changea : ce n'étaient plus que de pauvres maisonnettes, serrées les unes contre les autres avec, çà et là, quelque lopin de gravier clairsemé de verdure potagère.

— Nous sommes arrivées, dit la femme.

Elle s'arrêta devant une maisonnette à un seul étage. Contre la porte, brillait une plaque de cuivre; machinalement, les yeux de Mme Mirault lurent : *Infirmière*. Mais, avant qu'elle eût compris quel sens le mot pouvait avoir

pour elle, elle se trouva entraînée vivement à l'intérieur par la femme, qui referma la porte aussitôt.

La veuve Saillard se montrait prévenante, avec sa sympathie familière et obséquieuse :

— Asseyez-vous par ici, ma petite mère. Le voyage n'est pas très long, mais ça fatigue, surtout avec les émotions.

Mme Mirault était accablée de douleur et de honte; elle commençait à comprendre, mais elle ne savait comment parler à la créature qui était là et dont elle, l'honnête femme, se sentait, à cette heure, obscurément complice. La veuve Saillard continuait :

— Si Madame veut se rafraîchir un peu, ou prendre un petit porto pour se remonter?

Mme Mirault faisait un signe de refus dont l'autre crut deviner la cause.

— Naturellement, je ne le ferai pas payer à Madame.

Mais la vieille femme répéta le mot qui la hantait depuis son entrée dans cette maison :

— Alors, vous êtes infirmière?

L'autre jeta les yeux autour d'elle. Les volets étaient bien clos. Que la mère eût une explosion de douleur ou de colère, personne n'entendrait rien de la rue, à moins de s'arrêter pour écouter; et c'était impossible, en plein jour.

— Oui, je suis infirmière, et ça ne m'empêche pas d'être honnête, je vous assure. Je ne ferai jamais des choses défendues par la loi... oh non!... quand même on m'offrirait une fortune... Quand votre fille est venue me trouver... je ne sais même pas qui lui a donné mon adresse... elle m'a dit qu'elle avait pris quelque chose... Je lui ai demandé quoi, mais elle n'a pas voulu me le dire... Alors, je l'ai grondée, comme vous l'auriez fait à ma place, Madame, sauf votre respect... Qu'est-ce que je pouvais faire? Renvoyer cette jeune fille? Elle serait peut-être allée chez quelqu'un qui l'aurait mal soignée. Alors,

j'ai fait tout ce que j'ai pu, mais il était trop tard. Elle a eu deux hémorragies que j'ai pu arrêter... Mais à la troisième, elle est morte au bout de son sang...

Mme Mirault se leva, le visage raviné par les larmes :

— Où est-elle? Je veux la voir.

L'autre la retint encore, redoutant ce qui se passerait là-haut, devant le cadavre :

— Vous ne me croyez pas?... Vous me prenez peut-être pour ce que je ne suis pas?... Je suis une honnête femme, que je vous dis... Et je vous jure, ma chère dame, je vous jure, sur la tombe de ma petite fille, que je suis innocente... que je n'ai fait que du bien à votre jeune fille... Vous pourrez voir le médecin qui l'a soignée et qui a donné le permis d'inhumer...

Ses yeux, qu'elle avait tenus baissés jusqu'ici, se relevèrent sur Mme Mirault. Ce visage, sous les larmes, était si énergique, que la veuve Saillard s'inquiéta. Résolument, elle se mit devant la porte qui menait au couloir, et elle dit avec insolence :

— D'abord, je ne crains rien. Je suis bien connue dans le pays pour une honnête femme, et obligeante encore... Vous pouvez demander à n'importe qui des renseignements sur moi...

Et, comme la vieille femme ne répondait pas, la veuve Saillard lâcha le mot important :

— Et puis, si ça vous plaît, vous pouvez appeler la police... Oui, oui, la police... On recherchera où votre fille est allée d'abord... Car ce n'est pas ici que ça s'est passé...

Mme Mirault leva seulement sa main droite, qui tremblait de douleur :

— Vous pouvez être tranquille, la police ne sera pas mêlée à cette histoire...

L'autre respira plus librement et ne put retenir un sourire de satisfaction. Mais elle reprit aussitôt son attitude humble :

— Comme Madame voudra... Moi, je suis entièrement

à sa disposition... Ah! j'oubliais encore une petite chose...

Elle regarda la vieille femme de coin, puis elle fouilla dans un bureau et en tira un papier :

— Cette demoiselle, en entrant ici, m'a dit qu'elle n'avait pas d'argent. Moi, j'ai bien vu qu'elle était honnête, et je n'ai pas hésité à la recueillir. Alors, j'ai inscrit tout ce qu'elle m'a coûté... Madame verra... Il y a beaucoup de blanchissage, naturellement; il fallait changer les draps après chaque...

Mme Mirault repoussait le papier :

— Je ne veux pas voir ça... Dites-moi combien ça fait en tout.

— Ça fait huit cent cinquante et des francs... Mettons huit cent cinquante, en chiffres ronds...

— Je n'ai pas l'argent sur moi.

— Oh! mais ça ne fait rien du tout. Madame me l'enverra. J'ai confiance en elle comme elle a confiance en moi. Nous sommes entre honnêtes gens, n'est-ce pas, ma petite dame?

La veuve Saillard n'était plus la même; elle avait perdu son air inquiet. Elle tournait dans la pièce avec vivacité. On se rendait compte, maintenant, que c'était, à son habitude, une matrone active, probablement joviale.

— Si Madame veut monter par ici...

Elles passèrent dans le couloir; mais au pied de l'escalier, la femme s'arrêta encore :

— Madame retrouvera naturellement tous les objets qui ont appartenu à Mademoiselle... son sac, sa bague, son bracelet-montre... J'ai mis tout ça en sûreté... Le sac, je me suis permis de l'ouvrir, à cause des individus qui vont venir, les croquemorts, les autres... On ne sait jamais à qui on a affaire. Il y a des gens malhonnêtes partout...

Elle avala sa salive et regarda Mme Mirault bien en face, de son regard effronté et sournois.

— Mademoiselle avait dit vrai, elle n'avait pas d'argent... Une somme insignifiante, cinq francs et quelque chose... J'ai inscrit exactement la somme, et je la rendrai à Madame...

Mme Mirault n'en pouvait plus :

— Montons, montons, je vous en supplie... Je veux la voir...

La chambre était douce et désuète, avec des rideaux blancs et des images pieuses tendrement voyantes. Dans le lit, Madeleine était étendue, grande, si grande. Elle gardait la tête un peu penchée de côté, comme si elle écoutait encore l'ordre d'une voix chérie. Le visage creusé était envahi par une ombre blême.

La mère laissa échapper un gros sanglot, et elle se pencha pour baiser le front de cette chose qui avait été sa fille. Puis elle resta debout, la regardant avec un sourire imprécis où s'attardait un peu de bonheur : car, malgré tout, c'était encore elle, sa fille. Mme Mirault ne devait que plus tard, lors de la descente en terre, sentir le grand déchirement. Pour l'instant, elle souleva le drap, afin de voir si la toilette de la morte avait été bien faite. Puis elle s'assit et, pour la première fois, regarda l'étrangère avec des yeux hostiles :

— Quand vous l'avez vue mourir, pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé chercher?

— Elle me l'avait défendu.

Petite fille courageuse jusqu'au bout, elle avait donc voulu subir seule sa honte et sa souffrance.

— Elle n'a rien dit pour moi? demanda Mme Mirault accablée.

— Non, rien.

Les larmes coulaient sur le pauvre vieux visage. Alors, l'autre expliqua :

— La dernière demi-heure, elle avait le délire... et elle me prenait pour vous... Ce n'est pas étonnant d'ailleurs, ma petite dame, car j'avais été très bonne pour elle...

Elle me serrait par le cou en répétant : « Maman, ma petite maman, je te demande pardon. »

Mme Mirault se détourna de cette femme qui lui avait pris les dernières paroles de son enfant. A quoi bon l'interroger? Mme Mirault ne saurait jamais que ce que cette femme voudrait bien lui dire. Alors il vint à la mère une pensée plus terrible encore. Cette femme mentait peut-être; toutes les plaintes, toutes les souffrances, tous les cris d'appel s'étaient heurtés à ce visage servile et cruel, à cette geôlière d'autant plus impitoyable qu'elle avait peur de la prison pour elle-même.

Puis, après le dernier râle de colère, après le dernier cri de vengeance de cette morte encore tiède, la rafle de l'argent dans le sac, le tri soigneux de ce qui portait une marque et pouvait être reconnu. Et, pour que rien ne manquât à la vilenie du crime, la dette réclamée deux fois, à la fillette éperdue qui voulait être délivrée, à la mère douloureuse qui n'oserait pas porter plainte.

Mais tout cela n'était rien. Le vol le plus ignoble, c'était celui qui n'était pas de ce monde et que rien jamais ne pourrait châtier sur cette terre. En regardant le visage satisfait de la matrone, la mère pensa : « Cette gueuse m'a volé l'agonie de ma fille. »

Alors, sans force désormais, elle plia ses vieux genoux et, pour la première fois de sa vie, courba la tête sous la honte.

LÉON LEMONNIER.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Œuvres complètes de Voltaire. Contes et Romans. Texte établi et présenté par Philippe van Tieghem (Collection : *Les Textes Français*), Edit. Fernand Roches. — André Maurel : *La Marquise du Châtelet, amie de Voltaire*, Libr. Hachette. — Denis Diderot : *Lettres à Sophie Volland.* Texte en grande partie inédit, publié pour la première fois d'après les manuscrits originaux, avec une introduction, des variantes et des notes par André Babelon, 3 vol., Libr. Gallimard.

L'excellente collection : « *Les Textes Français* », qui paraît sous le patronage de l'Association Guillaume Budé, vient de mettre à la disposition des lettrés une édition nouvelle des **Contes et Romans** de Voltaire. Nous ne nous expliquons pas pour quelle raison cette édition porte le titre d'**Œuvres complètes de Voltaire.** Réimprimer, en effet, à l'heure présente, la centaine de volumes composant ces *Œuvres complètes* serait une prouesse de librairie assez aventurée. Nous ne supposons donc pas que les directeurs de la collection susdite soient en humeur de tenter cette tâche monumentale. Sans doute ont-ils voulu, en usant du titre susindiqué, marquer leur intention d'offrir au public quelques ensembles d'écrits voltairiens pouvant être rangés dans un même genre.

Ainsi les romans et les contes qui se trouvent au complet dans les quatre tomes récemment lancés dans la circulation. Rarement, depuis le XVIIIe siècle, ces ouvrages avaient-ils été réunis. Les éditeurs se contentaient, le plus souvent, de publier les plus célèbres ou les plus agréables d'entre eux : *Candide, l'Ingénu, Zadig* principalement, sous la forme de volumes de luxe à l'usage des bibliophiles. De ci, de là des librairies (Hachette, Garnier) les comprenaient en partie dans leurs collections de classiques.

Désormais nous sommes en possession, grâce aux *Textes Français*, de toute l'œuvre que le merveilleux conteur composa pour son agrément, pour l'agrément de ses contempo-

rains et aussi pour la diffusion et le triomphe de ses doctrines philosophiques et sociales. M. Philippe van Tieghem qui, jusqu'à l'heure présente, si nous ne nous abusons, s'était consacré à l'étude du pré-romantisme et du romantisme, s'est chargé d'établir, contrôlé par M. Georges Ascoli, professeur à la Sorbonne, le texte de cette édition. C'est dire que ce texte, doublement revu, offre les chances les plus certaines d'être sans taches. Il a été emprunté à la dernière édition publiée du vivant de Voltaire, autorisée et révisée par lui, celle de 1774-1777, dite *édition encadrée.*

M. Philippe van Tieghem a cru devoir respecter l'ordre dans lequel Voltaire avait fait figurer, aux rubriques *Romans philosophiques* et *Mélanges* de ladite édition, ses imaginations de conteur. Cet ordre ne suit point la chronologie de la composition. Dans son tome IV, M. Philippe van Tieghem a inséré deux nouvelles : *Le Crocheteur borgne* et *Cosi sancta,* peu connues du public. Il nous fournit de la première deux leçons différentes, celle donnée par le *Journal des Dames* de 1774, qui la publia du vivant de Voltaire, et celle de l'édition de Kehl des *Œuvres* du philosophe, prise on ne sait à quelle source. On trouvera également, dans l'un des tomes (t. III) de la publication des *Textes Français,* le facétieux *Pot-Pourri,* souvent écarté par des éditeurs timorés comme irrévérencieux pour la religion.

Bien entendu, M. Philippe van Tieghem accompagne son texte de notes historiques, des variantes qui lui ont paru offrir un intérêt véritable, d'une notice chronologique précisant les dates probables d'élaboration de chaque œuvre et les dates plus certaines de publication originale, enfin d'une Introduction examinant à la fois les origines du talent de conteur de Voltaire, les circonstances qui inclinèrent ce dernier à adopter, d'ailleurs tardivement, comme véhicule de ses idées, un genre déjà inauguré de son temps, mais auquel il communiqua une légèreté, une grâce, une limpidité incomparables. L'idée de faire voyager un héros fut-elle inspirée à Voltaire par Montesquieu, comme le pense M. van Tieghem? Cela est possible, mais Rivière-Dufresny, avant Montesquieu, avait fourni le modèle de ces personnages nomades et il est tout à fait probable que le philosophe connaissait les ouvrages de cet

auteur souventes fois réimprimés au XVIIIe siècle, spécialement les curieux *Amusements sérieux et comiques.*

Il semble que Voltaire ait débuté dès 1739 dans la carrière de conteur, mais plus sûrement lors de son séjour à Sceaux, en 1747, chez la duchesse du Maine où, selon son secrétaire Longchamp, il aurait conçu, entre autres fantaisies de l'esprit, *Micromegas* et *Zadig,* développés et publiés plus tard. Il était pourtant alors dans des dispositions d'esprit assez peu propices à ce genre d'exercice. Il s'était aliéné la cour par un propos assez impertinent et la duchesse du Maine lui avait accordé un refuge précaire contre des vindictes possibles.

M. André Maurel, dans une biographie de la **Marquise du Châtelet**, biographie pleine d'esprit, de vie et de couleur, fait mention de cette occupation si nouvelle et si particulière de Voltaire. Il montre ce dernier, vite rassuré sur les conséquences de son incartade, lisant à la compagnie frivole de Sceaux, entre deux organisations de fêtes et de spectacles, ses petits écrits philosophiques. Hélas! l'auditoire saisit mal la saveur, les intentions, l'ironie chargée d'insinuations de ces petits écrits et préfère visiblement à ceux-ci les tragédies maussades que sa plume construit avec facilité.

Voltaire, à ce moment, est parvenu au point de sa liaison avec Mme du Châtelet où il sent poindre la satiété. M. André Maurel, dans son livre, se fait plus particulièrement l'historiographe de cette longue flambée d'amour traversée de tant d'incommodités, de fuites, de voyages et de querelles. Il ne nous apporte point de documents nouveaux. A assembler des fait inconnus, il a préféré comprendre, clarifier, élucider les problèmes psychologiques posés par la bizarre alliance de deux natures en tout dissemblables. Au long de ses pages, parsemées de scènes vives, embellies de charmants décors, sa plume amusée multiplie les sourires en même temps que les néologismes souvent hasardeux. De sorte que l'on suit sa narration avec beaucoup d'agrément.

Elle avait de qui tenir, cette marquise du Châtelet qui entra dans la vie du philosophe à l'instant où celui-ci l'y attendait le moins. Elle était fille de ce baron de Breteuil, frelon de cour et de ruelles, qui empauma le cœur de la sensible Anne Bellinzani et témoigna toujours d'une étonnante légèreté de

caractère. On crut tout d'abord que, frappée par les exemples qu'elle avait sous les yeux, elle deviendrait une seconde Schurmann ou une seconde Dacier, tant, au cours de son adolescence, elle se montra avide d'absorber les connaissances les plus abstruses. Elle présentait, au physique, l'allure d'un « Cent-Suisse » et nul n'eût pensé qu'elle tendait à devenir héroïne de roman. On la maria richement, comme elle atteignait environ la vingtième année, à un dadais de militaire d'illustre famille et qui semblait constitué pour incarner les cocus satisfaits de la comédie italienne.

Ayant tâté de ce godelureau, la robuste Emilie, jusqu'à l'heure amante d'Euclide et tout ennuagée d'un fade parfum de mathématiques et de physique, trouva de la saveur aux problèmes sexuels. Sans doute pour faire de ceux-ci le sujet nouveau de ses études, appela-t-elle dans sa couche, en place de son époux toujours absent, le marquis de Guébriant, puis le sémillant duc de Richelieu. L'un et l'autre la convainquirent qu'elle disposait d'un riche tempérament, mais la lassèrent vite, car elle souhaitait d'un amant la constance qui assure la quiétude de l'esprit et des sens.

Voltaire, qui succéda à Richelieu, lui apporta-t-il cette quiétude?

J'ai été heureuse pendant dix ans par l'amour de celui qui subjugua mon âme, écrivit-elle un jour, et ces dix ans, je les ai passés en tête-à-tête avec lui sans un moment de dégoût et de langueur. Quand l'âge et les maladies ont diminué son goût, j'ai été longtemps sans m'en apercevoir. J'aimais pour deux, et je passais ma vie entière avec lui, et mon cœur, exempt de soupçons, jouissait du plaisir d'aimer et de l'illusion de se croire aimé.

En fait, les deux galants connurent, leur liaison affichée, acceptée même par le mari, une période d'émerveillement dans leur retraite de Cirey. Ils apprécièrent leur réciproque culture qui ajoutait aux délices de l'alcôve celles des conversations, des échanges d'idées et des travaux en commun. Mais Voltaire, instable par nature, contraint aux déplacements par son appétit de gloire, sans cesse appelé aux frontières par les conséquences de ses écrits, se fatigua rapidement de sentir un joug peser sur ses épaules. La tendresse, mêlée d'admiration,

subsiste en lui, retrouve, au cours du temps, des réveils pleins d'ardeur, mais l'existence du couple devient de plus en plus frénétique, trépidante et, somme toute, pénible. M. André Maurel en trace un tableau d'où le bonheur semble bien souvent exclu. Que, sur le tard, ayant perdu ses petits attraits, Mme du Châtelet, décidément déçue, remplace Voltaire par Saint-Lambert, cela paraît accablant pour son intelligence.

Cette intelligence fut-elle aussi brillante qu'on l'a représentée? M. André Maurel voit en son héroïne peu de dons véritables. Dans l'œuvre scientifique et métaphysique de celle-ci, nulle originalité, aucun concept réellement nouveau. La marquise était faite pour tenir un personnage de docte disciple et il semble qu'elle l'ait toute sa vie tenu.

La merveille, dans la liaison de Mme du Châtelet avec Voltaire, c'est l'attitude de M. du Châtelet. Personne ne pourrait plus imaginer, de notre temps, placidité semblable. L'homme supporte que le philosophe transforme, à sa fantaisie, ses bâtiments et ses domaines. Quand, par aventure, il est présent dans ses maisons, nulle récrimination à l'égard de sa fonction d'époux dévolue à un autre. Il fait, au besoin, les commissions de son coadjuteur et si celui-ci éprouve quelque dommage, il le soutient et combat en sa faveur. Peut-être apprécie-t-il d'être dispensé de devoirs fastidieux et de retrouver, au retour des camps, un chaud foyer où ses enfants durent être élevés singulièrement à la diable.

Les historiens du temps présent nous la baillent belle qui veulent à toute force nous persuader que les dames du XVIIIe siècle présentaient quelque valeur conjugale et des qualités maternelles. Le mariage était, à cette époque, plus encore qu'au XVIIe siècle, pure formalité. On unissait les écus de l'un aux écus de l'autre, sans se préoccuper des sentiments. La lignée assurée, assurée aussi la pérennité du nom, l'époux allait de son côté, la femme du sien. Ni l'un ni l'autre ne se croyait contraint à porter un masque. Depuis si longtemps les plumitifs, en mille livres et brochures, faisaient de si éloquentes apologies du cocuage que tout nouveau cocu tirait peut-être gloire d'entrer dans la confrérie cornue, représentée aussi et exaltée en de belles estampes.

La passion réelle, profonde, durable naissait d'ordinaire

dans le domaine extra-conjugal. Ainsi Diderot l'alla-t-il querir sur un terroir éloigné de son foyer. Encore était-il excusable. Le sort l'avait acoquiné à une épouse peu qualifiée pour satisfaire sa nature passionnée et ondoyante. On sait qu'il entretint de 1756 jusqu'aux approches de la mort, une correspondance avec Sophie Volland, laquelle passait, sans qu'on en eût la certitude, pour être sa maîtresse.

Rien de plus mystérieux que ce commerce. Diderot, plus discret en cela que Voltaire, ne l'étalait point. Il est vrai, Mlle Volland n'eût point sans doute souffert que ses sentiments fussent rendus publics. On sait peu de chose d'elle. Elle ne fréquentait aucunement, ce semble, les salons philosophiques et les milieux mondains. Elle vivait assez étroitement claquemurée dans sa famille, surveillée, contrôlée par sa mère. Ses traits ne nous sont point parvenus. Etaient-ils agréables? En octobre 1759, Diderot lui écrit : « Il y a quatre ans que vous me parûtes belle; aujourd'hui, je vous trouve plus belle encore. » Cependant, il déplore souvent les incommodités de sa santé et signale, en le déplorant, son état de maigreur.

Quelle séduction particulière pouvait donc présenter la demoiselle pour assujettir si complètement un homme peu disposé par tempérament à la servitude? Elle atteignait la quarantaine quand il la rencontra et s'éprit d'elle. Lui-même avait dépassé la maturité et sa gloire, conquise par ses œuvres, son esprit, sa faconde endiablée, ses démêlés de tous ordres, lui permettait d'aspirer à de plus retentissantes liaisons. On imagine volontiers qu'auprès de Sophie Volland Diderot trouvait le repos au sortir de ses luttes pour le triomphe de l'Encyclopédie.

En réalité, sous son apparence modeste, et malgré son goût du silence et du secret, si l'on en croit certaines phrases de Grimm, la jeune femme cachait une connaissance réelle de la philosophie à laquelle elle s'adonnait avec passion. Auprès de cette méditative, en même temps que les délices des sens, Diderot allait chercher des conseils de sagesse, un apaisement, un appui, la certitude que son grand labeur fructifiait dans le présent et fructifierait dans l'avenir. Sans cesse, ses lettres donnent le sentiment de la plénitude dans le bonheur : « Avec

vous, écrit-il, je sens, j'aime, j'écoute, je regarde, je caresse, j'ai une sorte d'existence que je préfère à toute autre. Si vous me serrez dans vos bras, je jouis d'un bonheur au delà duquel je n'en conçois point. » Il souhaite d'atteindre à la plus belle honnêteté et même à la perfection pour se rendre digne de l'Egérie qui, dans l'ombre, le protège. Le négateur, l'athée qui semble chez lui endurci et incapable d'une défaillance, fait de singulières concessions quand son amour pour Sophie Volland conduit sa plume : « J'enrage, écrit-il, d'être empêtré d'une diable de philosophie que mon esprit ne peut s'empêcher d'approuver, et mon cœur de démentir... Peu s'en faut que je ne me fasse chrétien pour me promettre de vous aimer dans ce monde tant que j'y serai et de vous retrouver, pour vous aimer encore, dans l'autre. » Et il va, dans son chagrin de perdre un jour, par la mort, sa chère Sophie, jusqu'à caresser la chimère d'unir, dans une obscure survie, ses atomes aux siens à travers l'espace.

Ces **Lettres à Sophie Volland**, d'une si magnifique qualité littéraire, l'un des plus hauts et des plus sincères produits de l'intelligence et du cœur de Diderot, et, en même temps, l'un des documents de mœurs les plus remarquables que le XVIII[e] siècle nous ait légués, n'avaient été, jusqu'à l'heure présente, publiées que partiellement. Une édition nouvelle, due aux soins de M. André Babelon, nous en restitue tout ce qu'il a été possible d'en récupérer, d'après les manuscrits originaux et plusieurs copies (l'une de celles-ci révélée par lui). Ainsi possédons-nous désormais 187 sur 553 lettres qui, primitivement, composaient la correspondance. L'apport inédit de M. André Babelon consiste en 51 lettres nouvelles.

Les scrupules de Sophie Volland, de M. de Vandeuil et de Naigeon nous valurent les lacunes et les mutilations des différents manuscrits. Les 134 premières lettres, embrassant les trois premières années des relations des amants, ont disparu sans qu'on puisse espérer en retrouver trace. Le reste des manquants, parfois par lots importants (numéros 268 à 280 par exemple) se distribue entre les années 1759 et 1774.

La lecture de ces *Lettres* offre un intérêt soutenu et que l'on rencontre rarement dans des écrits de cette nature. Quand Diderot ne fait point mention des propres événements de sa

vie personnelle, de son foyer régulier, de ses amours avec Sophie, il commente, presque sans en rien laisser passer d'important, tout ce qui mérite d'être commenté, publications nouvelles, représentations théâtrales, faits d'ordre artistique, philosophique ou autre. Il tient, en outre, à Sophie Volland, le plus souvent, la belle saison venue, exilée hors de Paris, la gazette de la société littéraire et mondaine. On peut dès lors imaginer quel merveilleux témoignage nous apportent ces pages conçues par l'un des plus lumineux esprits de ce temps. Sans doute, la satire y tient-elle sa place, mais on n'y surprend point néanmoins cette cautèle, ce goût du dénigrement que Grimm, par exemple, révèle tout au long de sa propre correspondance. Lisant ces pages, on a le sentiment continu d'apercevoir, dans sa réalité vivante, toute cette société brillante qu'agitèrent tant de cabales et de passions.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Francis Vielé-Griffin : *Œuvres* IV, *La Lumière de Grèce*, Mercure de France.

Œuvres de Francis Vielé-Griffin, tome IV, la Lumière de Grèce, la collection poétique du *Mercure de France* adjoint cette suite toute d'azur, toute de sérénité, bien que parfois douloureuse et presque toujours frémissante, aux trois tomes précédents : le premier (je le présume, car il ne m'est jamais parvenu), formé de *Cueille d'Avril*, de *Joies*, de *les Cygnes*, de *Fleurs du Chemin et Chansons de la Route*, et enfin de *la Chevauchée d'Yeldis*; le deuxième de la *Clarté de Vie*, avec en surplus un certain nombre de pièces choisies dans d'autres recueils pour leur caractère de primesaut, de grâce rythmique et séduite aux jeux lumineux de la nature; le troisième de poèmes inspirés des légendes de saints et de martyrs, *L'Ours et l'Abbesse*, *Saint-Martinien*, *Phocas le Jardinier*, *Sainte Marguerite de Cortone*, *la Rose au Flot*, *l'Amour sacré*; et, enfin, celui qui nous occupe, sous le titre général *la Lumière de Grèce*, groupe les poèmes inspirés aux diverses époques de la vie de l'auteur par les mythes suprêmes ou par la beauté de la poésie hellénique : *Ancaeus*, *le Délire de*

Tantale, Pasiphaé, Galatée, Pindare, Sapho, la Légende ailée de Bellérophon Hippalide.

Rien mieux que la transcription de cette liste de titres ne renseigne sur le caractère du lyrisme particulier à Francis Vielé Griffin, cette sorte de gravité souriante, de sérénité, je le répète, certes assez volontaire et réfléchie, mais toute emmêlée de lumineuse acceptation des choses de la vie, de l'amour et de la destinée. L'héroïsme des héros et des saints, de poètes sensibles et méditant dans le refuge et la familiarité de la nature, n'a jamais ému ni suscité un interprète plus préparé à le comprendre et à le chanter. Non d'ailleurs qu'il perde son temps à exalter la grandeur, l'abnégation de leur sacrifice ou de leur choix, mais il se sent pénétré de leurs motifs au point que c'est son âme à lui qui se substitue aux leurs, ou plutôt qui s'y fond, s'y retrouve, s'y magnifie, spontanément, ingénument, sans, je suppose même, qu'il s'en soit jamais avisé.

Francis Vielé-Griffin appartient à cette race heureuse de poètes que les hideurs des compétitions médiocres ne harcèlent guère que de lointaines menaces et n'abreuvent guère de leur rancœur. Non certes qu'il ne les aperçoive et ne s'en défie justement, non que de toute sa pitié humaine il ne s'occupe d'en alléger l'infortune et, dans la mesure de ses forces, d'en préserver les victimes désignées. Mais, pour sa part, il en a dès ses premiers pas mesuré la valeur de servitude et d'ignominie, il n'a jamais condescendu à se laisser envahir par cette boue. Il marche, le front haut et les yeux clairs, — clairs de joie, oui, certes! de cette joie supérieure qui provient de l'habituelle communion avec toutes les choses demeurées pures, l'air du ciel, la franchise ingénue des arbres, des herbes et des eaux, la netteté ingénue des sentiments primitifs, blottis, malgré la torture et toutes les vilenies, au cœur secret de tous les hommes. Et c'est à inviter les hommes à se reconnaître en eux-mêmes, dans la pérennité des joies profondes et éclatantes comme la lumière, c'est à leur présenter l'exemple éternel de ceux qui, ayant compris ou deviné le vrai devoir ou la splendeur innée de notre race, que la poésie de Vielé-Griffin nativement s'est adonnée, et c'est là, à coup

sûr, une des tâches les plus nobles qu'il soit accordé à un poète d'assumer.

Jamais, au reste, il n'y a failli. Hôte sans cesse d'une réalité plus belle et suprême parce que plus vraie, son rêve aura été d'arracher la pensée aux misérables soucis dont se composent nos heures terrestres. Il n'a su oublier une heure que le ciel existe, qu'il en émane vers nous des souffles purifiants et légers, que les fleurs embaument, que l'amour est une extase qui nous transporte en dehors de nous, et un don constant, réciproque de nous à tout et de tout à nous. Je ne veux point donner à penser que la Muse de Francis Vielé-Griffin soit sourde et aveugle aux tristesses et aux déchéances corporelles ou spirituelles, hélas ! ni aux turpitudes de fausse sensibilité où se débat l'humanité. Mais sous les grossièretés des instincts lamentables et corrompus, son ardeur aperçoit, signale la survivance de l'instinct divin qui peut dresser, et dresse souvent, l'homme au-dessus de soi-même et l'égale par la stature et l'idéal aux dieux, — non moins, par contre, et c'est un échange de peines, de tourments et d'abomination, que les dieux, tentés eux aussi, s'abaissent et se ravalent parfois à la bassesse des hommes. Il n'est sans doute pas d'élévation morale qui soit exempte de toute fange secrète; la réduire, en maîtriser la diffusion insensible ou violente, quelle gloire à celle-là peut être comparable? Je ne m'éloigne pas de l'analyse de l'Œuvre de Vielé-Griffin en le proclamant; c'est le sens et le résumé des dialogues merveilleux de *Pindare* avec *Corine de Tanagra,* avec *Myrtis d'Anthédon,* avec *Lassos d'Hermione,* non moins que des dialogues de Sapho — « qui ne veut plus de nuit, — qui hait l'Erèbe! » — avec *Mnécédice,* avec *Alcée,* avant d'accéder, religieuse et forcenée d'amour, au rocher, au *Leucate,* puisqu'il « faut oser tout ». Parmi la lumière du soleil, rythme, clarté, amour, elle fait don de soi tout entière à Phoïbos :

> Descente vertigineuse du char!
> La mer est comme un brasier;
> la roue de feu dont tout regard s'effare
> creuse une ornière de rayons;
> tout suit, à contre-sens, le mouvement du dieu:
> il aspire le jour!

. . . .

Je m'éparpille vers toi avec ces roses,
Phoïbos;
j'ose
me dresser vers ta force, comme une femme;
suivre cette poussière que lève un vent humide,
accourue, ombre d'or au geste de ta flamme,
sur la mer infinie, vers ta splendeur avide...

Et c'est ici le lieu de rejoindre la conclusion que donne à ces frémissants poèmes de *La Lumière de Grèce* l'étude, hélas! posthume, de Jean de Cours, *Francis Vielé-Griffin, son œuvre, sa pensée, son art,* publiée à la librairie Champion, par les soins pieux de son ami, poète comme lui, M. Charles Cousin, dans la *Bibliothèque de la Revue de littérature comparée* de MM. Baldensperger et Hazard : « La Mort, de plus en plus, apparaît au poète comme la compagne de la Vie. Et sans oublier que le Poète de la Vie et de la Mort est aussi le Poète de la Joie, je ne crois pas trahir sa pensée en affirmant qu'au début de son œuvre, il envisageait sa joie dans la vie, plus tard, entre la vie et la mort, et maintenant dans la mort même. » Ne pourrait-on aller jusqu'à penser qu'il n'est plus sensible à la limite qui sépare l'une de l'autre la Vie et la Mort? Le mouvement est continu, de l'une à l'autre c'est l'épanouissement.

Quel examen, à présent non plus passionné pour ou contre, mais mesuré et sensible mériterait l'emploi par Vielé-Griffin du vers libre! Qu'on en répudie ou non le principe n'est pas l'important. La persistance heureuse, triomphante, du poète lui a assuré l'existence, bon gré, mal gré. Seule la mauvaise foi, ou, tout au plus, le durcissement d'un préjugé têtu le peut nier. Le vers, la strophe ailée de Vielé-Griffin emporte l'adhésion, par la vertu de son élan musical. Lorsqu'il célèbre la vie, la joie, le paysage heureux de la Touraine, en images vives et fraîches issues de la cadence des eaux ou de la scintillation des atmosphères, on ne saurait ne pas se rendre à l'évidence. Dans les poèmes de plus longue étendue, le rythme est plus complexe, moins saisissant peut-être à l'improviste; il mérite à coup sûr qu'on l'étudie et qu'on s'y adapte si l'on n'en est pénétré au premier choc; Jean de Cours signale jus-

tement l'importance que prennent dans le développement de ces vers, les pauses, dont la valeur au reste est variable, et qu'il sied d'arriver à évaluer, — et, dès lors, l'enchantement apparaît, l'on est convaincu et subjugué, quoique, par endroits, dans ces poèmes écrits pour amener à la conception supérieure d'une vérité morale (ou cosmique, ce qui, en définitive, revient peut-être au même), le poète se trahisse; c'est quand, féru de l'idée de convaincre, il oublie qu'il est porté par des ailes, et cède, un peu souvent à mon gré, à la faiblesse d'expliquer. Je passe alors le développement, et je m'immerge tout de suite avec lui, en plein azur.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Thérive : *Noir et or*, Bernard Grasset. — Pierre Mille : *Mes trônes et mes dominations*, Editions des Portiques. — Lucienne Favre : *Orientale, 1930*, Bernard Grasset. — Jean Martet : *La mort du Tigre*, Albin Michel. — Maurice Courtois-Suffit : *La Savatière*, Au Sans Pareil. — Blaise Cendrars : *Rhum*, Bernard Grasset. — Franz Toussaint : *Moi, la mort...* Albin Michel. — André Sécheret : *Fin de chevauchée*, Les Etincelles. — Eugène Dabit : *Petit-Louis*, Librairie Gallimard.

Quand la réalité nous a affectés profondément, il faut, je crois, que nous la transfigurions pour pouvoir en prendre conscience, à plus forte raison pour pouvoir l'extérioriser. Nous n'en saurions supporter l'évocation, que notre souvenir et notre volonté ne l'aient métamorphosée, autrement dit qu'elle ne se soit laissé modeler par notre intelligence après l'avoir été par notre sensibilité. Et telle est, sans doute, la cause du « retard systématique » apporté par M. André Thérive à la rédaction de cette histoire de sa vie militaire, entre 1913 et 1920, qu'il intitule **Noir et or**, de stendhalienne façon. Comme il prend soin de nous en informer, M. André Thérive appartient à une famille de soldats, et s'il n'a pas, en conséquence, « l'horreur naïve » de l'état militaire, la guerre ne lui est pas « apparue en rose ». Il y a plus de noir que d'or dans l'image qu'il s'en fait. Mais qu'on ne croie pas que cette image soit antithétique. Elle est très nuancée, au contraire, et ce n'est pas d'une trop facile opposition entre les grandeurs et les misères, les héroïsmes et les lâchetés, les beautés et les laideurs de la guerre qu'elle tire ses effets. M. Thérive, qui n'a pas composé un récit continu, ne s'est pas borné, non plus,

à assembler des nouvelles disparates. Il s'est efforcé de styliser les aspects divers d'une même vérité, en opérant un choix parmi les images que lui présentait sa mémoire. A la sélection instinctive pratiquée par celle-ci, il en a donc ajouté une autre. Qu'il s'excuse de s'être plu au « pittoresque expressif », peu importe.

Maints mémorialistes des années 1914-1918 ont plus péché que lui, sous ce rapport; et il faut bien reconnaître qu'ils étaient en droit de s'émerveiller, comme d'une chose exceptionnelle, de l'aventure où le Destin les avait brutalement jetés. Non, ce n'est pas par le désir de frapper l'imagination du lecteur que se distingue M. Thérive, écrivain de la guerre. C'est par son désir d'impartialité, sa curiosité du fait, son refus d'être dupe de ses émotions, et surtout la sincérité de sa reconnaissance de la relativité, et, peut-être, de l'absurdité de tout... Impossible au soldat, tant qu'il se trouve emporté dans son tourbillon, de comprendre la bataille; impossible à l'homme, durant qu'il est ballotté par le flot de leurs contradictions, de juger les hommes. M. Thérive n'a pas voulu dégager un sens de l'action à laquelle il s'est trouvé mêlé. Il s'est borné à apporter sa part de documents, en faisant, de surcroît, œuvre d'artiste, comme je l'ai dit plus haut, et notamment dans l'arrangement de ses dénouements, trop logiques, jusque dans l'absurde, et trop ironiques, aussi, pour ne pas révéler le coup de pouce... Mais le curieux, c'est de voir comment, rien qu'en éliminant les éléments parasites, les éléments troubles ou confus de la vérité, il la confisque au profit de son sentiment personnel de la vie... M. Thérive est amer. Il est peut-être désespéré (de la façon, du moins, d'Alfred de Vigny écrivant qu'*un désespoir paisible, sans convulsion de colère et sans reproche au ciel, est la sagesse* même). Aussi, ne trouve-t-on pas la plus petite note de gaieté franche, innocente ou naïve dans ses récits, encore que le comique y abonde. Et pourtant, les hommes qui se battaient ont dû avoir, même sur le front, leurs heures de complète détente, où ils redevenaient des enfants... Mais M. Thérive ne connaît d'autre juge que l'intelligence, et il découvre partout des imbéciles ou des grotesques. Le sage : voilà le seul individu qu'il honore, et il n'est pas loin de le croire aussi

le bon et le brave... Etre bête, pour M. Thérive, c'est être presque nécessairement, méchant et couard. A-t-il raison? Ma foi! je suis tout près de le penser, et que les trois quarts de nos misères sont attribuables à notre sottise. Voilà donc un livre moral, à sa manière, mais qui risque fort, comme tel, d'être inutile, puisqu'il fait dépendre le salut de la grâce... On y trouvera, du moins, de l'esprit, de l'observation, de la couleur. M. Thérive a toutes les audaces, et il ne recule pas devant l'emploi de certaines de ces expressions dont on dit qu'elles feraient rougir un singe. Je ne les lui reproche pas, et bien au contraire, car elles sont dans *le ton*. L'erreur eût été de les remplacer par des à peu-près. Aussi bien, est-ce en voulant cacher certains détails qu'on attire sur eux l'attention. Le livre de M. Thérive est une réussite. J'en vois surtout la preuve dans son égalité, dans son unité, car, le voudrait-on, on ne pourrait en signaler un chapitre de préférence à un autre. Il faut se méfier, en général, de l'attrait de ces ouvrages dont on peut extraire « des morceaux ».

M. Pierre Mille publie, de son côté, sous ce titre : **Mes trônes et mes dominations,** des souvenirs, mais aussi souriants que ceux de M. André Thérive sont tristes. C'est que M. Pierre Mille ne parle pas de la guerre, observera-t-on. Mais si. Et de celle de 1870, de surcroît. Elle lui a laissé, tout enfant, une impression qui eût pu être sinistre. Il n'en a retenu que l'élément comique. « Le monde est ma représentation », disait Schopenhauer. Il est aisé, en matière littéraire, du moins, de vérifier la justesse de cette définition. Et M. Pierre Mille trouve encore le moyen de nous égayer en nous entretenant de calamités. Il y a du Gavroche en lui; et de la candeur sous sa malice et son scepticisme. Ecoutez-le raconter la visite de Guillaume II à l'Eglise du Saint-Sépulcre : vous croirez entendre Voltaire. Mais, une centaine de pages plus loin, qu'il s'attendrisse sur l'amour d'une jeune fille pour Anatole France, encore employé à des besognes subalternes chez Lemerre, vous songerez à Alphonse Daudet et peut-être à François Coppée... Preuve qu'il est bien Français. C'est, du reste, un plaisir de voir l'usage qu'il fait de notre langue. Quelle aisance! Ce diable d'homme est un conteur né.

« Ecrire des *Orientales* sans avoir vu l'Orient, c'est faire

de la gibelotte sans lapin », disait Maxime du Camp. Mme Lucienne Favre a repris, en quelque sorte, à son compte le propos, en intitulant **Orientale, 1930**, le récit qu'elle met dans la bouche d'une pauvre femme d'Algérie. Son réalisme se moque malicieusement, il est vrai, du romantisme de 1830; mais une date n'en fixe pas moins un aspect du temps dans la durée, et le monde musulman abâtardi que nous montre Mme Lucienne Favre ne correspond qu'à une vérité relative. L'admirable, ici, c'est qu'on y trouve également ce qu'il y a d'éternel dans l'humain, et qui ne change jamais. Mme Lucienne Favre, qui a beaucoup d'esprit, révèle, en outre, des dons remarquables non seulement d'observatrice, mais de comédienne. Elle parle, et l'on croirait entendre Fathma elle-même, Fathma qui, chaque matin, descend de sa casbah pour prendre son service chez des Européens, oscillant ainsi quotidiennement entre deux civilisations. Il y a mieux qu'un jeu littéraire dans une si parfaite adaptation du ton de la narratrice à la simplicité de son récit. Il a fallu que Mme Favre se fît une âme à la ressemblance de celle, par bonheur futile, de l'épouse trop souvent battue de Mouloud, mais qui se console avec un peu de musique, une cérémonie religieuse ou des friandises... Elle n'avait jamais aussi bien prouvé la souplesse et la lucidité de son talent.

A la série de livres qu'il a consacrés à Clemenceau, M. Jean Martet en ajoute un quatrième, **La Mort du Tigre**, que je peux signaler à cette place, puisqu'il relève de l'épopée d'où sortit, comme on sait, le roman. Cessant de faire parler « le Père la Victoire » et de nous *le raconter* dans la vie, c'est dans la légende qu'il le dresse, en effet. Il recourt, en quelque manière, à la fiction pour nous montrer comment la figure du héros se dégage des jugements contradictoires ou, plus exactement, s'éclaire et prend peu à peu son sens, selon les divers points de vue où on l'observe. Il y a plus d'enthousiasme et moins d'objectivité, quelque étrange que cela paraisse, dans le nouveau livre de M. Martet que dans les précédents. C'est que les propos qu'il est censé rapporter sont des recréations. Il les amplifie, à tout le moins, comme l'acteur antique amplifiait les vers qu'il déclamait à travers son masque. Et par exemple, quand il sert de truchement à un sot, les bourdes

qu'il lui fait dire sont de taille. Mais j'aime cette partialité, trop fortement accusée, du reste, pour qu'on la soupçonne d'être captieuse ou sournoise. J'aime, aussi (elles m'ont rappelé *Le Roi*, le beau poème en prose de M. Georges d'Esparbès) les pages où M. Martet nous retrace comme dans une suite d'images d'Epinal, les principaux événements de l'existence de Clemenceau. M. Martet a bien servi la mémoire de son maître.

Une jeune Parisienne s'est retirée à la campagne, avec la pensée que de jouir de la nature la comblera. Or, c'est la nature même, au contraire, qui la pousse à désirer davantage et à rentrer dans Paris pour y retrouver l'amour... Tel est, en gros, le sujet de **La savatière** de M. Maurice Courtois-Suffit. Mais ce petit volume est de ceux dont le charme réside dans l'expression, et que l'on risque de trahir en les analysant. Que « la savatière » se donne à un inconnu, sur le bord de la route, une nuit qu'elle avait voulu surprendre des braconniers, rien de plus plausible quand on a éprouvé comme la magie de l'été opère sur elle. Ajoutez qu'il y a de l'orage dans l'air; qu'elle a eu un peu peur après avoir regardé de trop près un beau gendarme, et vous comprendrez que les odeurs et le silence même de l'obscurité la grisent, sous les arbres... Tout cela est fort joli, et d'une saine sensualité; précieux, un brin, sans doute; mais c'est de ce qu'éprouve une femme qu'il s'agit, et les plus charnelles ont, je ne dirai pas un raffinement, mais des réticences que notre sincérité ne saurait comprendre sans effort.

Le personnage est curieux, et non sans grandeur, dont M. Blaise Cendrars nous conte la vie aventureuse dans **Rhum.** Ce Jean Galmot qui mourut empoisonné par ses ennemis politiques, en 1928, fut un des plus grands capitaines d'industrie français, et comme M. Cendrars le fait dire à un financier qui l'a connu, il eût dû être « le Cecil Rhodes de la Guyane ». On comprend que son histoire ait tenté l'auteur de *l'Or*, et que celui-ci se soit plu à le laver des accusations dont on l'a sali. Il l'a peint sous les traits de Don Quichotte, mais de la façon qui lui est propre: à grandes lignes simples et dans un mouvement continu. L'enthousiasme vivifie, ici, une admiration qui est, pour parler comme Vauvenargues, « un

brevet de ressemblance ». Ecrire des livres qui soient des *actes*, voilà le but de M. Cendrars. *Rhum* est une bonne action.

C'est un roman d'aventures fort différent des belles histoires voluptueuses qu'il conte d'ordinaire, que M. Franz Toussaint nous donne avec **Moi, le mort...** On y voit deux officiers s'éprendre de la même jeune fille, et le préféré, Braine, sous le coup d'une aberration provoquée par la jalousie et peut-être le soleil d'Afrique, loger une balle dans la tête de son ami, Gertal, au cours d'un combat au Maroc... Je passe sur les dramatiques péripéties qui amènent la confrontation des deux rivaux au milieu des dunes sahariennes où Gertal, dont la haine a fait un révolté, est devenu une espèce d'empereur du désert. Il y a de l'accent dans le récit de M. Toussaint, évocateur d'une Afrique étrange — genre Pierre Benoît — et encore qu'il laisse un peu trop facilement deviner que c'est Braine qui entrave l'expédition de sa fiancée, on n'en poursuit pas moins la lecture avec un vif intérêt.

Sous ce titre : **Fin de chevauchée,** qui ne me paraît pas très heureux (la guerre de 1914-1918 à laquelle il fait allusion ayant été surtout une guerre de tranchées) M. André Sécheret a écrit un roman émouvant et qui atteint même à la grandeur par son dénouement. Un Français intelligent et de cœur bien placé, ayant avec honneur accompli son devoir pendant la guerre, se voit, la paix signée, trahi par un profiteur qui se dit son ami. Malade des suites d'une blessure, s'il se sépare de sa femme qui l'a trompé par faiblesse, il fait plus que de lui pardonner au moment de mourir. Il se hausse jusqu'au désintéressement sublime en lui recommandant d'élever ses enfants dans l'ignorance de son sacrifice. Il est persuadé que son sacrifice — qui fut celui de centaines de milliers d'hommes — n'a pas été vain, même si trop de misérables en bénéficient. Il a confiance en l'avenir... Il a raison; et quand les événements le contrediraient, il aurait raison encore.

En dépit de l'accueil flatteur que lui avait fait, en général, la critique, je n'avais guère aimé *L'Hôtel du Nord* de M. Eugène Dabit. Je reprochais surtout à l'art de cet écrivain d'être trop photographique, c'est-à-dire de reproduire trop servilement la réalité. Mais celle-ci s'était trouvée pittoresque, en

l'occurence, et M. Dabit en avait profité. Il est moins heureux cette fois, où il narre les menus événements d'une existence d'adolescent pendant la guerre. **Petit-Louis,** dont le père, camionneur, a été mobilisé, et dont la mère a accepté d'être servante « en maison », devient bientôt lui-même soldat, après avoir mené la vie sans beauté des jeunes gens des faubourgs. Il aspire à s'élever, semble-t-il, mais rien d'étonnant ni d'émouvant dans ses actes comme dans ses sentiments et ses pensées. Une simplicité morne, et qui désarme.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Sur la renaissance du Vieux-Colombier. — Le spectacle donné depuis si longtemps par les diverses activités de M. Jacques Copeau, les contradictions si visibles entre ses actes de foi multipliés et ses faits et gestes, entre ses principes affichés et ses visées réelles, entre sa prétention infatigable à de nouveaux crédits et sa carence antérieure, tout cela n'est pas qu'un peu dérisoire, et non point par ces diverses dispositions singulières, mais bien par les culbutes incessantes de celui qui les met et les remet en œuvre.

Faussement modeste — et exagérément, ce qui en rend plus visible le mensonge, — M. Copeau est, en vérité, d'une fatuité démesurée. Mais les moyens dont son esprit dispose pour la satisfaire sont, par contre, assez modestes. Et on le voit, après bien des tentatives de tous ordres, démuni, au total, de ce qu'il a recherché. Et je ne parle pas seulement de ce poste élevé récemment postulé, et à propos duquel tout le monde a pu assister à la sollicitation enragée et à l'échec. Cela tient à ce que M. Copeau n'a ni la rigueur d'un homme solide à ses bases, ni la prudence indispensable et la puissance intime nécessaires à celui qui, derrière ce qu'il dit, pense autre chose, ou qui, derrière le voile d'un geste d'apparence, en prépare un autre plus véritable.

M. Copeau engage les gens dans ses aventures, sous son égide, mais il ne brille pas spécialement par le sentiment de la responsabilité. On l'a vu, certes, entraîner ses amis lors de la fondation du Vieux-Colombier d'antan; mais, par contre,

lorsque les difficultés sont survenues, il a abandonné ses compagnons, dès lors en pleine détresse.

On se souvient des difficiles rétablissements opérés par Jouvet d'une part, et par Dullin de l'autre. Ces hommes généreux ont aujourd'hui oublié, dit-on; n'empêche qu'ils ont été ulcérés. Peut-être peut-on dire aussi que c'est la défaillance de M. Copeau qui, les ayant placés dans la situation la plus critique, a fait décupler leur énergie et les a sauvés en les rendant maîtres d'eux-mêmes. C'est là évidemment une sorte de mobile à la reconnaissance... « Crise de conscience, a-t-on expliqué, de la part du chef en fuite. Soit; mais cela aurait dû avertir d'autres imprudents. Nous n'aurions pas assisté à une nouvelle aventure en quelque sorte identique.

Il est indiscutable qu'au moment où les élèves de M. Copeau — *la compagnie des quinze* — qui s'étaient retirés du monde pour le suivre à la campagne et longuement, au cours des années passées, pour être formés par lui sur ses offres de pédagogue dramatique, allaient, reprenant le *Théâtre du Vieux-Colombier,* produire le fruit de leurs travaux sous le toit même de M. Copeau, sous sa loi, il est indiscutable, dis-je, que c'est l'honneur, la caution paternelle, la responsabilité de M. Copeau qui étaient en jeu. Il n'y avait pas à barguigner, ni à se défiler cette fois.

Or, qu'a fait M. Copeau en cette occurrence où son personnage allait grandir ou tomber définitivement selon le résultat réalisé?

Sur le théâtre même de ses anciens exploits, sur le théâtre même où dans quelques heures ses nouveaux compagnons, ses courageux et dévoués élèves, allaient combattre pour lui, avec les armes qu'il leur avait données, hé bien! le croirat-on, M. Copeau, en deux longues conférences à sa propre louange, s'y est aussi séparé insidieusement et trop prudemment de ses jeunes alliés.

Hélas! pour *la compagnie des quinze*, avoir choisi un tel magister, un tel patron, une telle enseigne éprouvée de velléités mortes et de désastres! Que la jeunesse est inhabile à discerner la valeur des hommes!

Ah! le coup leur a été bien porté — avant les trois coups

— par cet habitué du *Bonsoir, Messieurs!* à l'heure dangereuse.

C'est une affaire qu'il faut bien situer :

C'est au moment où l'autorité du nom et du personnage de M. Copeau sur quelques-uns peut entrer en appoint (mais aussi celui où, probablement, aux feux de la rampe, l'échec de son enseignement va se produire, ne l'oublions pas) que M. Copeau, rappelant son célèbre passé (dont il omet d'ailleurs, et que le plan du *Vieux-Colombier* ne fut pas de lui, et qu'il l'a mal exécuté, — et aussi sa défaillance personnelle) s'écrie : « Maintenant, attention! rien de moi n'est en cause dans ce qui va se déterminer devant vous. Ne me confondez pas avec ces jeunes gens! »

Ces jeunes gens, ce sont les « copiaux ». M. Copeau s'est assez fait gloire de ces enfants-là et de ce que dans les campagnes de la Bourgogne, où il les forma et où il les produisit, on les identifiait justement à lui-même, pour que, au plein front de leur début à Paris, et juste au moment où ils entrent en scène, il puisse les disqualifier de son reniement.

Quel état on a fait de la qualité fameuse de son école, quels résultats merveilleux on pourrait constater lorsque seraient montrés aux Parisiens les effets généreux et rénovateurs du labeur de M. Copeau à former une nouvelle espèce d'hommes propres à refaire le théâtre! Et voilà que le rideau se lève sur une pauvreté intellectuelle, esthétique et morale plus grande encore, plus stupide, plus accusée que ce qui existe. Cela, franchement, on ne le croyait pas possible.

J'entends bien que les deux ou trois personnes qui, dans la critique, épaulent et exaltent habituellement M. Copeau, son génie et ses ambitions, se sont employées à le dégager de la nouvelle périlleuse entreprise. Mais pour se donner à une telle besogne dilatoire, il faut prendre les gens pour bien naïfs, et violer le bon sens, non sans un certain toupet. Ecoutons l'un des deux lieutenants de M. Copeau dans la presse, M. Maurice Martin du Gard, le directeur-critique-littéraire-critique-dramatique des *Nouvelles Littéraires* (celui qui fut l'inventeur, le lanceur et le publicitaire de la célèbre pétition des 140, qui voulait mettre M. Copeau à la tête de la Comédie-Française). Voyons-le, écrasant avec un vif mépris les élèves

de M. Copeau, tandis qu'il jette à celui-ci un manteau pour s'enfuir encore... et vers la rue Richelieu :

Noé. C'est une pièce en cinq actes et en prose d'André Obey; c'est aussi un spectacle, une mise en scène, un cours de gymnastique où la Compagnie des Quinze montre beaucoup d'entrain, d'illusion, de grâce austère et de santé. L'auteur, ici, collabore avec une troupe qui ne demande qu'à danser et chanter avec l'air de l'improvisation. Ces comédiens attirent la sympathie, mais on espère qu'ils n'en abuseront pas pour prendre le pas sur les écrivains qu'on leur souhaite de jouer. Sous couleur de redonner de l'accent et de la pureté à l'art dramatique, ils le feraient dégénérer, en le réduisant à ces divertissements qui ne sont admis que lorsque manquent les œuvres véritables; les œuvres et aussi les spectateurs qui attendent du théâtre un enrichissement de l'esprit. Pour ne flatter que l'œil, nous avons maintenant le cinéma.

M. Jacques Copeau n'a pris aucune part à ce spectacle. Il n'a pas assisté à une seule répétition, et, quand le rideau s'est levé sur *Noé*, il en savait à peine un peu plus que nous. Au cours des deux conférences qu'il a données la semaine dernière, il l'a nettement spécifié. Il n'a pas repris et ne veut pas reprendre la direction du Vieux-Colombier. Il fait oraison sur son art dans une solitude chrétienne, sur sa colline bourguignonne. Néanmoins, on peut penser qu'il se garde toujours pour une entreprise qui lui permettrait de développer tous ses dons.

Si l'on veut bien scruter ces lignes, elles sont exactement le sévère et juste verdict qui devrait stigmatiser le coupable, mais qui ,au contraire et injustement, pour le sauver, est rendu contre les victimes.

En fait, qu'avons-nous vu? Exactement mis en œuvre tout ce qu'autrefois .M Copeau condamnait, tout ce qui constituait sa raison d'être.

1° *Des acteurs absolument et intelligemment soumis au texte*. Or *Noé* a été écrit expressément pour la troupe, pour faire valoir ses caractéristiques. Et sur une histoire biblique présentant un sens bêtement symbolique, entre *l'Arche de Noé* et *le Vieux-Colombier*, traversant tous deux, surnageant tout le désastre universel et théâtral et restant seuls vivants dans l'amortissement général. Le père Noé, c'est M. Copeau lui-même avec son Arche colombière, tous ses avatars intes-

tins et ses désordres, et la profession qu'il fait de n'avoir — dans son élévation — de commerce possible qu'avec Dieu.

2° Comment ne pas souligner, aussi, que ce *Vieux-Colombier* qui avait écrit sur son écu : Pas de vedette! commence, après 6 ans de travail et de silence, par en exhiber une, et de taille. On l'a vu sur toutes les annonces de publicité :

NOE
avec
M. PIERRE FRESNAY
Et la Compagnie des Quinze.

J'entends bien qu'on la coffre dans un cartonnage comme un scaphandrier. N'importe, il est là et en belle position de prépondérance, cet acteur façonné au Conservatoire et estampillé de la Comédie-Française, enfin marqué de tout ce dont M. Copeau fit sa gloire d'être l'adversaire!

Ce comédien, d'ailleurs très bon, avait visité, paraît-il, M. Copeau et sa couvée en Bourgogne. Conquis à tant de bonnes mines, il a voulu manifester sa bienveillance. Piètre raison tout de même, pour accepter un quidam étranger célèbre dans une troupe où le seul intérêt pourrait être apparemment sa stricte autonomie. Mais c'est bien encore un tour de la manière désunie, illogique de M. Copeau, qui n'a pas vu, ou a négligé de voir, par exemple, qu'il frappe cruellement de son propre arrêt l'effort de ses jeunes prosélytes. C'est dire : ils ne peuvent rien de leur propre éducation dramatique, de mes longs enseignements, puisque je les subordonne à une vedette. M. Copeau n'a-t-il donc formé que des figurants moralement et intellectuellement inanimés? A force d'exiger leur génuflexion à sa légendaire baguette, a-t-il donc brisé leurs quinze ressorts individuels?

Le résumé de ce long travail provincial n'est pas enchanteur : le décor, le vêtement, les acteurs, et la vedette primant tout! Evidemment, tout cela peut aller pour un spectacle primaire tel que ce *Noé* sans valeur, et taillé exactement à portée des effets, des possibilités de la troupe... Mais que confier qui vaille à ce patronage?

Ce qui y paraît évident, c'est la foi, la discipline. Et là-dessus, une bonne volonté touchante.

La spontanéité, la santé, la naïveté cultivée de ces troupes à pasteurs, que ce soit chez les girls des music-halls, ou chez les braves boys-scouts du Vieux-Colombier d'aujourd'hui, au fond tout cela est identique. Apparences du florissant, du dispos, de l'hygiénique, du tonique, du sain, de la joie de vivre; au fond, c'est l'inertie, la « mort dans l'âme ».

Que l'on devienne paysan et que l'on s'enorgueillisse de sa retraite campagnarde, soit, et cela est excellent. Mais paysan du Danube, et au point où le montre M. Copeau dans sa mystique et ses manœuvres! Ce joyeux homme se fait une idée excessive de la défaite où serait tombé Paris. Le contrôle critique ne s'y trouve pas complètement aboli.

Il resterait possible que *les quinze,* maîtres de leur affaire et résolus de rompre un bon coup avec leur berger biblique, auraient eu l'esprit de rendre volontairement évidente la faillite de leur inénarrable professeur? Mais non! ce serait trop beau!

On sait que, ancien directeur de la *Nouvelle Revue Française,* M. Copeau fut orienté vers le théâtre par M. André Gide (lequel aurait aussi bien pu le diriger vers la musique, la peinture ou la sculpture) qui voulait donner la revue à M. Jacques Rivière. Ces deux créatures ont fait de leur mieux, chacun à son poste dérisoire, mais on ne peut s'empêcher de penser au sujet du préposé au *théâtre,* ce que Souday notait en conclusion à sa lecture d'une livre de celui qui avait été proposé par M. Gide à la *littérature :*

> C'est le plus triste symptôme de la décadence intellectuelle à notre époque que la situation de ce personnage, rédacteur en chef de la N. R. F.

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — Perceval Frutiger, *Les mythes de Platon.* Alcan, 1930. — W. D. Ross, *Aristote,* Payot, 1930. — Albert Bayet, *La morale des Gaulois.* Alcan, 1930.

Les Mythes de Platon : une thèse de doctorat qui nous vient de Suisse. Le sujet a fait couler déjà beaucoup d'encre. Quelle valeur faut-il attribuer à ces récits platoniciens qui n'ont pas la rigueur de la dialectique, mais seulement la plausibilité de

l'« opinion vraie »? Les essais de définir la mythologie, rappelés p. 31-32, ne concordent guère avec le sens platonicien de « mythe », qui n'implique pas toujours un anthropomorphisme de la nature inanimée. On rappelle fort à propos que la prodigieuse souplesse intellectuelle et la virtuosité poétique de Platon déconcerteront toujours pédants ou classificateurs, ne fût-ce que par l'ironie où excelle son génie, mais devant laquelle trébuchent nos linguistes comme nos historiens. Nous croyons, quant à nous, que « mythe » au sens large doit se prendre, si l'on envisage l'ensemble des textes, comme dans l'expression Αἰσώπου μῦθοι, dans l'acception très vague de « fables ». Parmi ces récits, tous les degrés possibles de folklore et de rationalité peuvent se rencontrer.

Le mérite de M. Frutiger fut de rejeter les critères trop stricts et de dresser le bilan des passages mythiques. Il énumère même, de façon plus scabreuse, ceux qui ne semblent mythiques qu'en apparence. Il classe ensuite les mythes en allégoriques, génétiques et parascientifiques. Soit; mais à quoi bon? et qu'en résulte-t-il pour l'intelligence du platonisme? La question des sources est la seule question véritable, et ici le travail ne peut que paraître faible. La science n'avancera que par une exploration plus systématique des croyances populaires égyptiennes, indo-européennes, sémitiques, ainsi que des divers mysticismes.

L'**Aristote** de W. D. Ross est un instrument de travail des plus précieux. Ainsi que le rappelle dans une préface M. D. Parodi, il n'y a pas de plus éminent spécialiste de l'aristotélisme que l'auteur, qui dirige, à Oxford, l'énorme tâche d'une traduction des œuvres d'Aristote, ayant entrepris de traduire lui-même la *Métaphysique* et les *Ethiques*. La première édition anglaise du présent livre date de 1923.

La **Morale des Gaulois,** d'Albert Bayet, représente une partie d'un cours consacré à l'histoire de la morale en France. Il faut tenir compte de ce point de vue pour juger l'ouvrage, l'auteur n'étant pas un celtisant, mais un sociologue, ou mieux un éthologue. Du moins, comme tel, a-t-il un sentiment extrêmement vif de la rigueur qui devrait être exigée dans cette science des mœurs naguère définie par Lévy-Bruhl; personne

ne saurait lire, sans en être frappé, sa *Science des faits moraux,* dont nous avons rendu compte en son temps ici-même. Il est trop vrai qu'une histoire de la morale en France nous fait défaut, et qu'une telle histoire devra se fonder sur la relativité des faits. Pour l'appréciation de la valeur relative des diverses sortes de faits qui devront entrer en considération dans l'immense entreprise, on peut faire confiance à la scrupuleuse sagacité de M. Bayet.

L'auteur, ici, se reconnaît principalement redevable envers C. Jullian. Quand il s'oppose à lui en visant à une objectivité plus sûre, il sait qu'il ne peut le faire au nom d'une compétence celtisante plus autorisée; c'est ou bien au nom de l'éthologie comparative, ou bien parce que le brillant historien lui paraît avoir, dans son interprétation, outrepassé la portée d'un texte ou d'un fait. A maintes reprises on proteste fort à propos contre certaine notion romantique du barbare ou du sauvage, qui vicie encore des travaux sérieux. On dénonce aussi le préjugé totémiste, que, semble-t-il, aucune donnée, en l'espèce, ne corrobore.

Pour un sujet où la documentation est rare, l'investigation se fait multiple et complexe : examen de la religion, recherche de principes moraux, description des sacrifices humains et des cas de suicide, morale sexuelle, notion de propriété, vie familiale, organisation sociale, vie politique, conception de la guerre. Aucune enquête aussi critique n'avait encore été tentée sur nos ancêtres.

Une conclusion chère à l'auteur, c'est que la morale était chez eux relativement indépendante de la religion. L'avenir de l'éthologie montrera si cette vue est définitivement juste, ou si au contraire elle exprime un préjugé scientifiquement « éthologique ». M. Bayet ne peut manquer d'admettre cette réserve de principe, lui qui, plus que personne, sait peser les préjugés d'autrui — ceux de César comme ceux de Jullian ou des « romantiques » — pour déterminer ce qu'ils renferment de fondé ou d'aventureux. Nous attendons de bien précieuses lumières de l'investigation inaugurée ainsi, pour la réalisation du « connais-toi toi-même » de notre nation.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Karl K. Darrow : *La synthèse des ondes et des corpuscules* (exposé élémentaire publié avec une introduction et des notes par Marcel Boll), Hermann. — Georges Déjardin : *Les quanta*, Armand Colin.

Il est toujours assez laborieux, pour un lecteur français, de prendre connaissance des meilleures mises au point écrites en langue étrangère. C'est en particulier le cas pour l'excellente *Introduction à la physique contemporaine* du physicien américain Karl K. Darrow, dont la première édition date de 1926 et qui n'eut pas chez nous le retentissement qu'elle méritait.

Depuis lors, la science a fait des progrès étonnants, dont nous nous sommes efforcé de donner une idée dans cette chronique. Pour instruire le public scientifique de langue anglaise, Darrow avait eu l'idée de publier au jour le jour toute une série de monographies assez courtes (entre 20 et 80 pages), sous les auspices d'une puissante compagnie new-yorkaise, le *Bell System*, qui possède d'admirables laboratoires, les *Bell Telephone Laboratories* et qui fait paraître un magazine mensuel, le *Bell Laboratories Record*. Voilà une organisation dont nous n'avons en France aucun équivalent, même de loin, hélas!

Les monographies de Darrow, au nombre d'une vingtaine à l'heure actuelle, ont traité récemment : du ferromagnétisme, de la théorie classique de la lumière, de l'effet Compton, de la diffraction par les cristaux, de la dissociation des molécules, des nouvelles statistiques et de la mécanique ondulatoire, de l'ionisation des gaz par la lumière. Nous nous trouvions en rapports avec M. Darrow pour avoir rédigé en commun (1) un tableau d'ensemble de la *physique américaine*, où nous avions insisté sur les importantes recherches de savants comme Michelson, Millikan, A. H. Compton, Davisson et Germer... Il nous parut donc intéressant au premier chef de diriger la publication d'une de ses monographies — la dix-neuvième — et nous avons choisi celle que son caractère élémentaire et ses aperçus philosophiques rendaient accessible à un large public : telle est l'origine du petit ouvrage, intitulé La

(1) *La science et la vie*, juin, 1928, p. 465-472.

synthèse des ondes et des corpuscules, dont la traduction française est donnée, jusque dans ses moindres détails, en parfait accord avec l'auteur étranger. N'est-ce pas là une leçon dont nos éditeurs (Blanchard, Gauthier-Villars, Payot...), encombrés de tout un stock de traductions ahurissantes, devraient s'inspirer?

L'exposé de Darrow est divisé en six chapitres, de moins de dix pages chacun, dont voici les idées essentielles. Il est facile de comprendre la *réfraction de la lumière,* soit par la théorie ondulatoire d'Huygens, soit par la théorie corpusculaire de Newton. Mais, il y a un siècle environ, la théorie de Newton fut abandonnée, parce que « tout le monde faisait deux suppositions qui semblaient si évidentes qu'il ne valait guère la peine de les formuler, à savoir que la masse d'un corpuscule de lumière était constante et que la vitesse — soit des ondes, soit des corpuscules — était identifiée avec la vitesse de la lumière, mesurée dans une expérience *quelconque.* »

En réalité, il existe entre les deux conceptions une relation fondamentale : l'impulsion d'un corpuscule (2) multipliée par la longueur d'onde de l'onde corespondante est une constante, que Planck a désignée sous le nom de *quantum d'action.* Par ailleurs, il faut nettement distinguer, dans un rayonnement, la « vitesse de phase » et la « vitesse de groupe » : c'est la vitesse de phase qui intervient dans la réfraction, tandis que la vitesse de groupe se mesure quand on « hache » un faisceau de lumière (au moyen d'une roue dentée, par exemple); on peut se représenter familièrement la vitesse de groupe, quand on a affaire à la composition de deux ondes de fréquences voisines, comme dans les battements du son.

L'échec de la théorie corpusculaire provenait de ce qu'on identifiait la vitesse des grains de lumière — que nous appelons aujourd'hui photons — à la vitesse de phase, alors qu'on démontre que celle-là se confond avec la vitesse de groupe. Et Darrow examine, pour terminer, la *diffraction de la lumière* par deux fentes voisines, en montrant que ce phénomène s'interprète aussi bien par les corpuscules que par les ondes.

Au cours d'une introduction et dans plusieurs notes dissé-

(2) En d'autres termes, le produit de sa masse par sa vitesse.

minées çà et là, nous avons tenu à préciser certains points particuliers et, aussi, à indiquer dans quel sens la physique évolue en ce moment : il s'agit de la *subordination des corpuscules aux ondes,* à la suite des suggestions de l'Allemand Pauli, de l'Anglais Mott et surtout de notre compatriote Paul Langevin (3).

§

Le petit ouvrage de Georges Déjardin, professeur à l'Université de Lyon, est d'un caractère un peu moins élémentaire : sans être mathématicien, on peut lire sans difficulté de nombreux passages de ce livre sur **Les Quanta,** mais son étude complète ne peut être entreprise que par les esprits familiarisés avec le symbolisme du calcul infinitésimal. C'est néanmoins un véritable tour de force que d'avoir exposé ces théories sous une forme aussi précise et aussi succincte, avec « de brèves indications sur l'évolution actuelle » (p. 5). Avec le savant anglais Jeans, l'auteur souscrit à la déchéance de l'« éther », puisque les formules sont les mêmes, qu'il s'agisse « d'un éther ou d'un espace vide » (p. 20).

C'est à propos de l'explication du *rayonnement* — « ce mécanisme très général d'échange d'énergie entre les corps » (p. 7) — que naquit en 1900 l'hypothèse des quanta, et l'auteur insiste sur les contradictions inhérentes aux premiers essais théoriques (p. 29) ; on s'aperçut bien vite que les deux domaines d'applicabilité étaient les basses températures et les fréquences élevées (p. 35). Après un court, mais substantiel chapitre sur les chaleurs spécifiques, Déjardin passe en revue la photoélectricité, l'effet Compton et les diverses applications spectroscopiques : spectres optiques, émission des rayons X, le magnéton et l'effet Zeeman, les grandes sortes de spectres de bandes (p. 160), les potentiels critiques et la structure des atomes.

Il est ensuite question des phénomènes thermoélectroniques, des réactions photochimiques, de l'effet Dopler-Fizeau et du récent phénomène de luminescence découvert par le physicien hindou Raman. Les vingt dernières pages sont un raccourci saisissant des nouvelles mécaniques, auxquelles reste-

(3) Cf. *Mercure de France,* 15 juillet 1930, p. 438-439.

ront attachés les noms de Louis de Broglie, de Schrœdinger et de Heisenberg (4). Toutes continuent à poser, comme intangibles (jusqu'à ce jour), les principes de la conservation de l'énergie et de l'impulsion (p. 72).

En résumé, Georges Déjardin a écrit là une mise au point remarquable (bien supérieure à celle de Pierre Bricout, de la même collection, qui traite presque du même sujet) (5) : elle a été rédigée avec le souci constant de montrer, à chaque pas, les insuffisances des théories classiques et la nécessité de recourir, sans échappatoire possible, aux mystérieux quanta.

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

Henri Saubeval : *Médecins et Clients*, Flammarion, 12 frs. — Marcel Réja : *Au Pays des Miracles*, éd. des Portiques, 12 frs. — Taillefer : *La Médecine comique* (2e série), éd. Les Gémeaux. — Marcel Nathan : *L'Esprit et ses maladies*, éd. Rieder, 20 frs. — Marcel Nathan : *Troubles de l'affectivité et du caractère*, Flammarion, 12 frs. — Amédée Fayol : *La Vie et l'Œuvre d'Orfila*, Albin Michel, 15 frs. — Docteur Félix Escande : *L'Ultra Violet* (Contribution à la cure des affections tuberculeuses) Cléder, Toulouse. — Docteur René Apperc é : *Un sourd de génie : Beethoven*, Imprimerie intersyndicale lyonnaise, Lyon.

Encore un des nôtres, après Jules Romains, qui nous dépeint. Bien entendu, dans **Médecins et Clients,** de Henri Saubeval, le crayon est appuyé jusqu'à l'écrasement, côté défauts. Il s'en excuse prestement.

Pas plus que personne, je ne changerai rien à ce fait de tous les temps qu'un homme bien portant se rit des médecins, et que ce même homme, malade, les supplie de le guérir.

L'auteur sait conter et son livre prend naturellement l'aspect d'une conversation facile, peut-être trop facile. Des anecdotes personnelles, quelques croquis rapides de maîtres, vus uniquement de l'extérieur, la grande misère des malades du

(4) Signalons que le mot *quantum* est ici amphibologique : ce mot désigne (p. 86) une action, alors que (p. 57) c'est une énergie à laquelle s'appliquerait mieux le nom de *photon*. Il y aurait lieu (comme p. 159) d'employer systématiquement l'adjectif *multipériodique* et d'abandonner le synonyme « quasi-périodique » (p. 110). L'abréviation de gramme est g, et non « gr. », et la même lettre *m* correspond dans la *même* formule (p. 115) à deux grandeurs différentes, etc. Mais il n'y a, au cours de tout l'ouvrage, qu'une dizaine de lapsus, faciles à corriger dans une deuxième édition.

(5) Cf. *Mercure de France*, 15 septembre 1930, p. 697-698.

peuple, des observations banales succédant à des notations aiguës, du meilleur et du médiocre, inconvénient du livre facile que porte beaucoup plus le sujet que le talent de l'auteur.

Je pensais en commençant : le rôle du médecin est de soigner et de guérir les malades. Petit à petit allait m'apparaître l'impuissance de la science médicale, et, chose navrante, je ne manquerais pas de m'y accoutumer.

Notre impuissance! L'affirmation est classique. Elle ne saurait être modifiée par les progrès réels de notre science. Molière était tuberculeux et trompé. Il resta, quoi qu'il fît, tuberculeux et trompé, et son caractère s'en ressentit contre nous. M. Saubeval ne doute pas que nous n'ayons à notre disposition que des discours. S'il exerce notre « beau métier », je regrette pour lui ce scepticisme complet. Mettons qu'il n'est que d'optique littéraire. Ici encore la vertu, c'est-à-dire l'action utile, se tient dans le juste milieu, entre la certitude pleine de morgue de certains Pontifes et l'agnosticisme du critique. Saubeval, dont l'ironie parfois est vraiment puérile, cite pieusement ces phrases des *Mémoires d'un médecin* de Veressaïeff :

Peu à peu et de plus en plus, je me convainquis que je ne devais me fier à rien, ne rien accepter sans contrôle, tout suspecter, réfuter tout, et ne prendre, de ce qu'on me présentait, que ce que ma propre expérience m'aurait permis de vérifier. Mais si tant de recherches n'aboutissent qu'à la défiance, à quoi ont servi les expériences séculaires de la médecine, et quelle valeur a-t-elle?

Et la réponse de Sydenham à l'élève lui paraît le nec plus ultra :

Un jeune médecin demandait une fois au célèbre Sydenham, l'Hippocrate de l'Angleterre, quels livres il lui conseillait de consulter pour devenir un bon praticien : Mon ami, prenez *Don Quichotte*, répondit Sydenham. C'est un très beau livre et je le lis fort souvent.

Le tort évidemment est de prendre cela au sérieux. Montaigne, Pétrarque, Gœthe, Tolstoï, etc... nous assènent des phrases encore plus cruelles... mais qui ne changent rien aux

nécessités de faire appel à l'expérience des prédécesseurs et de croire au métier que l'on exerce. Croire n'est pas être jobard.

M. Saubeval a noté, sans trop exagérer, nos ridicules, et stigmatisé les mœurs nouvelles qui déshonorent notre profession. Les excès de la dichotomie, les scandales des accidents du travail, de signification si menaçante quand on pense aux assurances sociales, le rabattage et les associations de plus en plus « exploitantes » de « coupeurs » et de pseudo-spécialistes, sont des maux que les médecins dignes du nom — et ils sont les plus nombreux — désirent voir étaler au grand jour. Il est nécessaire que le malade sache les dangers qu'il court. En ce sens nous sommes reconnaissants à M. Saubeval d'avoir ajouté un livre de plus à ceux qui ont fustigé les brebis galeuses d'une profession que je désignerais encore à un adolescent en mal de carrière comme la plus belle des professions.

Je lui ai gré d'avoir terminé son livre par ces lignes de Theodor de Wyzeva :

> Le meilleur médecin n'est pas celui qui sait le plus, car, quelque savant qu'il soit, ce qu'il sait n'est *rien*; c'est celui qui aime ses malades et qui en a pitié. A celui-là nous pouvons confier aveuglément le soin de notre vie, avec la certitude qu'il n'essaiera pas sur nous des remèdes inconnus, qu'il ne nous opérera pas sans nécessité, qu'il ne nous inventera pas des maladies supplémentaires, sous prétexte de nous délivrer de celles dont nous souffrons. Celui-là, s'il ne sait pas nous guérir, saura du moins souffrir avec nous et nous consoler.

Puis-je ajouter, Saubeval, que quelquefois il guérira?

§

Marcel Réja, auteur de *L'Art chez les Fous*, a publié de nombreux articles sur les guérisseurs. Il les réunit dans **Au Pays des Miracles.** La question est d'actualité. Les superstitions, à notre siècle d'inventions, règnent comme au Moyen Age. La guerre, dit l'auteur, nous a montré combien il est facile de retrouver le sauvage intégral sous le civilisé. La thaumaturgie nous fait chaque jour la même démonstration :

nous avons tous dans le cœur un nègre (ou, si l'on préfère, un mystique, un prélogique) qui n'est jamais endormi profondément. Il se réveille dans toutes les conditions sociales et sous tous les costumes. Mais aussi, pourquoi la médecine n'empêche-t-elle ni d'être malade ni de mourir? La critique de la Médecine et des médecins, écrit Réja (qui pourtant n'a pas lu Saubeval) est un des thèmes favoris de l'esprit populaire, voire de la littérature proprement dite. Et quel riche thème! Ne voit-on pas tous les jours des malades qui s'éteignent malgré les soins les plus éclairés? Donc la médecine est impuissante. Ne voit-on pas tous les jours des gens qui survivent en dépit de la condamnation prononcée par le corps médical? et d'autres qui meurent en dépit de ses promesses les plus formelles? Donc, la médecine est ignorante... « En face du médecin qui, poursuivant avec prudence l'étude d'une science ardue, ne s'avance que lentement et péniblement, le guérisseur qui est censé tout savoir sans jamais avoir rien appris — et qui n'a même pas lu, comme Sydenham, Don Quichotte — fait l'effet d'un magicien prestigieux opposé à un prosaïque casseur de cailloux. D'un côté c'est la Raison, l'appareil lent, lourd, laborieux de l'expérience. De l'autre c'est la Foi. Aveugle, ardente, intransigeante, la Foi! »

En cinq chapitres documentés, Réja nous renseigne sur : a) *les Mystiques,* quelques saints guérisseurs, la Vierge noire de Chartres, N.-D. de Lourdes, Sainte Thérèse de Lisieux, la Christian Science, le Culte antoiniste, les « barreurs », les « souffleurs », les « marcoults », etc...; b) *les empiriques,* raccrocheurs d'estomac, guérisseurs par les simples, etc...; c) *les magnétiseurs*; d) *les médiums*; e) *les fantaisistes.* Analysant avec précision leurs résultats thérapeutiques, il conclut que les affections guéries par les thaumaturges sont exactement celles que nous savons relever du traitement par la suggestion. « Mais ce moyen, ils lui font rendre tout ce qu'il est susceptible de rendre. Ils en tirent des résultats stupéfiants. Ils nous ont appris qu'il pouvait agir de même sur des affections à lésion anatomique comme les verrues. »

Etudiant le « miracle », Réja montre que si « la guérison s'effectue en coup de théâtre », elle a toujours été précédée par un sérieux travail de préparation, qu'il détaille et qu'il

expliqué. C'est ce travail qui charge la cartouche d'explosif, qui met le fulminate en place :

Vienne le petit déclic de l'émotion et tout va sauter d'un coup. Si la guérison est de celles qui peuvent être réalisées par les seules forces de la foi, vous pouvez tenir la chose pour accomplie... Le choc émotif est donc un élément précieux qui emporte la victoire dans la furia de son assaut brusque Mais il ne réussit que s'il a été précédé d'un sérieux travail de préparation, ou, si l'on veut, de cristallisation. L'expérience montre que ce dernier travail est un temps essentiel. Inutile d'allumer le fulminate si vous n'avez pas mis la dose de poudre dans la cartouche.

Conclusions : L'étude des guérisseurs met en lumière deux vérités fondamentales :

1° Les médecins, même les plus qualifiés, sont souvent téméraires dans leurs affirmations, imprudents dans leurs pronostics;

2° Le rôle de la suggestion en thérapeutique dépasse tout ce que nous avons coutume d'imaginer.

Si les guérisseurs guérissent quelquefois, dit Réja, « le plus souvent ils tuent et à ce titre ils constituent un incontestable danger social », mais les articles de loi et les syndicats médicaux (qui à mon sens ont tort d'attaquer en justice les guérisseurs, car ils ne font qu'augmenter leur réclame par la foule accourue des malades reconnaissants et des simples d'esprit) n'y peuvent rien.

Au demeurant, il en est de la lutte contre la thaumaturgie comme de celle contre n'importe quelle superstition : ce ne sont pas les exploits d'huissier ni les descentes de police qui éteindront jamais au cœur des masses l'amour du Merveilleux et l'espoir en ce qui ne peut être expliqué. La ruse du délinquant et la complicité du client sont des forces avec lesquelles il faut compter. Le guérisseur faisant la nique au médecin, c'est un peu Guignol rossant le commissaire : spectacle sympathique s'il en fut...

§

Dans sa deuxième série de **La Médecine comique,** Taillefer, alias le docteur Bussillet, nous montre que les consultations médicales sont assez souvent drôles.

§

L'Esprit et ses maladies, de Marcel Nathan, est un excellent résumé des connaissances actuelles sur les rapports de l'esprit et du cerveau. Après un exposé d'anatomie strictement indispensable, il étudie les psychoses dites organiques liées à des lésions bien connues de l'encéphale, et les psychoses, dites (probablement à tort) inorganiques, dont la cause anatomique, humorale ou affective, nous demeure encore mystérieuse, malgré les théories et les affirmations... contradictoires.

Le même auteur, dont les qualités d'exposition sont très appréciables, met bien en valeur dans les **Troubles juvéniles de l'affectivité et du caractère,** la part respective de la maladie nerveuse et des altérations cérébrales, du tempérament morbide et des fautes de l'éducation. Cette dernière partie confirme ce que nous avait appris le docteur Gil Robin dans son *Enfant sans défauts* : l'éducation autoritaire crée des psychasthéniques et des scrupuleux, l'incompréhension des parents fait ces « rêveurs éveillés » que le patois psychiatrique à la mode appelle des « schizoïdes ». Nathan montre lui aussi que la seule conception éducative digne de ce nom est celle de la confiance mutuelle des parents et des enfants, l'enfant ne pouvant avoir de meilleurs confidents que ses parents.

§

La Vie et l'Œuvre d'Orfila, de M. Amédée Fayol, retrace l'existence de l'officiel de la Médecine le plus fêté en 1830. Cet Espagnol natif des Iles Baléares fit rapidement la conquête de Paris. Nommé, à vingt-huit ans, membre correspondant de l'Académie des Sciences, appelé la même année comme professeur de chimie à Madrid, et refusant, désigné comme Doyen de la Faculté de Médecine, à 44 ans, couvert d'honneurs et de décorations, il fut longtemps un véritable dictateur médical. Les Pouvoirs Publics comptaient avec lui; les arts, la presse le saluaient d'un continuel hommage; la caricature ne l'oubliait pas. Bel homme, musicien, il chantait comme un ténor de l'Opéra, et ses succès mondains étaient considérables. Sa précoce célébrité scientifique lui vint de

son traité de *Toxicologie Générale*. Il créa cette science; le premier, il eut l'idée, non seulement de rechercher le poison dans le tube digestif, mais encore dans les organes (foie, cerveau) où il peut se localiser après absorption. Ses *Eléments de chimie médicale* le posèrent définitivement. Premier expert de l'époque romantique, il est surtout connu du grand public par l'affaire Lafarge. Sa déposition entraîna la condamnation de Marie Cappelle. Il eut souvent des démêlés avec le puissant et charlatanesque Raspail, dont le caractère d'insurgé s'ébouillantait à chaque controverse scientifique. Le livre d'Amédée Fayol, qui fait revivre l'époque avec l'homme, est une heureuse contribution d'histoire au centenaire du Romantisme.

§

La consciencieuse thèse du docteur Félix Escande sur **l'Ultra Violet,** après avoir mis, comme il convient, au premier plan la cure solaire à laquelle s'ajoute l'action du climat, étudie l'influence de la lumière artificielle sur les affections tuberculeuses. C'est un auxiliaire précieux pour les très nombreux malades qui ne peuvent réaliser la cure solaire dans un endroit approprié et sous une surveillance médicale compétente. Les effets de ces traitements sont excellents dans un certain nombre de localisations tuberculeuses : tuberculoses osseuses, ganglionnaires, cutanées, péritonéales, etc...

La discussion reste ouverte en ce qui concerne les tuberculoses pulmonaires ou pleurales. M. Escande, qui s'est attaché au traitement de ces dernières, nous apprend que l'ultraviolet se révèle très efficace dans quelques formes torpides. Mais des précautions extrêmes doivent être prises. Il aurait cependant eu toujours à se louer d'avoir ainsi traité des malades dont les lésions graves avaient nécessité un pneumothorax artificiel. C'est seulement à la fin de leur cure et pour faire « le pont » avec le retour à la vie normale, qu'il employa la lumière artificielle. Estimant avec prudence que tant que les statistiques ne seront pas considérables, on ne saurait conclure d'une façon définitive, le docteur Escande verse ses documents aux débats.

§

Obéissant à une tradition déjà ancienne de l'école de Lyon, le docteur René Apperçé, qui consacre sa thèse inaugurale à la **Surdité de Beethoven,** porte à nouveau une contribution à la Clinique de l'Inspiration. Beethoven fut atteint à vingt-six ans d'une surdité progressive qui débuta par l'oreille gauche, devint rapidement bilatérale et aboutit à une surdité complète à quarante-cinq ans. L'hypothèse étiologique la plus soutenable est celle de la syphilis. Dans un chapitre excellent, l'auteur croit pouvoir établir une sorte de parallèle entre la marche de la surdité et la progression en quantité et en qualité de sa production musicale. De là à conclure que la surdité a favorisé le génie de Beethoven, il n'y a qu'un pas, que M. Apperçé franchit allégrement. Ce qu'il y a de plus grave... c'est qu'il nous en donne l'explication.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Henry Ford (en collaboration avec Samuel Crowther) : *Le Progrès*, traduction par Arthur Foerster, Librairie Payot. — Mémento.

Le Progrès, d'Henry Ford et Samuel Crowther, mériterait de longues réflexions; toute la science sociale ne tient-elle pas dans ce mot progrès, si on l'entend au double sens production économique et développement éthique? Un livre définitif sur ce sujet dispenserait de tous autres! Mais que les éditeurs, lecteurs et auteurs se rassurent, il n'y a rien de définitif en matière politico-sociale, et d'autres livres paraîtront certainement sous le même titre! Celui-ci n'en mérite pas moins une sérieuse attention.

Henry Ford, chacun le sait, est un des grands capitaines d'industrie des Etats-Unis; ses usines d'automobiles, répandues dans les diverses parties du monde, sont les plus puissantes de toutes. Lui-même est un exemplaire très réussi de l'espèce humaine; non seulement praticien, mais théoricien, et non seulement philosophe mais philanthrope. On a traduit de lui en français un premier volume d'autobiographie, *Ma vie et mon œuvre*, un second d'anticipations, *Aujourd'hui et de-*

main, et voici que son éditeur, Payot, nous en donne un troisième, *Le Progrès*, qui serre de près le problème central de l'humanité. Ce n'est pas d'ailleurs une synthèse condensée et méthodique comme un Français en aurait écrit une, mais une causerie vagabonde, quoique substantielle, sur divers sujets voisins, et qu'on lit avec le plus vif intérêt, bien que la traduction en soit médiocre, ce qui est fâcheux pour un livre d'idées et d'études. Ces idées sont, au surplus, si nombreuses et si complexes qu'il nous fait faire un choix parmi elles. Prenons d'abord l'idée du progrès industriel.

Les lois fondamentales des affaires, d'après Henry Ford, sont celles-ci : 1° produire le plus possible et le mieux possible; 2° abaisser les prix de vente le plus possible; 3° élever les salaires également le plus possible. Avec ceci, tout le monde est satisfait, le producteur, l'ouvrier et le consommateur. Le progrès industriel, par contre, a divers ennemis : le spéculateur, qui veut gagner de l'argent sur les choses déjà créées alors qu'il ne faudrait en gagner que sur les choses à créer (le producteur seul rend service à la société, et tout ici-bas devrait revenir à rendre service); le mauvais directeur d'affaires qui n'harmonise pas ses éléments, par exemple qui produit davantage sans abaisser les prix, ou qui abaisse les prix sans élever les salaires, ou qui recule devant un perfectionnement parce que de prix élevé, ou qui préfère avoir beaucoup d'ouvriers mal payés à peu bien payés; et encore le politicien qui s'imagine faire le bien général en gênant les libres mouvements des forces économiques, par exemple en faisant régulariser les prix par l'autorité publique.

Henry Ford est donc opposé, comme tout esprit sérieux, aux ingérences médicatrices de tout genre comme aux extravagances spéculatives de tout acabit, et sur ces points, on ne peut que lui donner raison. La liberté est la condition nécessaire du progrès. Non pas que la pauvre humanité ne puisse pas vivre en dehors de cette liberté; il y a production même dans une plantation d'esclaves, et parfois même production assez poussée, quand le fouet est bien manié par le garde-chiourme; il n'y a donc pas à s'étonner que la Russie bolchéviste produise du pétrole ou de la houille. Mais dans toute organisation socialisée, il n'y a pas de progrès véritable.

et celui-ci ne fleurira que dans un état social basé sur la liberté, le travail, l'épargne, la concurrence et le souple et tenace effort continuel vers le mieux. Sur tout ceci on lira avec fruit les divers chapitres du livre de Ford qui portent les titres suivants : *La crainte de la surproduction. Faciliter le travail ou l'économiser? Y a-t-il un problème d'âge? Chômage ou loisirs?* etc. Plus spécialement le chapitre *Pour abolir la misère* serait à lire lentement. Ses conclusions ne sont pas différentes de celles du livre plus ancien de Novicow, *Le Problème de la misère*, et elles sont d'ailleurs aux antipodes de tous les charlatanismes socialistes et socialisants : « Imagine-t-on, remarque Ford avec bon sens, les ennuis et les reculs que nous aurions éprouvés si nous avions suivi tous les meneurs qui nous ont fait entrevoir l'âge d'or? »

Ceci dit, il est bon de noter un détail important : Ford, constructeur d'automobiles, se met au point de vue de son industrie. Or, pour celle-ci, qui est d'extension pratiquement illimitée, ses lois sont exactes, mais en serait-il de même pour d'autres industries, et notamment pour la plus importante de toutes, l'industrie agricole? En agriculture, produire le plus possible est un mot d'ordre qui ne va pas loin; un hectare ne donnera que ce qu'il peut donner, en dépit de tout travail et de tout machinisme; ce qu'on appelle la loi du rendement non proportionnel ne permet pas de tabler sur les mouvements articulés : produits, salaires et prix. Il en est ainsi des industries de luxe, des autres industries non extensibles et peut-être aussi finirait-il par en être de même de l'industrie des automobiles le jour où chacun aura son automobile, car enfin on ne change pas d'auto comme de chemise, et à ce moment cette branche de production ne serait plus d'une extension pratiquement illimitée.

Il y aurait également fort à dire sur la question chômage, surtout chômage généralisé, comme celui dont souffrent aujourd'hui l'Angleterre et presque tous les pays du monde, y compris les Etats-Unis. Ford dit page 78 : « J'en parlerai plus tard », mais je n'ai pas trouvé par la suite du livre l'endroit où il en parlait. On eût aimé qu'à côté des considérations pleines de sagesse générale, l'auteur indiquât, parfois, des solutions précises pour des problèmes aussi graves que celui-

là, le chômage de la moitié ou du quart des ouvriers d'un Etat.

On sait que Ford a établi dans divers pays d'Europe des usines où l'on applique ses procédés, grosse production, gros salaires et bas prix. Il est intéressant de savoir que ces établissements ont réussi, et Ford va jusqu'à dire, ce qui le prouve exempt de toute gloriole chauvine : « Si on leur donne des conditions et des traitements équivalents, nos ouvriers en Europe sont même supérieurs à leurs cousins d'Amérique. »

Sur le problème très important de l'éducation des futurs dirigeants, son livre nous apprend ce qui a été fait à l'Institut Edison de technologie et aux écoles Ford de Deaborn et ailleurs. L'auteur prévoit qu'elles pourront arriver à instruire un million d'enfants, ce qui représente une élite copieuse, et il fournit sur ce point de très intéressantes indications : « Notre organisation n'est pas une école pour apprentis ni une école professionnelle ordinaire, c'est une école d'enseignement académique doublé d'une instruction industrielle; les jeunes gens ont de 13 à 18 ans; nous ne produisons pas des hommes machines, nous produisons des citoyens indépendants... » En vérité tout cela est très louable.

Un dernier point. Ford intitule un de ses chapitres *Prohibition ou indigence*. Il est donc partisan du régime sec, archisec, et ceci nous surprend un peu, nous autres Européens. C'est qu'un ouvrier qui boit, assure-t-il, ne saurait travailler assez intelligemment pour gagner un gros salaire. Et il insiste ici sur son expérience, sur la façon dont, à l'origine, il a tenu à ne s'entourer que d'hommes qui ne buvaient pas; « une sélection, précise-t-il, se fit alors automatiquement parmi nos ouvriers; ceux qui voulaient boire partirent, et ceux qui consentirent à ne pas boire restèrent; même dans les usines d'Europe il en fut de même, et nos ouvriers, en Irlande, sont aussi sobres que le groupe le plus sobre que j'aie vu en Amérique; car nous ne pouvons payer des salaires américains que là où nous trouvons une abstinence américaine.» Il faut avouer que ce réquisitoire contre la boisson est impressionnant, je me demande toutefois s'il est convaincant. Que l'ouvrier ivrogne, ou simplement alcoolique, soit inférieur à l'ouvrier sobre, personne ne le nie; mais qu'entend-on par sobre? et

est-ce « boire » que verser dans son eau quelques gouttes de vin, ou même consommer une bière légère ou un cidre modéré? La façon dont s'exprime Ford n'est d'ailleurs pas sans vous mettre en défiance. « Le pays, dit-il, a été prospère depuis qu'on a chassé l'alcool, mais pendant ces deux ou trois ans derniers, il a souffert d'une ivresse financière. » C'est jouer sur le sens du mot ivresse, et ce jeu-là n'est pas sérieux. En réalité la prohibition peut faire valoir d'autres arguments: celui-ci que l'ivresse, la véritable, est beaucoup plus dangereuse aux Etats-Unis qu'ailleurs, à cause des nègres, et peut-être même des blancs qui supportent moins bien la boisson que nous; et cet autre qu'empêcher l'ouvrier moyen de boire, c'est le forcer à faire des économies qu'il peut alors employer à se mieux nourrir, vêtir et loger et à s'acheter des autos, ce qui est avantageux à la fois pour lui et pour la maison Ford. Mais ce paternalisme larvé, si judicieux et heureux soit-il, n'en choque pas moins un peu notre vieux fonds libertaire; nous n'aimons pas trop qu'on fasse notre bonheur par force, peut-être avons-nous tort.

Quoi qu'il en soit, ce livre si remarquable donne, en résumé, une très favorable idée de cette civilisation américaine dont M. Gabriel Brunet parlait avec tant de sagesse dans le *Mercure* du 1er janvier. En dépit de ce petit ennui que serait pour nous le régime sec, que d'avantages! et quelle immense supériorité le monde américain a sur son antipode, le monde bolchéviste! Même le nôtre, si empoisonné d'autoritarisme politicien, s'avère inférieur. Dans la vieille Europe nous n'avons pas notamment cette joyeuse gaieté qui caractérise la jeune Amérique. Le propre du yankee est de rire aux éclats à propos de tout, comme un grand gosse (nous l'avons bien vu pendant la guerre!) alors que nous autres Français, en dépit de notre ancienne réputation de sociabilité, nous ne savons même plus sourire! et que quand nous allons justement en Amérique, nous ne savons trop souvent que grogner, peut-être justement parce que les Américains, observant leurs dictons : *keep smiling!* et *look happy!* ne grognent pas, eux! — Assurément la perfection ne se trouve pas aux Etats-Unis, pas plus qu'ailleurs, et notamment nous ne pouvons acclamer ni leur sécheresse ni parfois leur hypocrisie ou leur brutalité, mais comme,

malgré tout, ils tiennent la tête du monde! Ford, tout bien pesé, a raison d'intituler, à la gloire de son pays, son livre : Le Progrès!

Mémento. — Henri Damaye : *Sociologie et Education de demain*, Librairie F. Alcan. Le docteur Henri Damaye, étant directeur d'un asile d'aliénés, a écrit son livre à un point de vue très spécial et d'une importance d'ailleurs suprême. Il est certain que tout notre système d'éducation devrait être orienté vers la guérison de toutes les tares mentales (les petites ici étant plus dangereuses que les grosses; les vrais fous, on les enferme, mais les simples toqués on en fait des députés). Ah! développer la bonté dans l'âme de l'enfant! et obtenir l'équilibre dans les jeunes cerveaux! ou tout simplement réaliser la santé physique chez les générations montantes, quel immense et bienfaisant programme! En considération de ces excellentes idées, on peut bien passer à l'auteur quelques niaiseries sur les religions révélées et sur l'abus, paraît-il formidable, qu'il y a à laisser circuler des curés en soutane dans les rues. — *Trois conférences de Nelly Roussel*, préface de Mme Odette Laguerre, Marcel Giard. Ici, d'autres niaiseries, mais plus dangereuses sociologiquement parlant : *La Liberté de la maternité*, c'est-à-dire la dépopulation. *La femme et la libre pensée*, c'est-à-dire l'irréligion. *Créons la citoyenne*, c'est-à-dire la politicianisation. Libre à ces dames de voir dans ces *sesquipedalia verba* la triple formule du progrès. — Emile Evrat : *Le Féminisme dans l' « Enéide » de Virgile et dans la « Jérusalem délivrée » du Tasse*. Ed. Argo. Voici qui est d'un esprit moins politicien, mais qui d'autre part s'éloigne un peu de la science sociale. Toutefois, il n'est pas mauvais, entre deux lectures plus ou moins impatientantes, de s'arrêter un moment en rêvant à ces charmantes figures, Didon, Amata, Camille d'un côté, Armide, Clorinde, Herminie de l'autre. Vive ce féminisme-là! — *Le Comité national d'études sociales et politiques*, qui tient ses séances dans les locaux de la Cour de Cassation, a consacré sa dernière réunion à la question de l'amélioration des farines, et l'*Animateur des temps nouveaux* a affecté son dernier numéro à celle de l'amélioration du lait, dont la mauvaise qualité coûterait chaque année la vie à 20.000 nouveau-nés. — *L'Or du Rhône* est le titre d'une revue que publie l'*Union des Rhodaniens*, dont un Comité de propagande vient de se fonder à Paris, et qui se préoccupe de l'aménagement du fleuve ainsi que du rapprochement des intérêts des populations riveraines; cet aménagement est envisagé au triple point de vue navigation, irrigation et hydro-électrification, à quoi M. Paul Cuminal propose très judicieusement de joindre la régu-

larisation du volume d'eau, c'est-à-dire en somme la lutte contre les inondations. De tous nos fleuves de France, la Seine seule est assez bien régularisée, et des travaux récents permettent d'espérer que des inondations comme celle de 1910 ne se reverront plus; depuis cette époque, il y a eu dans son bassin des pluies plus abondantes encore que celles de cette année-là sans que Paris ait été inondé. Mais la Garonne, la Loire et le Rhône laissent encore beaucoup à désirer. A propos du Rhône, on n'entend toujours pas parler de ce fameux projet d'Office national qui devait résoudre toutes les difficultés; c'est une nouvelle preuve du fait que l'ingérence de l'Etat, même larvée sous le nom de régie coopérative, ne donne pas les résultats de l'industrie privée; quand l'aménagement du Rhône « paiera », on trouvera vite tous les capitaux voulus sans déranger les départements, municipalités, universités, etc., d'une région.

HENRI MAZEL.

VOYAGES

P. Dollinger : *Les Provinces françaises : L'Alsace*, H. Laurens. — Pierre Mac Orlan : *Villes (Rouen, Montmartre, Brest, Londres, Villes rhénanes, Rome)*.

L'Alsace est redevenue d'actualité après la dernière guerre, comme on pouvait s'y attendre, et la librairie Laurens en profite pour publier un intéressant volume qui apporte sur cette province historique de multiples et intéressants détails. Ce n'est pas seulement une portion de la vallée du Rhin, nous dit Vidal de la Blache, c'est une contrée distincte, un pays ayant réellement sa physionomie. C'est au XIIe siècle que fut créée ou reconstituée une Alsace homogène, mais dont les limites ne cadrent pas exactement avec celles des deux départements d'aujourd'hui. La ville de Mulhouse, enclavée dans le territoire alsacien, s'était ainsi séparée du territoire helvétique.

On peut diviser l'Alsace en cinq régions : 1° Le Jura et la région du Sundgau; 2° les Vosges; 3° les basses Vosges; 4° les coteaux sous-vosgiens; 5° la plaine rhénane.

On trouve en Alsace, que traverse le Rhin, des fortifications même préhistoriques, par exemple la muraille cyclopéenne de Sainte-Odile. Au premier siècle avant l'ère chrétienne, on assiste déjà à des invasions germaniques, et avec l'occupation

romaine, on constate l'existence de villes comme Strasbourg (Argentoratum), Saverne (Tres Tabernae), Seltz (Saletio), etc. C'est sous les Mérovingiens que se propagea le nom d'Alsace, créé par les Alamans et qui signifiait « le séjour de ceux de l'autre côté du fleuve ». De nombreux détails sont donnés sur l'organisation et l'histoire régionales alsaciennes durant le moyen âge, avec Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, qui avait compris l'Alsace dans ses projets de constituer un vaste empire réunissant la Suisse, la Bourgogne et la Lorraine. On sait que la puissance militaire bourguignonne succomba sous les murs de Nancy, où le duc fut tué.

Avec Louis XIV, dont les régiments français font leur entrée à Strasbourg le 30 septembre 1681, l'Alsace est définitivement rattachée au territoire. A l'époque révolutionnaire (1793) la cathédrale de Strasbourg, devenue le temple de la déesse Raison, fut odieusement mutilée, plus de deux cents figures de la façade furent détruites.

Au point de vue monumental, on sait que nombre d'églises en Alsace remontent à l'époque mérovingienne et carlovingienne; on cite ainsi les basiliques de Saint-Pierre, près de Molsheim, et d'Eschau, ancienne église abbatiale, sise à douze kilomètres de Strasbourg; c'est ensuite Saint-Ulric d'Avolsheim, en forme de croix grecque et don on ignore la primitive destination. Nous renvoyons au volume pour les églises de Saint-Georges de Hagueneau, Altorf, Rosheim, Sainte-Foy de Sélestat, etc. Il faut mettre à part enfin deux édifices, Marmoutier et Murbach. On peut mentionner encore la cathédrale de Strasbourg, sur laquelle l'ouvrage de M. Dollinger apporte de précieux détails et dont la physionomie est bien connue; c'est encore la cathédrale de Thann, d'une ornementation intéressante. Sur quelques collines vosgiennes, on peut de même apercevoir les vestiges d'anciens châteaux; trois de ces forteresses ont gardé jusqu'à l'époque moderne leurs défenses renforcées après la conquête française : Landskon, la Petite-Pierre et Lichenberg. On peut également indiquer l'aspect pittoresque des vieilles tours qui subsistent à Strasbourg, Mulhouse, Riquewihr, Dombach, Obernai et Strasbourg; dans cette dernière ville on trouve la maison Kammerzell, d'une ornementation remarquable, avec ses étages en retrait. Colmar

possède également un charmant logis où semblent revivre des réminiscences vénitiennes.

Mais nous ne pouvons qu'indiquer brièvement divers monuments et sculptures épars sur le sol alsacien : le sarcophage de l'évêque Adeloch dans l'église Saint-Thomas de Strasbourg et le portail de l'église d'Andlau, tous deux de l'époque carolingienne; à Strasbourg encore, le monument de l'évêque Conrad de Lichtenberg (XIIIe siècle) dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste, accolée à l'abside de la cathédrale; du XIVe siècle les monuments de Philippe et Ulrich de Werd dans l'église Saint-Guillaume; le mausolée du maréchal de Saxe à l'église Saint-Thomas.

On peut également mentionner de nombreux monuments de la sculpture sur bois qu'il serait trop long d'énumérer; des pièces nombreuses de mobilier et objets d'usage; la fameuse horloge de la cathédrale strasbourgeoise, etc. — Des chapitres de même sont consacrés, dans le volume, aux légendes et traditions du pays; aux coutumes et à l'art populaire; à l'Alsace économique, etc.

Une anthologie très nombreuse termine ce volume qui comprend également une intéressante illustration. C'est une des publications les plus heureuses de la librairie Laurens.

§

Le volume de M. Mac Orlan, qui répond au titre insuffisant de **Villes** et nous promène à Rouen, Montmartre, Brest, Londres, les villes rhénanes, Rome, est toutefois un recueil intéressant. Il nous conduit sur les quais et parmi la population assez mélangée du port de Rouen, dans la rue des Charettes, qui sent le crime et prend un aspect pittoresque vers six heures du soir, avec les matelots et les filles qui se coudoient; à Montmartre où vit toute une population de rapins et de filles légères. On y a vu se transformer le quartier du Sacré-Cœur. Voici la rue Caulaincourt, la rue Saint-Vincent et bien d'autres; son pittoresque, d'ailleurs, disparaît un peu chaque jour. Brest a surtout le mouvement de son port de guerre, et Londres offre une physionomie spéciale que l'auteur s'est efforcé de rendre. Sur le Rhin, nous arrivons à Mayence qui garde sa cathédrale, le château des électeurs en grès rouge, de belles

maisons anciennes, etc. Nous passons à Coblentz, Cologne, Spire où subsistent quelques coins pittoresques.

Les notes de l'auteur se rapportent à la période d'occupation de la région du Rhin par les Alliés, qui a terminé la dernière guerre.

Le volume se termine par un chapitre sur Rome, dont le climat et les monuments sont toujours heureusement appréciés.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Notes de Barrès sur Hugo, Michelet et su l'argent. — *Revue des Indépendants* : un sonnet humoristique. — *L Grande Revue* : Mort de Bruneau de Laborie. — *L'idée libre* : Lettre d l' « Association américaine pour l'avancement de l'athéisme » au Prési dent des Etats-Unis. — Naissance : *Nouvel âge;* un poème de M. Tristan Rémy. — Memento.

La **Revue des Deux Mondes** reprend la publication des Cahiers de Maurice Barrès par une série étendue de mai 1902 à novembre 1904.

Il y a cette note à propos de Victor Hugo :

Quand je fais mes visites académiques, Boissier me raconte que Hugo était très assidu, très poli. Il y a des élections tous les trois mois, insignifiantes, il venait et disait : « Il y a une élection. » Il votait toujours pour Leconte de Lisle, parce que cela l'ennuyait de choisir entre les candidats. Doucet lui disait : « Mais ça n'est pas régulier. On ne peut voter que s'il y a une lettre posant la candidature. — Je sais bien, mais ça m'est plus commode. »

Boissier ajoute : « Quand Leconte de Lisle est venu me faire sa visite, je lui ai dit ça, et que Hugo ne l'aimait pas. Il a bien ri. »

Boissier étant à l'Ecole normale était allé avec un camarade faire sa visite à Hugo. Cette visite était devenue un je ne sais quoi dans l'esprit de Hugo. Il disait sur la fin toujours à Boissier : « Ça me fait plaisir de retrouver un des braves d'*Hernani.* » Boissier à la cinquième fois ne protestait plus.

Coppée me raconte sur le père Hugo (novembre 1902) :

— C'est là seulement que j'ai eu l'impression d'une cour. Vous m'entendez bien, d'une cour. Cela voulait être familier, mais quel protocole ! Tout était réglé. Il y avait le moment où l'on embrassait les enfants, où l'on flétrissait le 2 décembre, où l'on proclamait l'immortalité de l'âme.

« Il n'a d'ailleurs profondément aimé que la littérature.
— Et tout à fait sincère l'admiration des Gautier, des Banville, de vous tous?
— Des élèves, dit simplement Coppée, nous étions des élèves.

Sur Hugo, Barrès écrit encore, lui associant cette fois notre Michelet :

Leurs injures à Michelet, à Hugo, me séparent de mes amis secrètement. J'ai horreur de l'ingratitude. Comment rendre à Michelet le plaisir, l'enthousiasme, l'anoblissement de quoi je lui suis redevable? Si je les insultais, j'insulterais ma jeunesse, des parts importantes de moi-même.

Pour Hugo, c'est plus tard, c'est dans ces années même que je l'ai goûté. Que disent-ils qu'il est creux? Il y a sa puissante musique, tous ces mots pareils à des feuilles, à des branchages où passe le vent. Je l'aime, avec cette vénération, cette terreur que j'ai, si je médite, devant le dictionnaire de la langue française. O mystère des mots!

Quel mépris de la politique et du personnel qu'elle entretient, au cours de ces notations!

Si les amitiés partisanes inspirent parfois une partialité chez l'auteur de *Leurs Figures*, qui ne lui donnerait raison quand il remarque :

Le crime de ce gouvernement : ne pas donner de contre-partie à la puissance de l'argent.

C'était vérité sous Louis XV, pendant la Régence, sous Louis-Philippe et Napoléon III.

La République, en sa jeunesse, tenta de réagir. Elle a été battue sur ce point par les mœurs, malgré les grands nettoyages opérés.

La guerre est venue qui a précipité la corruption. Aujourd'hui, nous voyons s'ouvrir les abcès d'un Parlement, d'une administration pourris jusqu'aux moelles par la finance de Robert Macaire et Cie.

§

La **Revue des Indépendants** (janvier) célèbre ses vingt ans d'existence par la plume de son éditeur. Mme Alice Lobert

le fait mieux encore par ce sonnet dont la lecture nous a mis en gaîté. Nous souhaitons qu'il ait été dans l'intention de l'auteur qu'il en soit ainsi.

LE CIMENT

L'édifice haussait sa façade orgueilleuse!
Au-dedans, s'agitaient les rudes travailleurs;
Et la chanson, le rire et les propos railleurs
Rendaient le marteau vif, la truelle joyeuse.

Mais, soudain, quel fracas d'horrible mitrailleuse!
Quel tableau rappelant les engins fossoyeurs!
La villa, qui rêvait de jours encor meilleurs,
De la mort est, déjà, la sombre pourvoyeuse.

Au grand Chantier des cœurs, l'estime est le ciment
Dont on ne dit jamais : il est trompeur! il ment!
Des peuples il soutient la Cité fraternelle.

Si l'Amitié l'exclut, tout s'effondre en un jour...
L'estime brave tout, par sa force éternelle!
L'estime est le ciment du véritable amour.

§

M. Pierre d'Hugues, dans **La Grande Revue** (décembre), rend un juste hommage à Bruneau de Laborie, escrimeur, explorateur, combattant de la guerre, chasseur de grands fauves. D'après une lettre administrative de M. Prouteaux, lieutenant-gouverneur de l'Oubangui-Chari, il narre ainsi la dernière chasse et la mort de celui qu'il appelle à bon droit « un gentilhomme français » :

C'était le 20 juin 1930. Il se trouvait dans la subdivision de Doba, sur les rives de la Pandé. Le pays abonde en lions. Cette années, les pluies avaient développé la végétation. La chasse était dangereuse. Ce jour-là, après avoir abattu un premier fauve, il se trouvait dans la brousse avec un pisteur armé et un guide. Le pisteur, marchant en avant, aperçoit un autre fauve, fait feu sans avertir, blesse l'animal et disparaît en criant : voici le lion! Bruneau de Laborie tira au jugé à quatre mètres. Le coup porta, mais n'arrêta pas l'animal. Bruneau de Laborie le repoussa avec le canon de son fusil. D'un coup de mâchoire, le lion lui écrasa la main et l'avant-bras droit, en même temps qu'il lui labourait

le coude d'un coup de griffe, puis, épuisé, il se retira à quelques mètres. Le chasseur était tombé. Il se releva et appela en vain. Le lion grondait. Résigné, Bruneau de Laborie attendit le destin. Au bout de dix minutes, le pisteur, tout troublé, descendit d'un arbre. Il prétendit que le lion lui avait arraché son fusil, sur la crosse duquel on remarqua des traces de dents, qui avaient pu être dessinées avec un couteau. Bruneau de Laborie fit achever le lion et commença la route douloureuse du retour.

L'administration coloniale fit tous les efforts possibles pour le secourir; elle envoya des médecins et une ambulance. Un commerçant, revenant de Béhagle à Doba, le chargea sur un camion. M. de Sibour, — « voyageur qui se montra d'un dévouement admirable », — le conduisit à Fort-Archambault. Enfin, il arriva à l'hôpital de Bangui le soir du 28 juin. Là, il fut examiné par trois médecins des Colonies, dont les docteurs Gromier et Marraz, « qui avaient pu apprécier son commerce ». La main et l'avant-bras étaient broyés; la gangrène apparaissait; la fièvre était violente, le facies terreux. L'amputation s'imposait. Elle fut pratiquée le 29, au tiers inférieur de l'avant-bras. Le résultat fut nul. La gangrène gagnait. Une nouvelle amputation fut effectuée le 1er juillet au tiers supérieur du bras. Epuisé, il mourut subitement dans la nuit de l'opération, le 1er juillet ,ayant montré une « fermeté admirable et un moral très élevé », dit le docteur Gromier dans son rapport :

« J'aimais beaucoup M. Bruneau de Laborie, écrit le gouverneur, dont j'avais pu apprécier la nature loyale et l'esprit cultivé. J'allai passer quelques minutes auprès de lui à la fin de la matinée du 1er juillet. Il me reçut avec son habituelle bonne grâce, montrant un moral extraordinaire... Tous ceux qui l'approchèrent furent frappés de l'extraordinaire énergie qu'il avait conservée à travers ses tragiques épreuves. Sans doute sa faiblesse et sa fatigue se lisaient sur ses traits; mais sa correction et sa délicatesse n'en étaient pas diminuées... Il avait supporté sa double opération avec le plus grand calme. »

§

L'Idée Libre (janvier) publie la lettre ci-après, adressée, on lira par qui, au Président des Etats-Unis, en protestation contre la célébration du *Thanksgiving Day* (jour d'actions de grâce) qui a lieu annuellement le dernier jeudi de novembre :

A l'Honorable Herbert Hoover,
Maison Blanche, WASHINGTON, D. C.

Monsieur le Président,

Nous vous demandons instamment de ne pas publier cette année, comme de coutume, la proclamation d'actions de grâces et ceci pour les raisons qui suivent :

1° SECHERESSE. — Le peuple américain vient d'être éprouvé par « la période de sécheresse la plus prolongée et la plus étendue qu'aient enregistrée les annales météorologiques de la nation », selon le rapport du 15 octobre du Ministère de l'Agriculture. Des remerciements, pour avoir leur raison d'être, doivent être fondés sur des faits. On a pu rendre grâces pour d'abondantes récoltes, mais des champs desséchés n'appellent aucun remerciement.

2° CHOMAGE. — Des millions de famille sont dans la misère la plus noire, parce que leurs gagne-pain ne peuvent trouver de travail. Elles vont affronter un hiver de dénuement et c'est un devoir de leur épargner cette inutile dérision de les inviter à rendre grâces pour des bienfaits qu'elles n'ont pas reçus. Les agriculteurs sans récoltes et les ouvriers sans travail ne sont pas à blâmer. Leur demander, dans ces temps difficiles, d'être reconnaissants, c'est ajouter l'insulte à l'injustice.

3° SEPARATION DE L'EGLISE ET DE L'ETAT. — L'un de vos plus illustres prédécesseurs, Thomas Jefferson, refusant de publier la proclamation d'actions de grâces, déclara que le Président des Etats-Unis « n'a pas autorité pour diriger les exercices religieux de ses commettants ». Nous vous prions de vouloir bien vous appuyer sur ce précédent et d'éviter ainsi de blesser un grand nombre de loyaux citoyens.

Les événements de l'année ne justifient pas cette proclamation qui est peu propre à notre forme de gouvernement et qui serait désobligeante pour les chômeurs. En conséquence, ne consentirez-vous pas à omettre cette année la proclamation d'actions de grâces?

Veuillez agréer, etc...

AMERICAN ASSOCIATION FOR THE
ADVANCEMENT OF ATHEISM, INC.
Signé : Woolsey Teller, vice-président.

§

Naissance :

Nouvel Age est né en janvier, à la librairie Valois, 7, place du Panthéon.

C'est une « revue mensuelle de littérature et de culture ».

Son rédacteur en chef est M. Henry Poulaille. Les livres signés de ce nom sont une garantie d'avenir. L'adresse au lecteur annonce un vaste projet : créer un organe « neuf », ne copiant aucun autre, qui « ne retiendra l'actualité que pour autant qu'elle sera susceptible de durer ». Sur ce dernier point, notre nouveau confrère s'abuse un peu : qui peut savoir quelle « actualité » : livre, pièce de théâtre, mouvement social ou politique, peinture, musique, sera « susceptible de durer »? Revue d'avant-garde sera *Nouvel Age,* qui se propose de révéler de futurs maîtres. Nous lui en adressons le vœu.

L'honneur revient à M. Jean Giono, d'ouvrir le naissant recueil, par une scène du « Drame des Bergers », la VIe qu'il intitule : « Seigneur, je suis nu », des premiers mots de « l'homme » à qui répond « le récitant », lequel « a le rôle du monde ».

Vient ensuite M. Lucien Jacques, auteur de deux complaintes : celle « d'Etienne Lagloire », un pauvre bougre envoyé à la guerre, et celle de « Notre Jeanne », qui rappellent l'inspiration populaire de M. Jehan Rictus. Un autre poète, M. Tristan Rémy, chante les miséreux, non sans talent, en vers très « peuple », par un artifice littéraire évident. On en peut juger d'après cette brève pièce :

AU COMPTOIR

La patronne dit de son tiroir-caisse :
— La livre monte...
— Ça l'occupe, fit celui qui tirait sa barbe.
C'est embêtant, mais viens, demain
On t'embauchera.
Peut-être à trois, trois soixante-quinze.

— Remettez ça, dit un jeune homme
Tandis que l'un jetait un billet sur le zinc.
Ils étaient bleus aussi, ses yeux,
Les yeux aimables du chômeur.
Mais sous sa veste, sous sa flanelle,
Pouvait-on voir son estomac?

— Elle est rudement bonne, la bière.
— J'irai. C'est entendu.
Je prends mes outils. On verra toujours —

Il n'avait pas mangé depuis deux jours.

Pourquoi, dans les récits en vers ou en prose, est-ce invariablement « depuis deux jours » que les malheureux n'ont pas mangé?

Un article ému et très émouvant de M. Georges Chennevière sur Charles-Louis Philippe.

Un très remarquable et pieux essai de M. Henry Poulaille sur Jules Vallès, suivi de « pages retrouvées » du bel écrivain, un des meilleurs prosateurs du XIXe siècle, un des premiers « oubliés » dont la résurrection s'imposait pour le véritable honneur des Lettres. On est heureux de voir cela qui annonce le renversement de quelques fausses idoles.

MM. André Latzko et Upton Sinclair, avec feu Maïakowsky, représentent noblement l'étranger à *Nouvel Age*.

§

Mémento. — *Le Crapouillot* (sans date) : numéro spécial sur « Les Allemands ».

Æsculape (janvier) : « La Vénerie de Jacques du Fouilloux », par M. le Dr B. Bord. — « Gilles de Rais », par M. le Dr Ch. Coubart. — « A propos d'une Vierge ouverte du musée de Chièvres à Poitiers », par M. Maurice Pouliot.

La Revue de France (15 janvier) : de M. Georges Duhamel : « Préface à ma Géographie cordiale de l'Europe ». — « Poèmes » de M. Gabriel Tallet. — « Joffre parmi nous » (à l'Académie) par M. Marcel Prévost.

Le Génie français (janvier) : Poèmes de M. Emile Vitta. — « Alexandre Georges » par M. Eugène Berteaux. — « Collines » par M. Henri Clouard.

La Revue mondiale (15 janvier) : « La condamnation d'Oscar Wilde et l'opinion française », par M. Léon Lemonnier.

La Muse française (10 janvier) : « Herbier sentimental » par M. Francis Eon. — « Images et sentiments » par M. Jean Lebrau.

Le Correspondant (10 janvier) : « L'esprit chrétien et la Cité moderne », par M. Jean Lacroix. — « Les origines du polythéisme hellénique », par M. A. Vincent.

L'Esprit français (10 janvier) : Lettres de Pierre Louys à Claude A. Debussy. — « Images d'Asie », d'Ed. Blanguernon. — « Images de France » par M. Tristan Klingsor. — « Chez les fous » par M. Joseph Rivière.

L'Archer (janvier) : « L'Escorial » par M. Camille Mauclair. — «Les propos de Compagnon», rubrique nouvelle dont l'auteur débute

très heureusement et pourrait être M. le docteur Paul Voivenel. — Mistral traduit par M. Marcel Coulon et plaidoyer du traducteur pour son droit opposé à ceux de Mistral défendus par sa veuve.

La Revue de Paris (15 janvier) : « Joffre », par M. M. Bourget. — « Entretiens avec le maréchal Joffre » de l'ambassadeur américain William Sharp.

Revue franco-belge (janvier) : « Méditation sur Gœthe », par M. E. Sellière. — « Une lettre de Michelet », par M. Marcel Paquot.

La Revue Universelle (15 janvier) : « Souvenirs du Vieux-Colombier », par M. Jacques Copeau.

Revue bleue (3 janvier) : « Mistral à Rome », par M. Maurice Mignon.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Réception du Maréchal Pétain (*Le Temps*, 23 janvier).

Ce fut, dit-on, une belle séance académique. Mais ce fut mieux encore que cela : une haute journée consacrée à de nobles héros. Les souffles d'une gloire vraiment immortelle palpitaient sous la Coupole.

Un grand capitaine, un grand poète, penseurs tous deux et penseurs profonds, échangèrent là de magnifiques propos. Mon dessein n'est pas d'amoindrir leurs discours en les analysant, mon plaisir se bornera à cueillir çà et là quelques fleurs.

Ces phrases d'abord, consacrées à l'illustre maréchal Joffre, qui vient de mourir, et qui, dans la bouche de son émule, le maréchal Pétain, prennent toute leur valeur. Il s'agit de la retraite après la bataille des frontières et du redressement de la Marne.

Les armées françaises du Nord étaient refoulées jusqu'au sud de la Marne. Je dis refoulées et non battues, car elles réussissaient, au cours de leur retraite, à infliger à l'ennemi un échec dans la région de Guise.

On ne saurait trop admirer la décision du chef français, qui n'hésita pas à imposer à ses armées un bond considérable en arrière, pour leur donner le temps de se reprendre, et d'attendre le moment favorable pour marcher de nouveau à l'ennemi avec des forces reconstituées.

Le général Joffre s'est trouvé en présence d'un problème d'une

ampleur sans précédent, qu'il a résolu avec une sûreté de jugement incomparable. La retraite après la bataille des frontières et le redressement de la Marne sont *des faits uniques dans l'histoire.* Je ne crains pas d'affirmer qu'en cette circonstance le général Joffre a sauvé l'armée française, et *je ne sais pas s'il se serait trouvé un autre chef pour prendre à sa place une décision à la fois si avisée, si audacieuse et engageant à un tel degré sa propre responsabilité.*

Peut-on concevoir plus sûr, plus grandiose éloge en moins de mots? Grand homme de guerre, moraliste subtil, le maréchal Pétain n'a pas renoncé à servir. En quelques phrases de son discours d'apparat — qui ont eu un immense retentissement de l'autre côté des Alpes — il se montre diplomate plus habile que tels habitants du Quai d'Orsay.

Il rappelle d'abord la disgrâce que subit le général Foch en 1916 et il ajoute :

Les périodes d'accalmie, où le danger paraît moins pressant, rendent les hommes indifférents ou ingrats. L'imminence du péril fait mieux apprécier les valeurs. La crise qui suivit les opérations d'avril 1917 fut l'occasion d'un revirement en faveur de Foch, et le gouvernement lui confia les fonctions de chef d'état-major général, nouvellement rétablies.

C'est à ce titre que, le 26 octobre 1917, devant le péril qui, par-dessus les armées italiennes, menace l'Entente tout entière, il télégraphie au général Cadorna : « Le gouvernement vous fait savoir que, si vous avez besoin de nos troupes, nous sommes prêts à marcher. » Ayant mis en route quatre divisions françaises et décidé les Anglais à suivre notre exemple, il part lui-même pour l'Italie le 28 octobre. Quinze jours plus tard, l'ennemi était arrêté sur les rives du Piave, avant même qu'il fût nécessaire d'engager nos divisions. Laissant aux armées italiennes le mérite et l'honneur de sauver leur patrie, Foch avait affirmé, par sa présence et celle des divisions franco-anglaises, la solidarité des alliés. Son geste avait scellé entre les deux grandes nations latines un lien dont nous devions quelques mois plus tard éprouver à notre tour les bienfaits : le 15 juillet 1918, sur les flancs de la Montagne de Reims, le 2e corps d'armée italien contribuait par son attitude héroïque à barrer aux Allemands la route d'Epernay.

Un peu plus loin dans son discours et suivant l'adage « à chacun selon son mérite », le maréchal Pétain tempère son

éloge de l'armée américaine d'une imperceptible pointe d'ironie.

L'armée américaine apporte à la coalition l'appoint du nombre et l'exemple d'un noble désintéressement. Aucune autre nation n'est ,en effet, entrée dans la guerre plus librement et plus généreusement. Nulle autre, en revanche, n'y est entrée avec une aussi complète inexpérience. Mais, d'esprit pratique, réalisateur, regardant parfois d'un œil apitoyé nos chétives entreprises européennes, le citoyen des Etats-Unis s'est d'emblée adapté à la guerre. Ses allures un peu brusques et familières heurtent parfois nos habitudes formalistes; mais son concours est précieux, et Foch, s'accommodant de ses défauts, sait remarquablement tirer parti de ses qualités.

Voici enfin le magnifique « portrait » du maréchal Foch, par quoi se termine le discours :

Une fois de plus, à une heure grave de son histoire, la France a vu surgir des profondeurs de la race, pour réunir, diriger et exalter ses forces combatives, une haute intelligence et un grand caractère. Car, en définitive, la force de la pensée et celle de la volonté sont les traits essentiels de la physionomie de Foch.

Dans les situations à demi désespérées, arc-bouté sur sa conviction, se refusant à tout abandon, contraignant ses subordonnés à la même attitude, au besoin presque malgré eux, il leur communiquait la flamme qui l'animait. Dans l'ultime bataille, après avoir repris l'initiative par un sursaut de volonté, il a renouvelé chaque jour ses actes d'énergie : à mesure que l'accumulation des succès rassasiait les esprits, que la fatigue des troupes, la fonte des effectifs venaient détendre les ressorts des âmes, sa volonté s'exaspérait dans l'attente de la victoire qu'elle avait préparée. « La guerre est un drame effrayant et passionné. » Foch l'a faite avec passion, et c'est ainsi qu'il a vaincu.

S'il a pu conduire ses opérations avec une pareille maîtrise, c'est qu'une pensée exceptionnellement ferme lui en avait montré clairement le but. Cette pensée, il l'avait nourrie aux sèves de l'Histoire. Travailleur acharné, il avait fouillé le passé pour y trouver, non des exemples à copier, mais des leçons à méditer, et sur ces leçons il avait profondément réfléchi. Selon son expression, « il avait appris à penser ». Délaissant volontiers la tactique, qui, pour lui, était surtout affaire d'exécution, il s'était orienté tout naturellement, par un goût instinctif de la synthèse, vers cette partie de l'art militaire, à la fois mystérieuse et simple,

puisqu'elle ne fait intervenir que le bon sens, je veux dire la stratégie. Et c'est ainsi qu'à travers le réseau infiniment complexe des problèmes d'une guerre immense et nouvelle, il avait découvert les chemins qui mènent à la victoire.

Confiant dans la justesse de ses vues, Foch manifestait en toute occasion une assurance absolue. Cet optimisme qui, de propos délibéré, procédait par affirmations en éludant la discussion, produisait une forte impression. Ses interlocuteurs civils, en particulier, subissaient l'influence de sa foi inébranlable.

Foch avait une aptitude innée au commandement. Dans les circonstances ordinaires de la vie, il était simple et cordial; ses manières étaient empreintes d'une bonhomie qui justifiait l'épithète de « bon bourgeois », que lui adressa un jour un passant à la fois naïf et avisé. Mais, dans l'action, il se transfigurait : l'énergie et l'autorité rayonnaient de sa personne. En paroles hachées, en phrases incomplètes, terminées par des gestes brusques et expressifs, les idées jaillissaient tumultueusement, idées souvent obscures pour ceux qui ne connaissaient pas les voies de son esprit. On le prenait pour un impulsif, mais sous cet aspect, quelquefois effervescent, les conceptions étaient réfléchies, l'argumentation logique; il les appuyait d'une parole impérieuse qui violentait l'esprit de ses auditeurs; mais sa conviction évidente, ses brusqueries même, lui conquéraient des sympathies. D'ailleurs, il savait au besoin employer d'autres méthodes; tandis qu'il ne ménageait pas ses boutades aux Français ou aux officiers de son entourage, il usait, vis-à-vis des chefs alliés, d'infiniment de diplomatie.

Volonté, confiance en soi, énergie indomptable, telles sont les qualités matresses de celui dont j'ai essayé de faire revivre, à grands traits, la figure.

Cette figure appartient désormais à l'Histoire. Déjà les acclamations qui montaient vers Foch, le 14 juillet 1919, la douleur muette de Paris, au jour de ses funérailles, ont prouvé la pieuse reconnaisance de tout un peuple. Aux yeux de la France, Foch a été le grand vainqueur de la guerre. La postérité lui gardera cette auréole.

Au discours de Paul Valéry — une manière de chef-d'œuvre qui se classera, à n'en pas douter, parmi les pages maîtresses du poète — j'emprunterai tout d'abord ce tableau magnifique des premières heures de la guerre :

Le sang de l'archiduc a coulé. Les derniers moments de la paix sont venus.

Mais les peuples insouciants jouissent d'une splendide saison. Jamais le ciel plus beau, la vie plus désirable et le bonheur plus mûr. Une douzaine de personnages puissants échangent, sans doute, des télégrammes ou des visites. C'est leur métier. Le reste songe à la mer, à la chasse, aux campagnes.

Tout à coup, entre le soleil et la vie, passe je ne sais quelle nue d'une froideur mortelle. L'angoisse générale naît. Toute chose change de couleur et de valeur. Il y a de l'impossible et de l'incroyable dans l'air. Nul ne peut fixement et solitairement considérer ce qui existe, et l'avenir immédiat s'est altéré comme par magie. Le règne de la mort violente est partout décrété. Les vivants se précipitent, se séparent, se reclassent; l'Europe, en quelques heures, désorganisée, aussitôt réorganisée; transfigurée, équipée, ordonnée à la guerre, entre tout armée dans l'imprévu.

Là-bas, la guerre est accueillie dans l'ensemble comme une opération grandiose, nécessaire pour briser un système inquiétant de nations hostiles, et pour permettre à la prospérité prodigieuse de l'empire de nouveaux développements. Il règne une confiance immense. Il semble impossible qu'une telle préparation, un tel matériel, une telle volonté de victoire n'emportent point toute résistance. La guerre sera brève. On dictera la paix à Paris dans six semaines. Le ciel lavé par l'orage inévitable; l'Europe émerveillée, domptée, disciplinée; l'Angleterre réduite; l'Amérique contenue dans son progrès; la Russie et l'Extrême-Orient dominés... Quelles perspectives, et que de chances pour soi! Observons qu'il n'y avait rien dans tout ceci qui fût tout à fait impossible, et que ces vues d'apparence déraisonnable se pouvaient fort bien raisonner.

Chez nous... Mais est-il besoin que l'on nous rappelle la suprême simplicité de nos sentiments? Il ne s'agit pour nous que d'être ou de ne plus être. Nous savons trop le sort qui nous attend. On nous a assez dit que nous étions un peuple en décadence, qui ne fait plus d'enfants, qui n'a plus de foi en soi-même; qui se décompose assez voluptueusement sur le territoire admirable dont il jouit depius trop de siècles.

Mais cette nation énervée est aussi une nation mystérieuse. Elle est logique dans le discours; mais parfois surprenante dans l'acte.

La guerre? dit la France. — *Soit.*

Et c'est alors le moment le plus poignant, le plus significatif, — disons, — le plus adorable de son histoire. Jamais la France frappée à la même heure du même coup de foudre, apparue, convertie à elle-même, n'avait connu, ni pu connaître une telle illumination de sa profonde unité. Notre nation, la plus diverse, et d'ailleurs l'une des plus divisées qui soit, se figure à chaque Fran-

çais tout *une* dans l'instant même. Nos dissensions s'évanouissent, et nous nous réveillons des images monstrueuses qui nous représentent les uns aux autres. Partis, classes, croyances, toutes les idées fort dissemblables que l'on se forme du passé ou de l'avenir se composent. Tout se résout en France pure. Il naît pour quelque temps une sorte d'amitié inattendue, de familiarité générale et sacrée, d'une douceur étrange et toute nouvelle, comme doit l'être celle d'une initiation. Beaucoup s'étonnaient dans leur cœur d'aimer à ce point leur pays; et, comme il arrive qu'une douleur surprenante nous éveille une connaissance profonde de notre corps et nous éclaire une réalité qui était naturellement insensible, ainsi la fulgurante sensation de l'existence de la guerre fit apparaître et reconnaître à tous la présence réelle de cette patrie, chose indicible, entité impossible à définir à froid, que ni la race, ni la langue, ni la terre, ni les intérêts, ni l'histoire même ne déterminent; que l'analyse peut nier; mais qui ressemble par là même, comme par sa toute-puissance démontrée, à l'amour passionné, à la foi, à quelqu'une de ces possessions mystérieuses qui mènent l'homme où il ne savait point qu'il pouvait aller, — au delà de soi-même. Le sentiment de la patrie est peut-être de la nature d'une douleur, d'une sensation rare et singulière, dont nous avons vu, en 1914, les plus froids, les plus philosophes, les plus libres d'esprit être saisis et bouleversés.

Mais encore, ce sentiment national s'accommode aisément chez nous d'un sentiment de l'humanité. Tout Français se sent homme; c'est peut-être par là qu'il se distingue le plus des autres hommes. Beaucoup rêvaient que l'on allait en finir une bonne fois avec la coutume sanglante et primitive, avec l'atrocité des solutions par les armes. On marchait à la dernière des guerres.

La dernière des guerres!

Certes, si la raison était reine.

Mais écoutez la péroraison, toute désenchantée, toute pleine d'inquiétude, de M. Paul Valéry :

Hélas! il faut bien confesser que tous les buts de guerre n'ont pas été atteints.

L'espoir essentiel de voir s'évanouir l'état de contrainte anxieuse qui pesait sur l'Europe depuis tant d'années n'a pas été rempli. Mais peut-être ne faut-il pas demander à la guerre — ni même à la politique — de pouvoir jamais instaurer une véritable paix?

Je crois que je n'ai rien dit que nous ne venions de voir : deux groupes de nations essayer de se dévorer l'un l'autre jusqu'à l'ex-

trême épuisement des principaux adversaires; toutes les prévisions économiques et militaires en défaut; des peuples qui se croyaient par leur situation et leurs intentions fort éloignés de prendre part à la lutte, contraints de s'y engager; des dynasties antiques et puissantes détrônées; le primat de l'Europe dans le monde compromis, son prestige dissipé; la valeur de l'esprit et des choses de l'esprit profondément atteinte; la vie bien plus dure et plus désordonnée; l'inquiétude et l'amertume un peu partout; des régimes violents ou exceptionnels s'imposer en divers pays.

Que personne ne croie qu'une nouvelle guerre puisse mieux faire et radoucir le sort du genre humain.

Il semble cependant que l'expérience n'est pas suffisante. Quelques-uns placent leurs espoirs dans une reprise du carnage. On trouve qu'il n'y eut pas assez de détresse, de déceptions, pas assez de ruines ni de larmes; pas assez de mutilés, d'aveugles, de veuves et d'orphelins. Il paraît que les difficultés de la paix font pâlir l'atrocité de la guerre, dont on voit cependant interdire çà et là les effrayantes images.

Mais est-il une seule nation, de celles qui ont désespérément combattu, qui ne consentirait que la grande mêlée n'eût été qu'un horrible rêve, qui ne voudrait se réveiller frémissante, mais intacte : hagarde, mais assagie? Est-il une seule nation, de celles que peut tenter encore la sanglante aventure, qui ose fermement considérer son vœu, peser le risque inconnu, entrevoir, non même la défaite toujours possible, mais toutes les conséquences réelles d'une victoire, — si l'on peut parler de victoire réelle dans une époque où la guerre, s'élevant à la puissance des cataclysmes naturels, saura poursuivre la destruction indistincte de toute vie, des deux côtés d'une frontière, sur l'entière étendue de territoires surpeuplés?

Quelle étrange époque!... ou plutôt, quels étranges esprits que les esprits responsables de ces pensées!... En pleine conscience, en pleine lucidité, en présence de terrifiants souvenirs, auprès de tombes innombrables, au sortir de l'épreuve même, à côté des laboratoires où les énigmes de la tuberculose et du cancer sont passionnément attaquées, des hommes peuvent encore songer à essayer de jouer au jeu de la mort...

Balzac, il y juste cent ans, écrivait : « Sans se donner le temps d'essuyer ses pieds qui trempent dans le sang jusqu'à la cheville, l'Europe n'a-t-elle pas sans cesse recommencé la guerre? »

Ne dirait-on pas que l'humanité, toute lucide et raisonnante qu'elle est, incapable de sacrifier ses impulsions à la connaissance

et ses haines à ses douleurs, se comporte comme un essaim d'absurdes et misérables insectes invinciblement attirés par la flamme?

Ici, M. Paul Valéry s'en vient rejoindre Joseph de Maistre. Quelle loi fatale, déraisonnable et terrible, gouverne donc le monde?

GEORGES BATAULT.

ART

La 42e Exposition des Indépendants : Grand Palais. Entrée av. Victor-Emmanuel. — Exposition du premier Groupe (Valtat, d'Espagnat, Maurice Denis, etc...), galerie Druet. — Exposition de peintures de Mme Woermann : galerie de la Renaissance : — Exposition André Lhôte : galerie Druet. — 2e Exposition des Illustrateurs et Décorateurs du Livre (Syndicat des Industries du Livre) : Cercle de la Librairie. — Exposition de dessins et estampes de Corot à la Bibliothèque Nationale: — Exposition Marcel Gaillard : galerie Armand Drouant. — Exposition Roland Chavenon : galerie Armand Drouant. — Exposition Béatrice Appia : galerie Carmine. — Exposition d'un groupe de peintres : Signac, Luce, etc., galerie d'art du *Quotidien*. — Salon de l'Ecole française : Grand Palais.

L'exploration du Salon des Indépendants est assez longue; quarante-trois salles et non des moindres, où s'alignent sur les cimaises et les épines plus de quatre mille toiles, la plupart formats moyens ou menus. Ce n'est point un Salon où il est nécessaire d'aller chercher dans des coins obscurs les débutants d'avenir. Chacun est à sa place, à l'ordre alphabétique. Seuls, les initiés peuvent voir que quelques aînés sont quelque peu favorisés, dans la salle qui échoit à la lettre initiale de leurs noms, par le centre du panneau, ou le pan coupé, et la faveur est mince.

Pas de grands tableaux. On avait annoncé qu'un sous-groupe, les Indépendants mystiques, songeaient à créer une unité dans le désarroi de l'art contemporain, en peignant, chacun selon ses moyens, une Annonciation. On ne trouve pas ces Annonciations. Seuls, quelques tableaux déclamatoires rompent au bénéfice de l'histoire, du pamphlet et de la philosophie, le convoi multiple de tableaux de fleurs, de fruits, de fleuve et de collines. La bouteille entamée sur serviette froissée perd du terrain. Les paysages se font plus variés, car les petites automobiles entraînent toujours plus de peintres vers des terroirs plus variés. Provence, Guyenne, Bretagne, Normandie sont les points d'excursion principaux; la banlieue parisienne

est assez abandonnée. La Rochelle et Cassis perdent, si l'on peut dire, du terrain. Les jeux sportifs en gagnent, ceux de vitesse plus que ceux de force. Il y a une trêve sur les boxeurs, sans doute momentanée. Le portrait fleurit. Il y en a d'excellents. On en voit beaucoup moins de sucrés et de prétentieux qu'aux dernières années. Est-ce un meilleur Salon des Indépendants que les précédents? Je ne crois pas. Il a sa particularité : c'est déjà beaucoup. Il y a un progrès dans la moyenne.

La plupart des maîtres ou des jeunes maîtres dont la gloire a pris naissance aux Indépendants s'abstiennent d'y revenir. Il est assez logique qu'ils réfléchissent à tout ce qu'on leur a dit de l'encombrement des Indépendants pour qu'ils ne veuillent point encombrer. Néanmoins, leur présence donnerait aux salles une solidité, un point d'intérêt principal qui fait parfois défaut. Mais un rameau s'effeuillant, un autre pousse. Le Salon est comble. Malgré tous les surgeons qu'a poussés la société, Vrais Indépendants, Surindépendants, etc... on ne voit pas la possibilité d'engranger davantage de peinture. Paul Signac est le président-patriarche de la plus nombreuse famille esthétique qui se soit jamais manifestée. Cela n'alourdit ni la richesse décorative, ni le charme de sa vision et de sa technique. Il peint féerique et jeune; sa notation se lyrise d'être complète. Voici de lui un bateau à quai à Saint-Malo et une de ses plus vibrantes aquarelles, le pont de Gien, un jour d'été somptueux et oriental.

Maximilien Luce est après Signac le doyen des Indépendants, auxquels il accorde comme Signac l'exclusivité en matière de Salon. On aimera sa robuste scène de chargement de foins avec ses silhouettes presque hiératiques d'ouvriers agricoles et plus encore sa baignade à quelque bord de Seine, assez loin de Paris, où les démarches cursives de femmes et de fillettes créent comme une sorte de petit ballet.

La fenêtre de l'atelier d'Urbain lui décèle les quais, Saint-Gervais, le pont de la Tournelle. Il s'attaque au pont de la Tournelle, surchargé de travaux de réfection. Il trouve dans cet aspect un peu âpre matière à de rayonnantes variations de lumière et de lignes neuves capricieuses et bien synthétisées. C'est un de ses bons tableaux parmi son œuvre très

riche. A Concarneau, il a noté toute la fraîcheur tranquille de l'atmosphère sur une mer radieusement calme avec des voilures d'un mouvement suprêmement plastique. Charles Guérin a peint des dahlias d'une étonnante légèreté et sa Colombine, dans la gamme connue de ses portraits, est un des plus subtils. Balande a deux remarquables paysages de Seine-et-Oise, intermèdes entre ses grands travaux de décoration murale. Paul-Emile Colin réunit dans un *Déjeuner sur l'herbe*, en un aimable décor de rivière et de boqueteaux, d'alertes travailleurs au repos et à la joie. Sa baigneuse est un très beau nu où s'affirme toute sa force de style et sa puissance de dessin.

La recherche du mouvement hante Adrienne Jouclard. Ses notations tumultueuses sont établies à la suite des études de détail les plus précises. Elle éparpille dans les caprices de son désordre un grand troupeau de chèvres sur un plateau lorrain, et rend à merveille la ligne fougueuse et brisée de sportifs en action et en course violente avec une rare puissance de détails ordonnés dans une ligne synthétique.

Paulémile Pissarro : une rivière d'un vert sombre sans miroitements, dans des arborescences d'un vert foncé; de la majesté, du silence sylvestre sur cette nature fraîche. Ce sont coins de la forêt normande, réfléchis par un poète.

Raoul Carré, qui nous avait habitués depuis plusieurs années à de fauves ensoleillements notés en Corse, ou dans les Alpes-Maritimes, est allé chercher en Savoie des atmosphères bleuâtres et limpides, d'une fraîcheur matinale. Berjonneau donne une vue riante de Montmorillon et un solide portrait. Le peintre hollandais Maks est un maître du cirque, du music-hall, des scènes de danse exotique dont il sculpte les reliefs mobiles dans la diffusion de la lumière électrique et il varie bien ce thème presque infini. André Delauzières a deux toiles charmantes, des brumes dans l'Aunis, estompant délicatement des villages près de la mer. Bonanomi a une belle et sonore étude féminine, *le Châle jaune*. Deltombe, des fruits et des fleurs d'une rare opulence. Roger Casse, un portrait, celui de notre confrère de Planhol, fin, nerveux, construit. Voici un artiste qui chemine tout à fait insoucieux des modes et des tics, vers une véritable puissance de vérisme obtenue par

la probité du dessin et l'absence de fioriture dans l'accessoire. Sypiorski a une grande femme nue, vue de dos, très construite, même sculpturale, dans des gammes de peau mate, ocrée, accentuée par la chevelure noire, exécutée avec une rigoureuse plastique et en toute vérité de construction. C'est une œuvre remarquable où s'affirme un artiste doué. Walter Le Wion est toujours le paysagiste aux jeux radieux de clarté qui parent des paysages d'aspect lyriquement décoratifs. Marcel Bach donne une vive et sincère traduction des paysages du Lot. Poncelet est puissamment décoratif. Brayer, fougueux, nerveux et sûr. Gaston de Villers expose une figure, étendue au bord de la mer, d'un mouvement souple et vrai. Carlos Raymond rapporte d'Algérie de fines aquarelles de soleil sur des silhouettes de passants de bel été.

Voici des modernistes épris de la vie sportive et de la vie mécanique du moment. Emile Compard, aussi expert à décrire le tumulte de la lutte pour une coupe automobile que l'allure rapide ou la station d'un avion. Berjole est un artiste imaginatif et très varié. A côté de paysages dont il va chercher en Corse les dentelures et les fraîches lumières, il nous a montré, avec une belle finesse d'exécution, des loges de music-hall, des femmes se poudrant et le jeu de lumières dans les verreries. Le voici qui décrit le ravitaillement en essence d'un automobiliste, avec un pittoresque que le sujet ne paraissait point comporter. Il semble que le talent de Berjole doive se fortifier et sa place s'élargir. Ysern y Alié depuis longtemps est un des bons peintres de danse espagnole. Bibal, peintre du pays basque, ne nous en rapporte ici que des fruits et des fleurs. Il a eu, à l'Artisan, hier encore, sa série de pelotaris et de rues roses à Ciboure. Charlemagne a de belles fleurs et un vivant portrait. Kosloff un beau portrait sculptural du docteur Arrous. Chenard-Huché montre le nu délicat d'une jeune femme au repos près d'une fenêtre dont on découvre tout le paysage de Sanary : oliviers en pierraille et large bleu de la mer. Chapelain-Midy a une nature-morte ingénieuse et franche de couleur.

L'exposition de Claudot est curieuse. Ce peintre a de belles qualités de technicien. Il revient de Chine : il appelle l'*essaim des misères* la représentation d'une plaine où peinent des

groupes pittoresquement placés de travailleurs chinois. Sans rien prendre de l'aspect de l'art oriental, ce tableau est d'un aspect particulier qui force l'attention. Le nom de M. Rageade est à noter. C'est un artiste au seuil de la maturité qui débute par l'affirmation dans le portrait de qualités solides et qui excelle à varier ses fonds par des arabesques polychromes pleines de goût, de réserve et de justesse.

Serge-Henri Moreau est le peintre de la zone et en note dans une harmonieuse couleur les détails qui vont disparaître. Bons paysagistes aussi Cœuret: une belle route d'Ile-de-France, Henri Rioux, dogmatique et beau coloriste, Maggy Monier : un port de Provence, d'une très véridique lumière esseulée d'heure ardente, les délicates visions de Saint-Cloud de Mme Ponge, les coins escarpés de Dordogne de Schreiber, les aspects de nature notés avec une harmonieuse vigueur par Vige, le Vétheuil harmonieux de Veillet, les aspects de rochers et de criques bretonnes que détaille avec une précision très pittoresque Auguste Pierret. Paysage animé, le bain de Douarnenez, de bonne atmosphère avec les groupes de marins à vestes rouges de Pierre Wagner : paysages à thèmes pareils traités dans des variations de saisons et de lumière des canaux près de Meaux par Lepreux, des bords de rivière sous des ciels jolis pour l'été et pour l'hiver, âpres de Gustave Bonvalet. Dorin-Valvérane expose un paysage de Provence, profondément ressenti, à côté d'un nu de belle qualité. Leveillé a un beau bouquet de fleurs des champs, robustement épanoui. Aussi Andrée Joubert, avec un fouillis de fleurs de tons très variés. Les fleurs sont nombreuses : Renée Baillé, Marie Audler et surtout Léon Lang très libre dans son grand bouquet, et Claire Valière avec des géraniums et des glaïeuls fortement accentués.

Portraitistes. Maxa-Nordau, un vigoureux portrait d'homme. Yvonne Deguéret avec de chantantes images de jeunes filles au bord de la mer. Mme Delgobe-Deniker, un bon portrait de jeune femme. Texcier avec un surgissement très justement noté de Maximilien Luce au travail, portrait mûrement et fortement étudié, très caractéristique; un bon portrait d'homme de Frédéric. Un portrait d'enfants, ou plutôt un groupe d'enfants à la cantine d'une école maternelle, d'un art méditatif

et sérieux de Pierre Villain; des enfants et des jeunes filles dessinés par Mme Verly, avec goût et précision. Des natures mortes : Desforges, Louis Fabre qui, avec quelques fruits dans une assiette, fait preuve de bon métier.

Gluckmann peint bien de vieilles rues, Cavaillon des baigneuses. Mlle Suzanne Baskind note avec un heureux détail une rue de banlieue; des recherches intéressantes de Mlle Germaine Marx, Germaine Jacob, un Espagnol de bonne allure de Mme Jane Lévy. Mme Made Julliott montre un port de pêche fort intéressant. C'est un nom à retenir. Mme Jungbluth qui peint des familles d'ouvriers, avec des enfants au centre sentimental de son tableau, ne manque point d'intérêt. Notons Mme Pironin, Mme Burdeau avec son clair, alerte et remarquable dimanche à Triel, les scènes algériennes de Mme Marcelle Ackein.

Verdilhan figure fortement un cimetière. Furby fait contraster le chatoiement de couleur de la Meerwede hollandaise et du port de Marseille avec une égale et heureuse justesse. René Marca a une vue de gare très bien traduite. On voudrait s'arrêter devant les envois de Mme Esor, spirituelle et railleuse, de Gyr, Desèvre, Commauche, une agréable étude vénitienne, Lafourcade. Roger Schardner donne dans une excellente lumière une bonne notation d'une église à Toulouse. Il dessine avec verve le portrait de notre confrère Alexandre Mercereau. Mlle de Bourgade peint avec un bel accent les vitraux de Saint-Séverin. Henri Lejeune alterne un paysage d'Italie de jolie clarté et un Quiberon très bien construit. Marie-Jeanne Barbey est aussi un des bons peintres de la Bretagne. Elle apporte à traduire le pays d'Armor une piété qu'aide sa qualité d'harmoniste. Ses ciels sont cette année traités avec encore plus de liberté qu'auparavant. Ses travailleurs agricoles sont présentés avec largeur. Constant Le Breton, de son faire de bon graveur, traite une jeune pianiste dont le seul tort est de trop faire face au public. Lallemand dépeint une usine dans un paysage noir, non sans énergie. Harboë est en grand progrès avec un beau nu de femme; Mallia peint Honfleur en clair aspect. Neillot montre un bon paysage. Bertrand Py montre dans un sobre intérieur de goût deux femmes aux toilettes contrastantes, de couleur simple, noire et blan-

che; c'est d'une intimité sans affectation et bien exprimée. Pacouil à de la verve, du mouvement, un peu gros mais c'est assez bien peint. Mme Quay-Thévenon a un bon portrait. Roux-Champion, céramiste notoire, peint un stationnement de roulotte et autour, des forains à silhouettes bien esquissées. René-Juste, Robert Mortier ont de bons paysages, Mme Selmersheim-Desgranges place dans ses natures mortes des fruits et des fleurs auprès de puissantes reliures d'un vert harmonieux. C'est solide et très ordonné. Vallée, le peintre du square Montsouris, le néglige cette année et montre un des plus intéressants portraits de femme de ce Salon. Signalons des paysages de Wins, d'Uzelac, un peu noir, les animaux de Huyot, une nature morte de Guslin, des scènes sportives de Givry, le jardin de Mlle Rose Dujardin-Beaumetz, les scènes de mœurs ou de manque de mœurs de Robert Fontené, etc...

Marie Droppe a de jolies figures d'une poésie tendre. Juliette Deshayes donne un aspect du quatrième arrondissement et une église de village, belle harmonie simple. Holy, Ewald, Deydier, Fohn, Henri Feschotte, Mlle Gabion, Estival, Guérin Le Guay, Raoul Cario, Brou, Burgun, Chamard, Mezerowa, Larsen, J. Massé, Nencioni, Pau Planas, Raingo-Pelouse, Retaux, Thévenet, Tribel, Mme Trabucco-Zuchkermann, autant d'artistes devant lesquels on aimerait s'arrêter plus longtemps.

Des rétrospectives rappellent le souvenir de sociétaires récemment décédés. Mme Picard-Pangalos, dont voici des fleurs et des paysages très attrayants, mais qui peut-être s'affirmait mieux avec de jolies et nerveuses silhouettes de Parisiennes bien chapeautées; jeu anecdotique mais très spirituel. Hanriot des nus un peu roses. Joseph Rossi, peintre des rues blêmes et vastes des confins de Paris avec des cavalcades de chevaux las rentrant aux dépôts des grands établissements de traction, de routes d'hiver à l'horizon mélancolique, une note souvent similaire, mais pénétrante dans cette étude de délabrement et de lassitude machinale de la vie du labeur parisien. Rétrospective aussi de Jaudin, qui fit partie du premier groupe des Indépendants en 1884. Les derniers paysages s'ordonnent bien dans une clarté un peu pâle. Il était dévoué à la Société. Il apparaît en souvenir vivant et aimable, si ser-

viable dans l'humble décor du début et parmi la poignée d'artistes qui répondaient à l'appel de Dubois-Pillet, et maintenant Jaudin s'encadre parmi deux mille deux cents exposants.

Très peu de sculpteurs. Hernandez avec un aigle en diorite. Lemar avec un bel ours blanc. Simone Tallichet, etc... Peu de graveurs. Robert le Noir. Ce sont presque exclusivement des peintres qui constituent et grossissent sans cesse le puissant groupement des Indépendants.

§

Galerie Druet, un groupe — pour la plupart des vétérans de l'impressionnisme qui en maintiennent les solides qualités avec une science accrue de la notation lumineuse. Valtat, qui dans quelques jours ouvre à cette même galerie une exposition considérable, n'accroche, parmi son groupe, que deux tableautins, d'une impression profonde, un bateau simplement décrit, mais dans quelle jolie effusion de lumière, et une nature-morte.

Voici, rose par la coloration de ses tourelles et par la nuance des voiles des barques, le port de La Rochelle, peint en un chaud jour d'été par d'Espagnat. Ce même peintre expose quelques-uns de ses nus de courbes si parfaites, de flexions si sobres, et parés par sa couleur de tant de grâce charnelle et émue. Sur une plage à la clarté papillotante, de jeunes athlètes s'exercent au trapèze. Bon mouvement, joli décor. Albert André est de la même équipe. C'est un spécialiste de la Provence et qui excelle à en dire sans apprêt le paysage ordinaire, comme il excelle à en faire jouer toute la clarté. Il peint avec la même bienveillance heureuse les cruches de terre vernissée du pays et de ces panses vertes fait jaillir de belles fleurs. Maurice Denis a peint en Bretagne un pardon, un pèlerinage, il resserre dans une eau pareille à une moire rose et bronze les bateaux du port de Douarnenez, noircis par le crépuscule commençant. Il y termina un portrait significatif de Charles Le Goffic, comme noyé d'extase et, si l'on peut dire, un peu béatifié. Pierre Laprade a un nu délicat, de jolies visions de ville, de fleurs, toute une évocation de verts très différents, variés de rose. Hermann Paul

montre de pittoresques notations d'Espagne. Lebasque a un nu charmant. André Mare affirme des qualités de premier ordre, dans son chasseur endormi, d'une pose très naturelle de son corps détendu, et une nature morte, faisan et fusil d'agréable et originale ordonnance.

§

Nous n'avions guère de nouvelles de l'art allemand que par ses représentants les plus excessifs. Nous savions qu'il existait outre-Rhin des artistes plus tempérés. L'art de Mme Woermann est plein de modération, ce qui n'implique point qu'il soit sans ambition. Le calme même de la symbolique de Mme Woermann lui constitue une particularité; Mme Woermann peint des portraits, et souvent, par un ensemble de figures, représente toute une famille. Ce sont des gens, homme, femme, fillettes aux poses tranquilles, aux faces rosées, de figures bourgeoises, aux regards gris et bleu, parfois abrités de lunettes. Il arrive à l'artiste de multiplier ses portraits sur sa toile et de séparer les sexes. Alors c'est intitulé *Ronde de la Vie* (hommes), et *Ronde de la Vie* (femmes). Ce sont des rondes d'une sérénité méditative qui ne correspondent point à l'idée du rythme dansant qu'éveille le mot *ronde*. Mme Woermann confie ses images à la soie, grandes images, portraits où il semble qu'un primitif allemand du XVe siècle ait connu l'art chinois et se soit inspiré de sa leçon. Parfois les moires d'une soie contribuent à l'ornementation du fond qui semble reproduire une tenture. C'est assez immobile. Pourtant un groupe de guitaristes espagnols et une bande de tziganes présentent quelque animation et se modèlent avec un certain relief. C'est d'un art distingué mais réticent et d'allure un peu trop régulière.

§

André Lhôte est un bon peintre qui réfléchit trop à l'esthétique de son art. Ses débuts sont contemporains du Cubisme, où il a figuré avec éclat et non sans particularité de recherche. En réaction contre l'impressionnisme, il a opposé à la notation, à l'étude de la tranche de lumière, la recherche du tableau. Il n'est pas le seul. Beaucoup d'artistes capables de

redire en toute sincérité ce qu'ils voyaient, se sont fourvoyés à vouloir peindre avec ordonnance ce qu'ils ne voyaient pas. André Lhôte qui a écrit nombre de pages de critique intéressantes, semble avoir toujours cherché les complexités de l'art pictural, latéralement au bon chemin. Mais, comme il est très peintre, à côté des graphies paradoxales qu'il appelle des tableaux, il peint des études directes, des portraits, des ports, des coins de bar, et chaque fois qu'il est simple, il fait preuve d'un talent alerte et sûr.

§

Il y a de tout à cette exposition syndicale de l'industrie du Livre. On s'aperçoit d'ailleurs très vite que nombre d'illustrateurs du livre ne sont pas syndiqués. D'ailleurs, l'illustration du livre traverse une crise et il ne manque point d'éditeurs qui, tous soins donnés à l'établissement du livre, papier et typographie, en confient le commentaire artistique, les dessins à des artistes sans autorité. Cette malechance n'est point subie par Haraucourt qui trouve en Charles Léandre un collaborateur digne de lui. Roubille, dessinateur spirituel et peintre habile, s'est attaché à décorer les *Fêtes galantes,* et dans la très nombreuse série des *Fêtes galantes,* éditions d'art, il tiendra sa place. On trouve de très bons dessins de Berthold Mahn pour l'ornementation du puissant *Et Cie* de Jean-Richard Bloch, et aussi Carlègle au goût très pur. Les gravures de Jacques Beltrand sont les meilleures que nous offre la production contemporaine en leur savoureux mélange de fougue et de patient métier. Chapront démontre une féconde imagination. Engel-Rozier était tout indiqué pour décorer la *Mort de Quelqu'un* de Jules Romains. Lebedeff est toujours curieux avec sa pointe d'exotisme. Encore un spirituel commentaire de Verlaine, les *Dédicaces* illustrées par le bon peintre Alfred Le Petit. Renefer augmente l'intérêt de la *Bella* de Giraudoux, Suire se consacre aux poèmes de Chabaneix : *les Heures dorées.*

Parmi les estampes originales, deux bois (blanc et noir) d'Emile Alder qui, au métier le plus sûr, joint un don remarquable d'évocation poétique. Voici de lui un *Orphée* et un chevalier fervêtu passant au pied d'une colline cimée d'une

forteresse féodale. Roger Schardner nous montre une sorte d'anthropoïde, à stature trapue, à l'œil de ruse, image du chouan *Marche-à-terre* du *Chouan* de Balzac, et nous présente Peer Gynt entouré de Trolls dansants. Pierre Noury met ses belles qualités au service du livre pour enfants et choisit les contes des Grimm. A noter Gaspard Maillol, Le Noir, Simone Ohl, Menneret, Louise Ibels, qui commente *La Maternelle* de Léon Frapié, et dont l'illustration de l'*Interdiction* de Balzac présente des types vraiment balzaciens dans leur recherche de truculente originalité. Henri Ibels avec son ordinaire précision habile nous montre des tableaux d'enseignement d'un arrangement ingénieux.

§

La Bibliothèque Nationale nous convie à un beau voyage d'art sur la jeunesse de Corot et nous expose et son œuvre gravée, fort peu connue, sauf des historiens d'art, et quelques-uns de ses carnets de croquis. Ces carnets sont nombreux. Leurs pages sont émouvantes, qui nous mènent, des notes extraordinairement précises et méticuleuses du début, jusqu'aux simplifications et aux schémas de la pleine maturité. Une publication viendra qui fixera le souvenir de cette exposition et ses reproductions emprunteront certainement à ces carnets des éléments d'intérêt et d'émotion profonde. La série des dessins, les uns appartenant au Cabinet des Estampes, les autres au Louvre (don Moreau-Nélaton) conduisent parallèlement à cette étude du métier chez Corot, si parfaitement conscencieux et humble devant la nature. Il y a des dessins de nœuds de racines, d'arbres entourés de lianes parasites que Corot notait, en préparation de ses tableaux, avec une expressive et savante minutie.

L'œuvre gravée contient de belles eaux-fortes comme ce *Souvenir d'Italie* gravé pour l'éditeur Cadart quand celui-ci avec Bracquemond comme principal collaborateur entreprit de rénover le goût et le métier de l'eau-forte et s'adressa pour cela aux meilleurs artistes de son temps, de Manet à Legros, de Corot à Chifflart, de Millet à Ribot. Mais les pièces les plus curieuses, ce sont les clichés-verre et leurs épreuves. On venait de perfectionner le daguerréotype. Constant Dutilleux,

un peintre d'Arras, ami de Corot, imagina de dessiner à la pointe ou au crayon très affilé sur la plaque de verre enduit de collodion et cela donne un beau procédé de gravure. Les épreuves de Corot sont étonnantes de vivacité et de légèreté d'atmosphère.

§

Marcel Gaillard se révèle un robuste portraitiste par des effigies de René Maran, d'Henry Charpentier, de Gabriel de Lautrec. Ce sont images synthétisées, sans excès, avec une remarquable particularisation du caractère du modèle. Marcel Gaillard est allé au Congo en mission d'Etat. Il y a fait aussi des portraits des chefs de tribu et de leurs favorites, très vivants. Un portrait d'ensemble, celui de la famille Charpentier, dénote chez ce peintre une habileté d'ordonnance et de mise en page, certaine. Notons aussi un beau portrait de la mère de Charles Péguy.

§

Roland Chavenon nous montre une série de petites études, très alertes, de petits ports baignés de lumière polie, des natures mortes de fleurs et de fruits, des silhouettes d'oiseaux tués d'une grande liberté de dessin. Ce ne sont dans l'œuvre du peintre que des préparations et des esquisses un peu poussées. Mais c'est très agréable à regarder.

§

Le talent de Mlle **Béatrice Appia** est sincère et nerveux. Ses paysages s'imprègnent de personnalité. Ses fleurs sont peintes avec fougue et agrément, et elle a des portraits, parmi lesquels des études de femmes costumées à l'orientale avec simplicité et avec verve.

§

A la Galerie d'Art du Quotidien, des aquarelles de **Paul Signac** et dans la polyphonie légère et rigoureuse de leurs tons, des bords de la Seine avec l'encombrement des berges, et aussi Antibes dans une lumière aurorale. Une cour de ferme

bretonne est de la meilleure époque de Maximilien Luce. Foujita montre deux profils féminins dans son faire sobre et consistant, dans sa recherche de grâce. Cœuret, un des vétérans des Indépendants, traite des herbages en Normandie avec des bondissements joyeux de juments et de poulains dans une claire lumière. Paul-Elie Dubois expose des notes tunisiennes, Sidi Bou Saïd tendu au long de la mer, le matin, comme une écharpe blanche, une porte de mosquée rongée de lumière et un coin de la villa Aed El Tif. De Clément Serveau, des tableaux de fleurs d'une très aimable vérité et des natures mortes de la meilleure ordonnance en leur choix de pittoresques motifs chinois et japonais, oiseaux multicolores, estampes japonaises, poteries au beau reflet; l'ensemble est très neuf et personnel. Mme Clémence Burdeau nous donne un bord de fleuve baigné de fraîche lumière dans une brume qui s'éparpille et un tableau de fleurs. L'avion posé d'Emile Compard rappelle le curieux modernisme de cet artiste et son habileté à donner la vie de la machine. M. Rageade, encore peu connu, sera notoire bientôt. Ses portraits sont pleins de vérité. Il a une façon très ingénieuse de grouper les harmonies de ses fonds en pétales colorés autour de la figure principale. C'est un intimiste de valeur. Mlle Marie-Jeanne Carpentier est, avec bonheur, une fervente de l'art classique et sa connaissance du Musée n'empêche point sa robuste vitalité. Elle peint d'un modelé précis et énergique un torse de femme. Sa cour d'une vieille maison d'une ville de province réunit sur les murs tous les émaux du temps qui s'écoule et laisse sa marque toujours plus accentuée, en en harmonisant toutes les nuances patiemment modulées. Cahen-Michel, fidèle aux bords du Loing, décrit de belles échappées de vue qui vont d'une lisière de prairie à la jolie ligne d'un pont à arches multiples et à une lointaine église dorée de lumière. Mlle Degueret pratique un art de caractérisme très hardi. Son baigneur, traité dans toute sa vérité un peu adipeuse, sans aucun souci de fausse élégance, affirme de fortes qualités aussi bien que ce riant et robuste portrait de belle fillette de couleur qu'elle nous montre au bord de la mer. Alfred Lop est un remarquable paysagiste qui note de larges visions agrestes et colorées dans le Béarn et en Provence. Mlle Marcelle Cahn se plaît à suivre

les théories cubistes et son résumé synthétique d'un palefrenier et de ses chevaux est présenté de la façon la plus décorative. Clergé nous montre des paysages de Provence très détaillés et d'agréable vision. Mlle Juliette Deshayes expose des paysages d'une émouvante simplicité.

§

Le **Salon de l'Ecole française** réunit un certain nombre de peintres sages dont plusieurs ont du talent. C'est l'esprit du Salon des Artistes français qui règne là. On ne peut pas s'attendre à y trouver de tumultueuses audaces, mais on y rencontre des œuvres très bien faites et notamment celles de son animateur Gaston Cornil, expert à détailler les coins pittoresques de Paris, les rues étroites, quiètes et vétustes de villes de province que la fièvre de vitesse a ménagées. Cornil a peint aussi en Bretagne un jardin bordant la façade d'une claire maison, avec sur la pelouse une réunion joyeuse d'enfants, très agréable. Il a interprété, dans le beau décor du cloître de Dol, une fin de marché et l'envol des longues coiffes parmi les vieilles pierres est d'un heureux mouvement.

Coraboeuf expose un bon portrait à l'eau-forte du vieux peintre Hébert. M. Boeswillwald donne dans une disposition fatalement trop régulière une vitrine de vases persans, mais les tonalités de ces beaux objets sont plausiblement traduites. Notons les fleurs et les paysages de Normandie de Mme Saffroy, le paysage de Marne de M. Chamard-Bois, les fleurs de Mlle Bourges, les notations d'Ile-de-France un peu sombres mais émues de M. Schlumberger, les bords de canal de Clément Chassagne. M. Corcuff nous montre de beaux dessins d'une rare précision, cours de ferme, cours de ruisselet. Ses aquarelles sont moins curieuses et la tonalité moins heureusement choisie. M. Richy décrit Concarneau et ses thoniers. Mme Ranvier-Chartier interprète avec une certaine grâce le paysage orné de Versailles et de Saint-Cloud. Mlle Suzanne Ody débute avec grand talent et sa nature-morte avec des arums est une page distinguée. Il y a de la vivacité dans les paysages aquarellés de M. Tournon. Dambeza, un des bons paysagistes du Salon des A. F., décrit la terrasse du couvent des Capucins à Amalfi et des bords harmonieux du lac de Garde.

M. Delbeke étudie Trianon et Versailles; c'est un pastelliste de qualité. Mlle Marie d'Epinay montre de bons portraits. Fougerousse, Léon Galand des nus, Guérin Le Guay des coins de Venise. Il y a de la verve dans l'étude de chevaux grimpant un chemin montueux et malaisé que Mlle Kingham-Lachèvre appelle un *coup de collier,* mais l'étude des charretiers est très inférieure à l'étude animalière. Mlle Lagarde-Brochot montre de bons intérieurs d'église, M. Lattès se plaît à décrire les quais de Bruges et une vieille maison à Argenteuil. Notons l'étang de M. Messein, une juste impression de rue à Kairouan, de Lazare Lévy, des fleurs de Mme Andler, etc...

GUSTAVE KAHN.

PUBLICATIONS D'ART

George Auriol et Jacques Dyssord : *Steinlen,* Eugène Rey. — Albert Sarraut : *Variations sur la peinture contemporaine,* « Les Quatre Chemins ». — Jérôme et Jean Tharaud : *Le Gentil Douanier et un Artiste Maudit,* « Cahiers libres ».

Les noms des peintres, des sculpteurs demeurent presque inconnus en dehors d'un cercle étroit d'amateurs et d'artistes. Ceux des dessinateurs, au contraire, sont familiers au public. Steinlen et Willette étaient célèbres alors que Renoir était ignoré. La renommée de Matisse ne se compare pas à celle de Poulbot. Si Forain et Toulouse-Lautrec ont atteint la grande notoriété, ce n'est pas parce qu'ils ont peint, c'est parce qu'ils ont dessiné pour les journaux.

Le peintre ne fait parler de lui qu'en de rares occasions. Il prend part à des Salons annuels, à des expositions peu visitées. Il décore parfois des intérieurs où personne ne pénètre, des édifices publics où l'on circule sans rien voir. L'œuvre du dessinateur est tirée à des milliers d'exemplaires et passe de main en main. Elle illustre l'éventaire, elle orne la rue, elle traîne au café et sur les banquettes des wagons.

Rien ne rend la physionomie d'une époque, rien ne fixe une date comme l'estampe, le dessin de journal ou d'illustré. Le tableau est comme la maison : il reste, il dure. Il est soumis aux variations du goût : variations lentes dont le mouvement s'espace sur une génération. L'œuvre du dessinateur est comme celle du modiste ou du couturier, qui naît, s'impose et disparaît en une saison.

Le souvenir de *Steinlen* est attaché pour nous aux années 90. L'étalage des kiosques, des marchands de journaux n'était pas, comme aujourd'hui, bourré de publications que le vendeur connaît à peine et où la photographie éclipse le dessin. Quelques illustrés seulement : le supplément du *Petit Journal* avec ses images populaires naïvement mises en couleurs; le supplément de *Gil Blas*, qui venait d'apparaître; la *Gaudriole*; un peu plus tard, le supplément du *Journal* et le *Rire*, né vers 1893 et qui seul a survécu jusqu'à nos jours.

Parmi ces journaux, *Gil Blas* se classait à part, à cause de son ragout de littérature qui flattait l'appétit du nouveau, à cause aussi de son format imposant et du dessin qui couvrait la première page, tracé à grands traits, rehaussé de rouge. Ce dessin, qui se rapportait à un conte ou à un extrait de roman publié en 2e page, et qui attirait les peintres par son intérêt artistique, les lettrés par sa tendance littéraire, le public populaire par son expression dramatique, était dû à Steinlen qui, pendant dix ans, a su chaque semaine égayer la rue et émouvoir les passants. Il y a des collectionneurs qui recherchent les numéros de *Gil Blas*. Et quoi donc en effet ferait mieux revivre les années 90 que la collection de ce journal, qui en dit long sur les idées, les mœurs, la littérature, les modes de la fin du XIXe siècle? Comme tout cela qui est d'hier est différent aujourd'hui!

Au point de vue artistique, tout l'intérêt de *Gil Blas* illustré vient de Steinlen. Grâce à son souffle, sa vigueur, sa faculté de renouvellement, il a imprimé un élan à cette publication typique, qui perdrait l'attrait de sa présentation extérieure s'il n'était pas là. Balluriau, qui remplissait trois autres pages du journal de dessins en noir et en rouge, plus tard en couleurs, n'était qu'un illustrateur adroit.

Pendant les années 90, l'art, les lettres furent l'objet d'une dévotion fanatique de la part d'une élite étonnamment subtile et raffinée. Elles ont compté des dessinateurs du plus haut rang : Toulouse-Lautrec, qui est hors de pair, Forain, talent nerveux, observateur impitoyable, habile à trouver le mot méchant qui fouaille et qui mord. Steinlen, qui n'est pas de la même classe, tient malgré tout très bien à côté d'eux. Il est un peu délaissé et beaucoup parlent de lui avec une moue

dédaigneuse : nous avons d'autres engouements. Si cependant il revenait au milieu de nous, parmi les artistes qui depuis dix ans ont illustré tant de livres de luxe, il brillerait au tout premier rang.

Il a conservé ses fidèles. Un magnifique volume, splendidement imprimé et bourré de dessins inédits, vient de lui être consacré par la librairie Eugène Rey. Il contient deux longues études, l'une de George Auriol sur *Steinlen et la Rue*, l'autre de Jacques Dyssord sur *Saint-Lazare*.

Saint-Lazare, c'est la prison de femmes qui est appelée à disparaître bientôt. Steinlen a rendu avec précision l'aspect vétuste et souvent lamentable de cette maison dont la clientèle appartient le plus souvent à ce milieu de basse prostitution qui a fourni un de ses motifs les plus ordinaires à la littérature postnaturaliste.

L'étude de M. George Auriol est plus large que celle de M. Jacques Dyssord. Steinlen a dessiné nombre de filles ou de souteneurs et donné ainsi un pendant artistique aux chansons de Bruant. Il les a dessinés parce qu'il habitait Montmartre et que son œuvre n'était pas une œuvre d'atelier. Doué d'une excellente mémoire visuelle, il reproduisait, en rentrant chez lui, ce qu'il avait vu dans la rue. Ses modèles n'ont pas posé : il les a saisis dans leurs attitudes et leurs mouvements naturels. Ses personnages, c'est le peuple qui travaille, blanchisseuses, midinettes, ouvriers, et, à côté, le peuple qui se débrouille parmi les hasards de la grande ville.

M. George Auriol suit Steinlen depuis sa naissance, en 1859, à Lausanne, jusqu'à sa mort en décembre 1923. Cette biographie débute comme un conte bleu :

> Il y avait une fois dans le canton de Vaud un petit garçon qui, bien que bourgeoisement élevé, se montrait fort enclin au vagabondage. Insensible aux tentations des bazars, il n'était attiré que par les échoppes de savetiers, les bicoques de rétameurs, paradis ténébreux où nichent les corbeaux savants, les pies narquoises et ces flûtistes inégalables appelés merles.

Steinlen quitte le gymnase à seize ans pour la Faculté des Lettres. Depuis longtemps il a pris l'habitude de crayonner, de croquer ce qu'il voit, les plantes, les animaux, les gens,

la rue. Il rejoint un oncle établi à Mulhouse et il dessine pour le tissage, puis il gagne Paris où il travaille pour une maison de toiles d'Alsace. Il a du goût pour toutes les techniques, de l'adresse, de l'invention, et réussit fort bien comme dessinateur industriel. Pendant ses loisirs, il compose des illustrations. Il fréquente Willette, Lautrec, Forain, le *Chat Noir* et fait la connaissance de Bruant. Lorsqu'en 1891 *Gil Blas* décida de publier un suplément hebdomadaire, la direction en fut confiée à René Maizeroy qui fit appel à Steinlen pour illustrer la première page. Il donna plus de 400 dessins pendant les dix ans (1891-1900) que dura *Gil Blas* illustré. « Le dessin de Steinlen, en noir et rouge, était vraiment l'expression du goût populaire... C'était une image, une vraie image de la rue. » C'était aussi un régal pour les raffinés : avouons qu'aujourd'hui, avec notre passion pour l'art et pour la littérature, nous n'avons rien d'analogue. *Gil Blas* illustré fut une merveilleuse réussite.

Steinlen a collaboré à d'autres journaux, l'*En-Dehors*, la *Feuille* de Zo d'Axa, le *Chambard* de Gérault-Richard. Il a composé des décorations pour le « Chat Noir » et la Taverne de Paris, et, sur la prière de Borlin, des décors pour *Iberia*.

Faut-il regretter, écrit M. George Auriol, qu'il ait été surtout un dessinateur?... S'il avait été vraiment doué pour le maniement de la brosse, Alex aurait sans doute versé dans le pointillisme — au lieu de travailler naturellement — comme la fleur pousse — avec le crayon du charpentier, la cire lithographique et le roseau. C'est parce qu'il s'est servi du pinceau comme d'un crayon que jamais il ne s'est écarté du jardin des imagiers.

Telle est la conclusion de M. George Auriol, qui a su intéresser le lecteur à la vie de Steinlen sans la romancer, et qui a fait preuve dans cette biographie de beaucoup de tact, de finesse, de goût, ainsi que d'excellentes qualités d'écrivain.

Dans les dernières années du XIXe siècle, il était aisé d'embrasser dans une vue d'ensemble le mouvement de la littérature, de l'art contemporains. Une démarcation bien nette séparait les œuvres classées, acceptées par les corps officiels de celles qui se rattachaient à la littérature nouvelle, à l'art indépendant. Il en est tout autrement aujourd'hui. Des écri-

vains, des artistes naturellement destinés à subir la loi du nombre et qui jadis auraient méprisé les tentatives des novateurs, ont pris le vent et, flairant le succès, ont envahi les avant-gardes. L'étiquette de « nouveau », qui désignait le rare, l'exceptionnel, s'applique désormais à la production la plus courante, sortie des ateliers des peintres, des studios des décorateurs et des fabriques de meubles.

M. Albert Sarraut qui, avant de compter dans le journalisme, la politique et l'administration, a fréquenté dans sa jeunesse les chapelles où l'on adorait comme des dieux Mallarmé, Rimbaud et les impressionnistes, a noté la différence entre les milieux artistiques de jadis et ceux d'aujourd'hui. Dans une conférence qu'il vient de publier sous le titre de *Variations sur la peinture contemporaine,* il a tenté de faire profiter le public de son expérience d'amateur qui a derrière lui quarante années de visites dans les expositions. Il a esquissé un historique de l'art de notre temps, de 1891 à 1929. Il avoue qu'après avoir pris ardemment parti pour la jeune peinture depuis Gauguin jusqu'aux Fauves, il a commencé à renâcler en face des cubistes. Quant au présent le plus immédiat, il est persuadé que « l'Orient ne dévorera pas l'Occident ».

Notre pays, dit-il, répugne au désordre et a horreur du chaos. Les modes extravagantes n'y durent pas.

Quelle colère n'aurait-on pas éveillée chez Gauguin si on lui avait dit qu'un jour il serait rapproché d'Henri Rousseau! MM. Jérôme et Jean Tharaud viennent de réunir en volume deux courtes études sur *Le Gentil Douanier et un Artiste Maudit :* Rousseau, le simple d'esprit avec quelques dons de peintre, et Gauguin, compliqué, combatif et orgueilleux! On sait que les tableaux du premier distancent ceux du second dans les ventes publiques. On sait aussi pourquoi depuis un procès récent. MM. Tharaud n'apportent rien de nouveau sur le « douanier ». Sur Gauguin, ils redisent, après beaucoup d'autres, qu'il lâcha un emploi lucratif chez un agent de change pour s'adonner entièrement à la peinture. Nous croyons qu'un rapprochement de dates s'impose : c'est en 1883 que Gauguin quitte la Bourse. Porté à poitriner, même devant ses intimes, il laisse croire qu'il abandonne de gaîté de

cœur une situation magnifique, vouant sa femme, ses enfants à la misère sous le commandement d'une vocation plus forte que tout. En réalité, 1883, c'est l'année du krach et il n'y a plus rien à faire à la Bourse. Le public, après une période de folle spéculation, est si bien étrillé qu'il quitte la partie, n'ayant plus rien à perdre. Comme en ces derniers mois, agents de change et coulissiers congédient leurs employés, Gauguin est emporté dans la débandade. Riche la veille, il n'a plus de profession. Il lui reste son talent de peintre. Il a le droit d'espérer qu'il en tirera de quoi subsister avec les siens.

MICHEL PUY.

CHRONIQUE DE GLOZEL

E. Cartereau : *Glozel, son énigme révélée par les inscriptions de ses briques, vases et galets*, etc., Paris, Catin, et Angers, Siraudeau; 8°. — Maxime Gorce : *Les Rochers du Montoncel; querelles autour de Glozel*; Aurillac, Imp. Moderne, in-16. — A propos des Verreries anciennes des Monts du Forez.

Les sous-titres de ces deux brochures, sous-titres que j'abrège, ont du moins le mérite d'indiquer la position prise par leurs auteurs vis-à-vis du problème de Glozel. M. Cartereau pense ici, comme dans ses publications antérieures, avoir trouvé la solution de cette « énigme ». M. Gorce a exploré le pays et montre à propos des célèbres rochers de Montoncel combien on doit se défier des renseignements oraux et des recherches imparfaites; on a voulu les rattacher au problème de Glozel; M. Gorce prouve qu'on n'en a pas le droit, même à propos des mains gravées ou imprimées.

D'une parfaite tenue scientifique, la brochure de M. Gorce apporte des données sérieuses. En dirai-je autant des interprétations de M. Cartereau? Il faut distinguer dans sa brochure deux parties, d'ailleurs intimement liées au cours de l'exposé. D'abord, la récolte vraiment utile des documents comparatifs, les dessins, les tableaux de comparaison des inscriptions de Glozel, Puyravel, Chez-Guerrier, Palissard, Guérande, le Bernard, Paris, Cluzel, Boël, Capentras, du Bois-Bizin, de Chez-Gentil, Saint-Jean-des-Echelles, Saussat, Montmarault, Fontenay-le-Comte, Mayenne et Angers; à quoi l'auteur ajoute les parallèles de Chindrieux, de Munsingen, d'Alvao, du Sinaï, etc. Un chapitre est consacré à l'étude des briques à emprein-

tes de main. Toutes ces données comparatives sont très commodes. Le plus souvent l'auteur a indiqué ses sources avec exactitude; on pourra donc s'y reporter pour contrôle.

Mais que dire de ses interprétations? Malgré ma bonne volonté, je n'y trouve pas de point d'appui pour asseoir mes convictions; car M. Cartereau est un adepte des procédés d'explication par le symbolisme, lesquels sont juste à l'opposé des procédés scientifiques. Au symbolisme il n'y a pas de limites; le raisonnement s'y opère par analogie et par actes de foi.

Sceptiques me laissent aussi sa méthode linguistique et ses rapprochements mythologique (p. 65 et suiv.). Dire que « Esus dans notre magisme caractérise surtout la nature terrestre prolifique et qu'on l'associe à Ea, un des grands dieux akkadiens régnant sur les eaux douces, dieu suprême sous l'épithète de Ea-Kin (inscription de Chindrieux)» ; ou bien que « à Glozel on retrouve la grande divinité chaldéenne El, d'origine solaire », me paraît sortir du domaine des faits connus... Jusqu'aux Lémures qui auraient été nos ancêtres en Phénicie! De sa vaste enquête et de ses comparaisons épigraphiques et étymologiques ressortirait selon M. Cartereau, si je le comprends bien, que Glozel serait de l'époque gauloise finale avec influences latines.

A la fin, chacun en prend pour son grade : Vayson de Pradenne, Camille Jullian, Salomon Reinach, et d'autres... qui ont tantôt raison sur un point, tort sur un autre.

Il n'y a qu'à répéter avec les sages : on n'interprétera pas les inscriptions de Glozel tant qu'on n'en aura pas trouvé une qui soit bilingue, ce qui arrivera forcément si elles sont contemporaines de l'infiltration romaine, comme le pense M. Cartereau.

A. VAN GENNEP.

§

A propos des Verreries anciennes des Monts du Forez. — M. A. van Gennep nous communique la lettre suivante qu'il a reçue du Dr Léon Chabrol :

Vichy, le 22 janvier 1931.

Cher Monsieur,

J'en appelle d'abord à votre témoignage : si une polémique s'engage avec le docteur Morlet, je ne l'ai pas voulue.

Sur votre demande, je vous ai adressé une carte destinée à faciliter l'analyse que vous entendiez faire de mes publications, et répondant au désir de votre première lettre, je vous ai donné des renseignements sur mes dernières recherches.

J'y ai joint un aperçu de mes buts et de ma méthode de travail. On les trouvera tout au long exposés dans l'avant-propos de mon prochain article de la *Revue anthropologique* qui doit paraître dans le n° de janvier-mars, sous le titre « Les Verreries anciennes des Monts du Forez et la Controverse de Glozel ».

Dans les articles que j'ai publiés, dans les moyens d'investigation que j'ai mis en œuvre, peut-on déceler l'ombre d'un parti-pris? Non, car dès le début de mes fouilles systématiques je me suis efforcé d'éliminer toute idée préconçue et bien souvent j'ai tenté d'oublier qu'il y avait des glozéliens et des anti-glozéliens en présence.

J'ai cherché à la périphérie de Glozel l'équivalent de ce que l'on trouvait au centre sans prévoir ce que le hasard allait me révéler. Mon travail est une contribution à l'étude d'une station par l'examen minutieux du pays d'alentour.

Si le Dr Morlet croit ses théories menacées par mes publications qui demeurent un simple exposé des faits, sans commentaires, pourquoi a-t-il attendu dix-huit mois pour me prendre à partie, lui qui, fougueux dans ses offensives, est coutumier des attaques brusquées?

C'est que, ne pouvant risquer un assaut de front sur des positions trop solides et qu'il connaît bien, il a cru pouvoir les rompre un jour, sans dommage pour lui, à la faveur d'une diversion.

Sans le vouloir vous lui avez fourni l'occasion attendue, en envisageant dans le *Mercure* les répercussions que pourrait avoir sur son dogme intangible l'enchaînement logique des faits que j'ai observés.

Vos propres réflexions n'ont pas eu l'heur de lui plaire. Mais il n'en souffle mot et c'est moi qui suis uniquement visé, comme si j'en étais l'inspirateur.

Je dévoile la manœuvre et, sans avoir besoin d'insister, je passe à la réfutation point par point.

I. — L'ARTICLE DE « LA LIBERTÉ » DU 21 JANVIER 1928. — Pourquoi n'ai-je pas appelé les briques à rebord par leur nom et me suis-je borné à leur description?

C'est bien simple. On était en pleine bataille glozélienne. Le hasard d'une interview allait me mêler aux combattants. Je redoutais le reproche tant de fois adressé au Dr Morlet quand ses amis eux-mêmes disaient de lui : « Ah! s'il se contentait de décrire ses trouvailles sans vouloir aussitôt les étiqueter, il ne s'attirerait pas tant d'ennuis! »

Poussant à l'extrême le souci d'éviter un tel reproche, je traçai sur le champ ma ligne de conduite. Elle est inscrite en toutes lettres dans *La Liberté* et le Dr Morlet ne l'ignore pas puisqu'elle précède la phrase relevée par lui. La voici :

« J'ai mon idée sur l'âge de ces débris, mais je n'avancerai pas d'hypothèses, je décrirai ce que j'ai trouvé. D'autres se chargeront d'assigner à ces objets une époque. »

De telles directives, nullement suggérées par le Dr Capitan (à qui je fus présenté cinq mois plus tard) étaient nées de mes propres réflexions. Elles écartaient la hâte de conclure, elles offraient les trouvailles à l'examen de tous les chercheurs, elles n'influençaient le jugement d'aucun.

C'est ainsi que le 16 janvier 1928, donc cinq jours avant l'article, ayant présenté deux briques à rebord et un fragment de lampe à M. Loth, celui-ci me dit :

— Vos objets sont d'une *belle antiquité* (sic), mais je ne peux pas me prononcer. Pour les briques il faudrait voir M. Espérandieu et pour la lampe M. Salomon Reinach.

Ayant ainsi enregistré l'opinion, ou plutôt l'absence d'opinion, d'un savant qui parlait alors sur Glozel au Collège de France, j'avais deux fois raison de taire la mienne, en un temps où l'un des glozéliens de la première heure ne voulait pas se prononcer sur des tuiles romaines.

Quand *La Liberté* lui parvint, le 21 janvier, le Dr Morlet me téléphona :

— J'ai lu votre article. C'est très bien... Je vous félicite de votre style alerte (sic).

Il paraît que ma prose de 1928, objet d'un éloge immérité, serait devenue subversive trois ans plus tard.

II. — UNE MAUVAISE QUERELLE A PROPOS DE CHIFFRES. — Je suis parfaitement en droit de dire que l'on a trouvé à Glozel, en surface comme en profondeur, des restes caractéristiques de l'industrie des verriers.

Pourquoi? Parce que je considère que les briques à cupules — toujours accompagnées de creusets dans les deux autres points de la Montagne où j'en ai trouvé : au Bizin et à Calinon — sont des briques de four.

Or des briques de cette espèce étaient situées dans la couche dite archéologique et quelques-unes d'entre elles portent des signes alphabétiformes gravés avant cuisson.

Aussi peu m'importe que l'on ait rencontré un creuset à 70 cm. ou à 60 cm. ou en surface, je n'ai pas besoin de ce tesson litigieux pour renforcer mon affirmation. Les briques à cupules me suffisent amplement.

Et le Dr Morlet se disqualifie sans profit pour lui — double échec! — en mettant gratuitement en doute ma probité scientifique.

Je n'ai pas « lancé une contre-vérité d'un air détaché » et mon erreur, si erreur il y a, provient de l'imprécision de ses propres chiffres et de ses propres termes.

Près de 60 cm. laisse une marge d'approximation de plusieurs centimètres en plus comme en moins. En outre la grandeur du culot de creuset est telle que, s'il était placé verticalement ou en oblique (on ne dit rien de sa position exacte), il pouvait facilement plonger dans la zone de 10 cm où sa présence paraît aujourd'hui si dangereuse. En lisant le texte, je n'en ai pas pensé si long et je me suis dit qu'une portion de pot dont le fond a 17 cm. 5 de diamètre pouvait, par un bord, être à la cote 53 ou 60 et par l'autre toucher la brique à inscriptions située à la cote 70.

D'autant plus que l'expression : *juste au-dessus de* pouvait fort bien signifier : au contact. Pour éliminer ce sens, par ailleurs vraisemblable, il eût fallu dire : *à l'aplomb de.*

III. — OBJETS DE VERRE ET CREUSETS. — En 1925 le Dr Morlet a dit ce qu'il en pensait. Qu'en pense-t-il aujourd'hui?

Pas grand'chose de bon, sans doute, puisqu'il omet d'en parler dans son *Glozel* de 1929.

Pourtant relisons ce qu'il en écrivait dans sa *Nouvelle Station Néolithique* (fascicule I, page 52) :

« Aussi comme on y trouve dans ces deux localités (*Glozel et la Verrerie de Saint-Nicolas des Biefs*) éloignées de 30 kilomètres l'une de l'autre, la même industrie du verre, les mêmes creusets de grès, peut-on y voir une couche inédite de culture néolithique... »

Je suppose qu'il n'a pas tracé cette phrase uniquement pour le plaisir d'annoncer de l'*inédit,* mais qu'il a longuement comparé les éléments communs à ces deux verreries. Or, s'il a conclu en 1925 que ces éléments étaient identiques, qu'il me dise pourquoi ils ne le sont plus aujourd'hui.

IV. — « CHAMP DE GLOZEL » ET « GISEMENT ». — En maintenant la question posée dans mes *Verreries anciennes* : « Un problème du verre (de l'industrie du verre et non pas de simples vitrifications de hasard) se pose pour le *champ* de Glozel... », je ne m'en prends

nullemant « au gisement glozélien avec ses dents de Renne, d'Elan, de Panthère, avec ses harpons et ses sagaies... », mais je dis que les verriers, longtemps avant les hommes de notre époque, ont bien pu s'en prendre à lui.

Quoi de plus logique On n'assoit pas la sole d'un foyer sans creuser une tranchée, sans remanier le terrain.

Il faut donc, pour qu'une étude de Glozel soit complète, ne pas négliger la recherche capitale des éléments qui ont pu, au cours des âges, modifier la structure du terre-plein et avec elle la couche dite archéologique.

La finale de mon article n'avait pas d'autre sens.

Tant pis si le Dr Morlet ne saisit pas la nuance et s'il confond champ et gisement. Après cela il peut demander : « Vous avez bien lu? »

V. — FOSSE OVALE ET FOUR DE FUSION DU VERRE. — Au lieu d'accepter sans sourciller l'hypothèse la moins vraisemblable : celle d'une tombe où l'on n'a pas trouvé le moindre ossement, je demande que l'on examine d'abord si la fosse ovale n'a pas servi tout bonnement à un usage industriel.

Je reviens sur cette idée, que d'autres ont formulée avant moi; elle a le mérite de la simplicité et la force que lui donnent les arguments suivants :

Présence de briques à cupules (en matière réfractaire, si je ne m'abuse) et d'argile de liaison à mamelons comme au Bizin et à Calinon. Vitrifications sur les murs. Forme ovalaire de sa sole comme celle des foyers des Cadiaux et du Plan du Jat. Culots de creusets et verre manufacturé dans la couche superficielle du terre-plein. Voilà bien un faisceau précis de présomptions concordantes en faveur d'un ouvrage bâti par la main des verriers.

Passons à l'hypothèse opposée. Pour l'appuyer, que nous offre le Dr Morlet?

Deux pages d'arguments négatifs : Ce n'est pas ceci, ce n'est pas cela (*Glozel*, 1929, pages 14 et 15).

Une ligne d'affirmation : « Par contre tout concourt à étayer l'idée d'une sépulture. »

On attend une série de preuves irréfutables : il ne vient rien; pas même un os!

Mais ces deux pages (qu'il faut lire d'un bout à l'autre, car elles sont révélatrices de toute une méthode) débutent par cette phrase splendide :

« Comme les sépultures néolithiques ont pour caractéristique leur grande variété (*avec ça allez les reconnaître*), il est souvent

malaisé de savoir si on a affaire à une tombe quand on ne trouve pas d'ossement. Ce fut le cas à Glozel. »

Puisqu'une tombe néolithique se définit par son défaut de caractères (ce n'est pas moi qui le dis), pourquoi ne ressemblerait-elle pas à un four?

Ainsi s'explique comment fut incorporée au néolithique une construction que l'on ne voulait pas attribuer aux verriers, mais que, étant donné le bruit déjà fait autour d'elle, il fallait bien caser quelque part.

Quant au *four de fusion,* il fut jugé d'un placement plus difficile, mais comme il était passé à peu près inaperçu, il se trouve complètement volatilisé lors de l'impression du *Glozel* de 1929 (en compagnie de tout le chapitre du verre, d'ailleurs).

Aujourd'hui le Dr Morlet lui découvre subitement une utilité, et, l'exhumant pour la seconde fois, il croit m'assener un coup terrible en déclarant que « pour rien au monde » je n'en ferais état.

Qu'à cela ne tienne; il me donne au contraire une excellente occasion d'en parler; il avait si bien su l'escamoter que j'allais l'oublier.

Voici ce que j'en pense :

Un atelier comprend généralement plusieurs installations indépendantes ou connexes répondant chacune à des fins déterminées. Dans une verrerie ancienne on peut donc retrouver tour à tour ou simultanément des vestiges de constructions plus ou moins faciles à reconnaître et notamment trois variétés de four (pour cuire les pots, pour fritter et pour fondre).

Chaque ouvrage se subdivise en deux parties distinctes : le four proprement dit où s'échauffent les produits et le foyer qui lui envoie les flammes par un orifice ou par un conduit approprié.

Le foyer presque toujours subsiste seul, parce qu'il est bâti en tranchée et qu'il est ainsi moins exposé aux destructions que les autres parties en superstructure.

C'est donc une circonstance heureuse et remarquable qu'à Glozel les restes du four de fusion du verre soient demeurés fort nets (assemblage semi-circulaire de briques, avec fragment de creuset adhérent) et que l'on ait pu les identifier sans le moindre doute.

Mais quelle était la situation de ces débris? La description du Dr Morlet ne fixe pas la cote de profondeur, et c'est dommage. L'emplacement par contre est bien spécifié : « dans le foyer s'étendant transversalement en tête de la fosse (ovale). »

Or, dans ce foyer situé à deux mètres de distance environ et sur le même plan que la fosse, mais à une profondeur plus grande

par suite d'un glissement de terrain, se trouvaient, au milieu de débris de charbon, de nombreux instruments en éclats de roche éruptive à peine retouchés, à côté de « vases à support » et de « *perles de verre* » (*Nouv. St. Néol.*, p. 25).

Il s'y trouvait également dans son côté ouest, « à une profondeur de 1 m. environ », la troisième brique à signes; et aussi la quatrième « qui présente, au revers, quatre petites cupules et une proéminence arrondie qui semblent bien destinées à la faire adhérer plus solidement au revêtement d'argile d'un mur. »

Ainsi le même foyer — qui pourrait bien être l'*âtre* du four de fusion dont provient le fragment identifié — descendait en plein étage dit archéologique et contenait à la fois :

1° Un creuset collé à un assemblage de briques industrielles;

2° des perles de verre à côté de vases à support en terre rouge bien cuite.

3° Deux briques à inscriptions dont l'une porte 4 cupules et un mamelon.

Voilà, n'est-il pas vrai? tout un ensemble, qui renforce la valeur de mes réfutations précédentes (§ 2 et 4) et n'ai-je pas raison de dire qu'il faut envisager la probabilité du remaniement profond du terrain par les verriers?

VI. — QUERELLE DES BRIQUES « EN PLACE ». — Je n'ai jamais dit que j'avais trouvé « en place » les briques à cupules du Bizin, puisque je n'ai pas vu de fosse ni de murs ayant subi l'action du feu. J'ai même laissé entendre au contraire que leur gîte actuel pouvait ne pas être l'emplacement exact de l'ancien atelier :

« Tous ces débris proviennent d'un atelier détruit. » Et en note : « Le propriétaire... m'apprit que des fours intacts avaient été vus autrefois par son père, dans un champ voisin. Je les rechercherai. » (*Revue Anthr.*).

Ai-je écrit ou dit autre chose depuis? Non.

Sur quels éléments me suis-je appuyé pour avancer que les briques à cupules sortaient de la main des verriers? Sur les caractères (qu'elles ont en commun avec les briques d'autres verreries, notamment avec celles de Glozel) et sur les constatations que je vais énumérer :

1° Composition et aspect : Matière réfractaire (ayant cependant subi, en certains points de sa masse, une vitrification partielle) de couleur gris-bleuté ou rougeâtre (suivant le degré de cuisson et la proportion d'oxydes métalliques).

Forme, en pyramide tronquée, comme celle des briques en claveaux de la couronne des fours (voir les planches de la Grande Encyclopédie du XVIIIe).

2° Coexistence dans le même lieu de joints de liaison, de tessons de creusets de grès à bord incurvé en dedans, de meules, de scories, comme on en trouve dans les verreries de la région.

3° Dénomination du lieudit : Le Bois du Four.

4° Présence reconnue il y a une trentaine d'années, de fours dans un champ voisin, selon les dires des habitants.

Sur le terrain (où je l'ai conduit bien volontiers et sans atermoiement, quoiqu'il en dise... car je n'y vais pas tous les jours) j'ai fait remarquer au Dr Morlet, le 18 mai 1930, que si les fours n'étaient pas situés exactement dans la zone étroite des amas de pierres et de briques, ils n'ont pas pu en être très éloignés. En effet, d'un côté, en bordure des tas, commence la corne du champ si fertile en creusets; et de l'autre, à dix mètres seulement, se voient les restes de chaussée d'un ancien réservoir à demi envasé.

— N'oubliez pas, dis-je au Dr Morlet, que les verriers avaient besoin d'eau et qu'ils s'installaient toujours à proximité des ruisseaux ou des sources.

Il en convint et partagea si bien mon opinion qu'il ajouta judicieusement :

— Cherchez donc dans la vase. Vous y trouverez sûrement les objets que les verriers ont perdus en venant puiser l'eau.

VII. — LA FOSSE DE CALINON. — La visite du Dr Morlet au Bizin datait du 18 mai; or le 3 août, j'allais repérer dans les Bois de Calinon un ancien atelier que le propriétaire, un vieillard de 85 ans, le père Goutorbe dit Carnot, m'assurait être une fonderie; il y avait recueilli, autrefois, des scories, des débris vitrifiés, du charbon et une « drôle de brique avec des trous » qu'il avait conservée à cause de son aspect peu commun.

Je demandai à la voir. C'était une brique à cupules du modèle en passe de devenir classique.

Je me fis aussitôt conduire dans le bois par le père Carnot lui-même qui, malgré son grand âge, est demeuré un grimpeur étonnant. Après m'avoir montré en passant quelques filons de quartz à galène, et une excavation qu'il considère, lui ancien mineur, comme une fouille pour la recherche du minerai, il m'arrêta sur un étroit terre-plein, faiblement incliné, où s'amortit la pente rapide de la montagne.

C'était là, et rien ne se voyait en surface. Un chemin d'exploitation coupait la plate-forme.

Pourtant la première chose que je trouvai en grattant le sol fut un creuset à bord incurvé en dedans et une brique à cupules.

J'étais fixé! Toujours la même association des deux mêmes témoins. Qui oserait parler de hasard?

Mais aurais-je la chance, que je na'vais pas eue au Bizin, de trouver une fosse avec murs vitrifiés ou cuits, signature d'un foyer industriel bien en place? Ici, en pleine forêt, loin de toute habitation et de tout champ cultivé, je n'avais pas à redouter une destruction ni une dispersion en masse de matériaux qui ne gênaient rien ni personne.

Et de fait, les fouilles entreprises et continuées tous les dimanches d'août et de septembre, révélèrent l'existence d'une fosse profonde de 50 à 80 cm., longue de 5 mètres, avec dallage de pierres altérées par le feu, reposant sur un lit d'argile; avec murs verticaux en pierres également désagrégées par la chaleur et parfois vitrifiées; avec quelques briques à cupules incluses, surtout à la partie supérieure des murs; les autres, pêle-mêle avec la terre de remplissage, dans la fosse ou à ses abords.

Comme trouvailles : un fragment de vase de verre à fond refoulé, des perles de verre, une lame de bronze et une faucille de fer de modèle ancien, d'âge indéterminé.

Si le Dr Morlet ne croit pas que j'ai trouvé ces objets en place, qu'il interroge les habitants de Calinon qui ont participé à mes recherches, qu'il interroge M. Lucien Mosnier, correspondant du Ministère de l'Instruction Publique, qui a fouillé lui-même, et il apprendra, avec des détails fort curieux, comment furent exhumés en premier lieu la faucille (à 50 cm. de profondeur), puis à côté un premier lot de briques à cupules, puis un deuxième lot plus considérable comprenant également des creusets et des joints de liaison à mamelons. C'est par dizaines de kilos qu'il en fut sorti de la tranchée; c'est par sacs que j'en ramenai à Vichy. Il en reste encore, prisonnières des racines de hêtres, et quiconque voudra pourra les trouver.

VIII. — MÉLANGE HABILE DE SITES DISSEMBLABLES. — Où existe-t-il? Dans mes textes ou dans l'esprit du Dr Morlet?

Quand j'étudiais les verreries anciennes des monts du Forez ayant une série de caractères communs, ayant aussi un certain nombre de caractères dissemblables, fallait-il à chacune attribuer un âge avant de commencer mon travail et établir une classification par époque, au risque de la voir démolir à la première trouvaille qui date?

Pour le coup, on m'aurait accusé, avec juste raison cette fois, d'avoir une théorie préétablie.

Ma division des verreries en trois groupes d'après leur position géographique avait au contraire le mérite de ne rien préjuger

de leur âge et d'éviter précisément le mélange possible de sites d'époques différentes.

J'ai d'ailleurs pris soin d'écrire : « Mais il est bien probable que ce pays attira et fixa des verriers à toutes les époques et dès leur apparition dans le monde gaulois. »

« Les restes industriels que l'on rencontre ne sont donc pas tous forcément du même âge. » (*Verreries anciennes*, p. 1).

Je n'insiste pas.

IX. — FOUR DES CADIAUX. — Je n'insiste pas non plus.

Plus de 40 membres de la Société Linnéenne de Lyon (groupe de Roanne) l'ont vu de leurs yeux le 6 juillet dernier. Qu'on leur demande si le plan en forme de fuseau de sa sole ne correspond pas au dessin qu'en donne leur Bulletin de novembre 1930.

Au reste, ce four a le mérite d'être encore en place, solide et bien vitrifié. On peut toujours le voir et le mesurer. Je n'en dirai pas autant de l'ovale de Glozel dont il ne reste... que des plans, invérifiables mais publiés, et dont on doit bien tenir compte, faute de mieux.

Je considère comme une double plaisanterie le fait d'offrir comme étant *plus précise* qu'un plan une « photographie de la Fosse Ovale reconstituée (?) exactement sur place. » Je dis double plaisanterie car la vue est en *perspective*, donc fausse; et la reconstitution à l'aide de mensurations insuffisantes est *impossible* à des mois de distance, donc fausse également.

X. — INSCRIPTIONS ALPHABÉTIFORMES. — Le Dr Morlet paraît surpris de constater que je n'annonce plus la découverte de nouvelles inscriptions alphabétiformes, après en avoir cependant publié plusieurs « au début » de mes recherches.

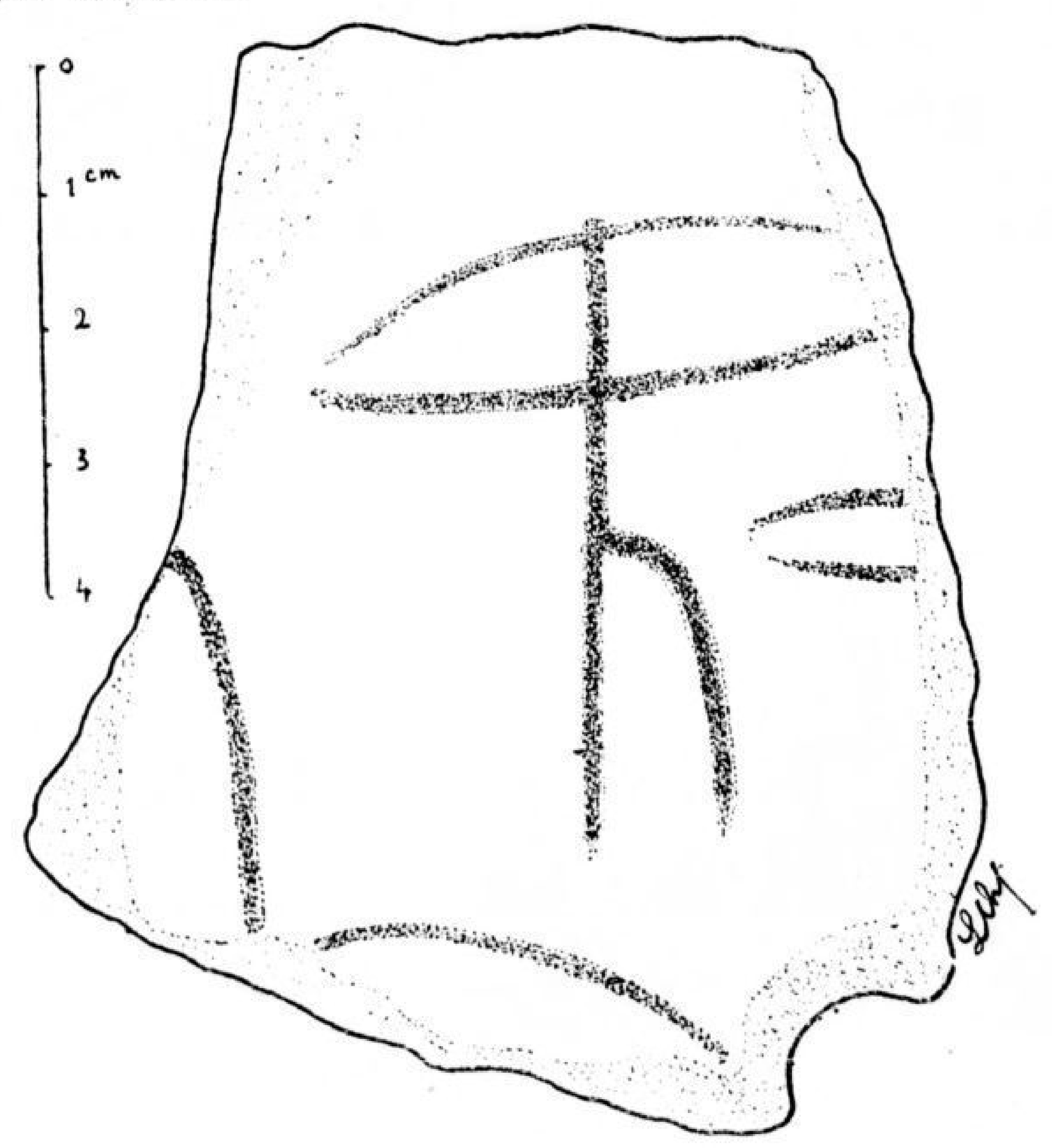
La raison en est fort simple. Je n'ai pas eu la chance d'en rencontrer d'autres.

Trop heureux le chercheur qui, en frappant du pied, ferait surgir du sol l'objet de ses désirs!

Il me sera agréable, en cette occasion, de remettre sous les yeux du Dr Morlet le dessin d'un signe gravé sur une plaque d'argile cuite trouvée au milieu de creusets sur les meules de la verrerie des Longes-Jomeret (Chez Gentil). Il l'a déjà reproduit pour les lecteurs du *Mercure de France*, du 1er août 1929, d'après la *Revue Anthropologique*, mais comme il a omis de citer le nom de l'auteur des planches et de l'article, peut-être ne se souvient-il plus que la publication était de moi.

Ce dessin a d'ailleurs entre autres mérites celui de montrer que les verriers de Chez-Gentil présentaient certaines affinités avec

ceux de Glozel. Ils affectionnaient les mêmes creusets et les mêmes signes mystérieux.



Signe gravé, avant cuisson, sur une plaque d'argile provenant de la Verrerie des Longes-Jomeret (chez Gentil).

Permettez-moi de terminer cette longue réplique par une déclaration de principe destinée à couper court à toute interprétation tendancieuse des buts que je poursuis.

J'étudie sous tous ses aspects la Montagne bourbonnaise qui est mon pays. J'entends continuer mes recherches en toute liberté et selon mes propres vues.

Je ne suis pas l'adversaire de Glozel.

Mais je n'accepte pas sans discussion une théorie incapable d'expliquer *tous les faits* et qui pourtant voudrait s'imposer comme un dogme. Je réclame le libre examen.

Veuillez agréer, etc...

DR. LÉON CHABROL.

POÉTIQUE 1

Marcel Jousse : *Le Style oral, rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs*, 1925, Gab. Beauchesne, éd. — Marcel Jousse : Etudes sur la psychologie du geste. Les Rabbis d'Israël. *Les Récitatifs rythmiques parallèles*, I, Genre de la Maxime, 1930, Spes, éd. (*suite* (1). — P. Coculesco : *Essai sur les Rythmes toniques du français*, 1925, Les Presses Universitaires, éd. — Pius Servien : *Les Rythmes, comme Introduction physique à l'esthétique*, 1930, Boivin et Cie, éd. — Pius Servien : *Lyrisme et structure sonores*, Nouvelles méthodes d'analyse des rythmes appliquées à *Atala* de Chateaubriand, 1930, Boivin et Cie, éd.

L'erreur de croire une expression profondément, artistiquement vivante, un rythme de simple enseignement didactique apparaissait en toute netteté dans les *Récitatifs rythmiques* donnés au Théâtre des Champs-Elysées et à la Sorbonne par l'*Institut pédagogique de Style manuel et oral*.

Certes, les démonstrations du P. Jousse sur la supériorité éducative d'une association étroitement ordonnée entre la parole, le chant et le geste y trouvèrent une application probante et charmante. Devant ces récitations *incarnées* dans tout l'appareil moteur, accordé selon la leçon à retenir, il était impossible de ne pas condamner notre enseignement exclusivement cérébral qui ne semble fait que pour des têtes sans corps. Au lieu de comprendre, de régler, de modeler les balancements instinctifs de l'enfant lorsqu'il récite, et qui sont si bien utilisés par les Orientaux, on lui impose une immobilité inhumaine, qui prive la mémoire de tous points de repères externes en concordance avec l'être intime, — ces points de repère, au surplus, étant accentués pour le récitant rythmique par la vue des camarades et leurs mouvements à l'unisson ou en réponse aux siens. On comprend que les jeunes filles éduquées selon cette mnémotechnie figurée soient en avance, paraît-il, de deux et trois ans sur leurs condisciples des autres écoles. (Pourquoi les garçons n'en profiteraient-ils pas? Ils en auraient encore plus besoin). La signification des choses pénètre plus rapidement et plus profondément en elles de tout le rythme musculaire qui l'accompagne et qui régit d'une entr'aide commune la classe entière. Il n'est pas une leçon qui ne soit *action*, pas un en-

(1) Voir *Mercure de France* du 1er novembre 1929; 15 janvier, 1er avril, 15 août 1930.

seignement qui ne soit vie, et vie collective favorisant la compréhension par l'unité intellectuelle ainsi assurée du groupe. Peu à peu, les automatismes des mouvements rythmiques assouplissent le corps d'une réceptivité toujours plus aisée, facilitent l'entendement de reviviscences toujours plus nombreuses, enchâssent les matières dans un ensemble gestuel toujours plus concordant. Retrempées en pleine psycho-physiologie verbo-motrice, ces élèves échappent mieux que les autres aux méfaits dissociants de l'abstraction à laquelle la plus grande partie des études est soumise par force au fur et à mesure qu'elles se compliquent. A travers les nécessités d'une logistique et d'une scolastique ratiocinantes, elles gardent un sens du concret qui les empêche de se contenter des simples vues de l'esprit, qui les tient éveillées au sens de l'expérimental. — Nous assistâmes à une leçon enfantine de cosmographie, à des figures variées de rythmes musicaux selon diverses mesures (6/8 par rapport à 2/4, etc.) et mouvements (*andante, allegro*, etc.), enfin à des enseignements de morale et de religion d'après les récitatifs figurés des Evangiles. Le but didactique était merveilleusement atteint. Quand, avec des gestes appropriés de jambes, de bras, de mains, de tête, les enfants eurent mimé les planètes et leurs évolutions, les maximes et leurs balancements, les paraboles et leurs scènes dogmatiques, il n'était personne qui ne sentît combien les choses leur en devaient être plus aisées à comprendre et mieux incarnées dans la mémoire. (Pour la musique, nous verrons tout à l'heure certaines restrictions à faire.) Oui, certes, en appliquant à l'instruction moderne les principes verbo-moteurs si bien reconnus par Marcel Jousse à l'origine instinctive des transmissions verbales, le souvenir de l'abstraction se renforce de l'action musculaire et rythmique qui avec elle fit corps : une sorte de concrétion, vivante automatiquement, spontanément s'établit où l'abstrait dans sa substance prend forme et plasticité.

§

Mais la vie véritable et complète du rythme esthétique (par conséquent, ne l'oublions pas, le plus expressif) est-elle incluse dans ces réussites de l'expression didactique? Cha-

cun des exercices considéré isolément satisfait, rien qu'avec l'harmonie de son ordonnance et dans l'accord des sens et de l'esprit, un certain sentiment de l'art. Seulement, il suffit de subir la répétition de ses éléments mécanisés, quelque modifiés qu'ils soient à travers les autres exercices, pour que leur rythmisation apparaisse ce qu'elle est nécessairement dans son but scolaire et collectif : une *métrisation* impersonnelle (2). Elle donne bien action et vie à des concepts qui sans elle restent comme étrangers à l'unité de notre être, mais elle est analogue à cette discipline organique toute générale qui règle le cours des planètes, le mouvement du cœur ou des poumons, l'assemblage des pas d'une marche commune, elle limite, elle asservit le rythme de l'individu, elle en arrête donc l'expression originale et totale. Rien de mieux pour les matières qui la comportent et dont la mise en œuvre exige, par groupes surtout, une espèce de *standard* muscu-

(2) Dans son *Introduction* aux *Récitatifs rythmiques parallèles*, le P. Jousse croit concilier l'art et le didactisme, en atténuant l'intransigeance de l'opinion entièrement opposée à des soucis d'art chez les Improvisateurs de Style oral qu'il avait formulée dans son précédent ouvrage et que nous avons combattue. On y trouve cette atténuation :

« En Israël, le parallélisme — tout comme la rythmique — a un caractère didactique et logique beaucoup plus qu'un caractère esthétique : on n'y connaît point encore « la poésie pure ».

« Le caractère esthétique n'est cependant pas exclu. L'un des nombreux synonymes qui servent à qualifier la Récitation, rythmiquement modulée, n'est-il pas *la Grâce*?

« PARTOUT ET TOUJOURS, L'HOMME EST UN ARTISTE QUI TACHE DE FAIRE DE LA BEAUTÉ, TOUT EN TRAVAILLANT POUR SON UTILITÉ. (Souligné par nous).

« *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

« Aussi les Rabbis d'Israël récitaient-ils cette maxime pédagogique et esthétique :

« Quiconque dit le Mikrâ sans mélodie
et le Mishnâh sans psalmodie,
Celui-là, l'Ecriture en dit :
« Et certes Je leur ai donné
des Préceptes qui ne sont pas beaux. » (p. XX)

Il est fort regrettable que la phrase que nous avons mise en petites capitales n'ait pas été insérée dans *le Style oral*. Elle proclame une évidence démontrée par toutes les œuvres ethniques de n'importe quelle époque d'expression *naturelle*, et l'auteur en eût modifié sans doute la direction de ses raisonnements. Néanmoins cette phrase est à son tour trop absolue, du moment qu'il faut l'appliquer à une utilité collective où toute invention individuelle disparait ainsi qu'il est manifeste dans la « mélodie » de la « Miskrâ » et dans la « psalmodie » de la « Mishnâh ». Tant que l'homme individu est libre de chercher dans l'utile un agrément de surcroît, ou même tant qu'un groupe n'est pas tyrannisé par l'industrie jusqu'à refuser à tout objet les *représentations* diverses dont il aurait accompagné son usage, l'utilité entraîne la collaboration instinctive de la beauté. Mais cette collaboration est refoulée dès que l'impose le didactisme collectif avec un but exclusif de pédagogie.

laire; rien de mieux même pour l'assouplissement préparatoire de notre physiologie, ou encore, dans l'art le plus complet, quand l'expression ne demande que rapports et retours simples, forts et réitérés, constants (se souvenir, par exemple, de la *Septième Symphonie*); rien de moins justifié pour une application rythmique universelle. Jusqu'en pédagogie, des répétitions trop prolongées de mouvements annulent la spécialité de l'effet recherché au seul profit de l'inconscience à retrouver dans l'automatisme, — but principal d'ailleurs (nous l'avons assez vu) qu'on doit s'en proposer. Aussi les *Récitatifs rythmiques* présentés au Théâtre des Champs-Elysées et à la Sorbonne devenaient-ils au bout de quelque temps proprement insupportables. Pour ma part, je ne pus les supporter jusqu'à la fin. L'intensité de leur mimique en affaiblissait peu à peu d'autant plus l'intérêt qu'elle en accroissait la monotonie collective, qu'elle comprimait dans le spectateur auditeur le jeu de son rythme individuel.

C'est pour cette raison, du reste, que de tous les exercices celui qui était appliqué aux rythmes musicaux, tout en paraissant au premier abord le plus naturel, le mieux approprié, était le plus dangereux pour la véritable expression vivante, car nous entrons avec la musique dans le domaine entier de l'art. Et nous savons que sa culture, dépendant de l'expression personnelle créatrice, accepte moins qu'elle ne rejette de la mémoire consciente les éléments premiers et généraux dans leur mécanisme élémentaire. Il n'y a création qu'en effaçant le sillon de la trame, en réduisant le souvenir au minimum. L'art ne se souvient — comme la vie — que pour oublier. Or, la soumission, pour chacune des principales formes rythmiques, à des ensembles gestuels peut mieux rompre chaque organisme à leur adaptation dans la suite, mais c'est aux dépens de son rythme propre ou de sa manière personnelle, donc créatrice, de les interpréter.

§

Le plus grave surtout de ces disciplines, précisément parce que musculaires, est d'identifier le rythme, qu'on le veuille ou non, à la seule intensité. Le *temps fort* y est souverain.

Elles renforcent en nous les faciles et rudimentaires percussions, alors que les expressions du son qui commandent la parole doivent éveiller des figures multiples suivant des modes beaucoup plus fins et comme plus proches de l'âme, ou, si l'on préfère, suivant une spiritualisation sensorielle plus indépendante de notre gros fonds animal.

Il faudrait prendre garde, en effet, de ne pas assimiler au rythme *auditif* le rythme *musculaire,* bien que nécessairement le musculaire soit à l'origine de l'auditif, l'articulation déterminant la sonorisation, la phonation, l'audition. Mais dans l'auditif le musculaire se dépouille, pour ainsi dire. Il se fait d'autant plus inconscient qu'on s'éloigne davantage des formes primitives et qu'on est plus sensible aux jeux aériens des résonances, qu'on a besoin de la sensation spatiale incluse dans l'effet articulatoire pour que le rythme soit saisi et vous émeuve. Le geste verbal étant comme toute action musculaire une explosion d'énergie, l'intensité prédominante qu'il accuse ainsi en ces monotones frappés d'une simple danse appauvrirait singulièrement l'expression rythmique, si les éléments du mouvement n'étaient sentis autrement riches, complexes et complets dans la sonorité. Que nous devions réintégrer le verbe, devenu abstrait à force de cérébralité ou de simple usage, dans l'action générale de nos muscles, il ne s'ensuit pas que les artistes du *temps,* musiciens et poètes, aient à croire l'intensité le facteur capital du rythme. Ce fut l'erreur que Marcel Jousse a commise, jusque dans les parties du *Style oral,* où il s'appuie sur des mouvements de poèmes modernes, quand la réapparition d'un didactisme primaire et mécanique y appelle, du fond de la tribu, le soutien d'une scansion machinale au marteau, à coups égaux, uniformes, péremptoires. Car, tandis qu'il se refusait à faire entrer le didactisme métaphorique des anciens poètes dans l'esthétique, il fait entrer dans l'esthétique le didactisme rythmique et son évident asservissement à la nécessité des brutales percussions.

Avec sa mise à l'arrière-plan de ces brutalités, le rythme auditif laisse nos sens beaucoup plus libres d'adhérer au véritable élément de toute composition dans le *temps,* qui est la *durée.* Il semble étrange et naïf d'avoir toujours à le cons-

tater de nouveau, comme si la « durée » n'était pas inhérente au « temps ». Cependant, c'est ainsi : les pilonnements par identité de nombre arithmétiques dont l'intensité écrase à leur point maximum, initial ou final, les figures de la durée sont pris pour un facteur indispensable à ces figures mêmes. Au contraire, ces pilonnements, rappelons-le-nous bien, achèvent de nous faire confondre la *mesure mécanique* et le *rythme vivant;* ce sont eux qui contribuent principalement, par la fixité de leurs retours, au maintien de l'isochronisme. Ils nous trompent sur cette réalité mobile, cette élasticité, cette indétermination qui est la qualité propre du Temps, — toute période, tous éléments de sa durée étant subjective, puisque le temps dépend de nous, puisque, *dans ses rapports avec nous,* on ne peut lui donner de commune mesure que par convention. Or, plus une composition humaine du temps est expressive (artistique), moins cette convention s'impose. La plasticité de la durée y prend de notre subjectif individuel sa valeur foncière. L'expérimentation l'a facilement démontré : jusque dans les versifications numériques qu'on croit le plus étrangères aux figures de la durée, *l'accent temporel* est le premier maître du mouvement *avant* son subordonné, l'*accent dynamique.* Et ce qui est prouvé du musculaire (malgré l'intensité inséparable de son action) dans l'enregistrement de l'émission articulatoire l'est bien davantage de l'auditif dans la réception sonore : l'oreille interprète, elle compose et recompose au gré de son sentiment les durées qui lui sont soumises. Le rythme semble alors sortir d'une chrysalide, et sur des ailes prendre toutes les formes mobiles de l'air, les plus précises parce que les plus nuancées.

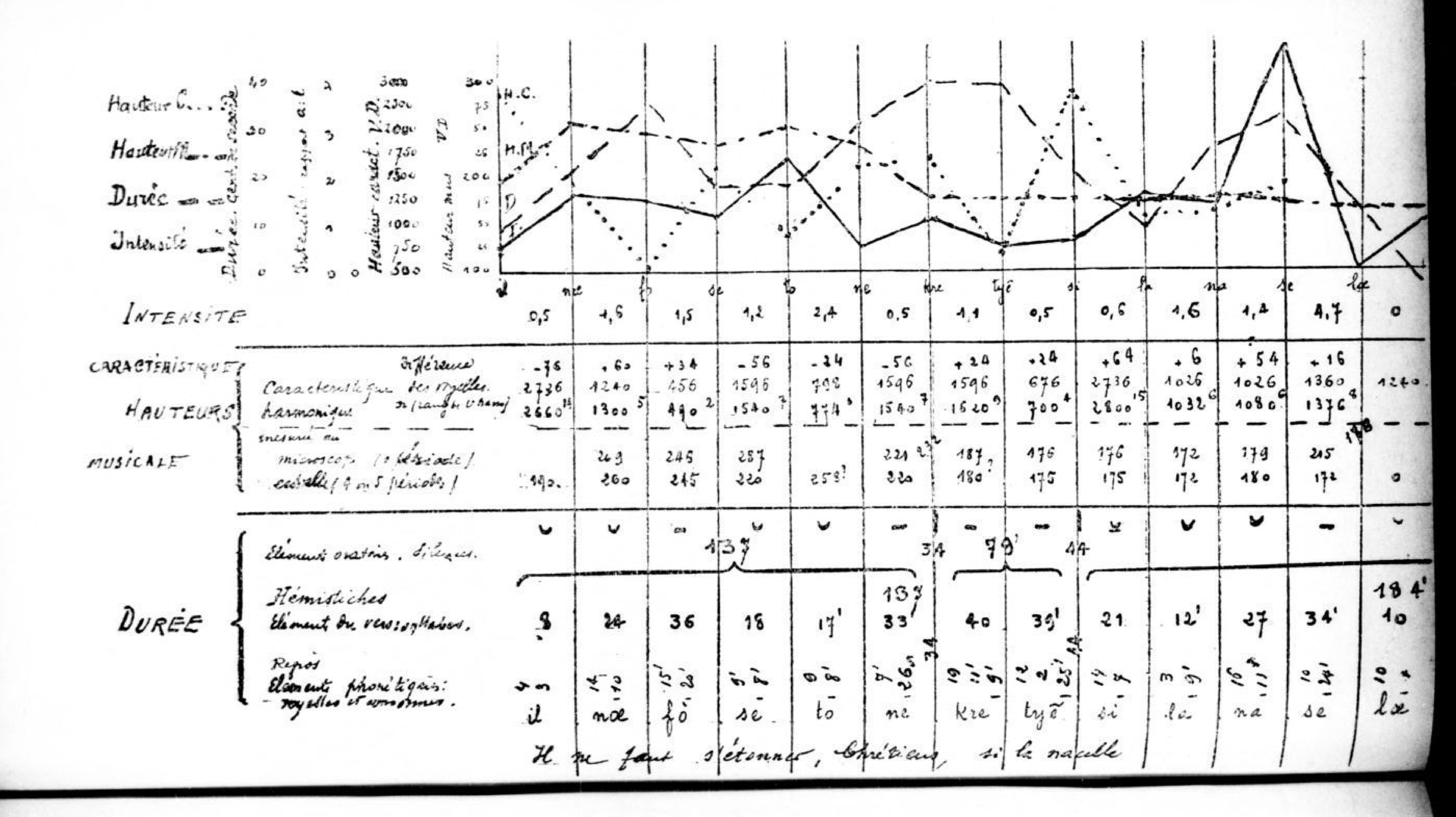
§

A la vérité, s'il en est ainsi pour l'aboutissement à l'oreille du rythme esthétique par excellence, c'est qu'il n'est pas d'expression rythmique complète sans la mise en jeu dans son mouvement même, pour ce mouvement même, de tous les éléments du son. On a l'habitude de croire que l'« intensité » et la « durée » suffisent à son ordonnance parce qu'elles suffisent à modeler les mouvements silencieux de l'espace. Le

rythme dans le mouvement sonore serait donc indépendant du son et de ses deux éléments constitutifs, le « timbre » et l' « acuité ». Il n'en est rien. Le rythme, particulièrement dans la parole, est une interpénétration variable des quatre éléments du son, ces quatre éléments dépendant encore d'un cinquième, la *vitesse,* qui peut en changer entièrement la valeur. (Ne pas confondre en ce cas avec la « fréquence », forme intrinsèque de l'acuité.) En soi, d'abord — ce qu'oublient trop nos traités de physique — l'intensité influe sur la durée, la durée sur l'intensité, le timbre sur l'acuité, l'acuité sur le timbre, enfin ces deux derniers éléments sur les premiers, et *vice versa.* Mais si pour l'analyse on doit les séparer, ainsi que le commande la nature propre de chaque élément, on ne peut les disjoindre dans la mise en œuvre d'une synthèse expressive où ils se modifient, tout en s'aidant, se pénétrant, les uns les autres, tandis qu'ils se modifient encore à l'audition suivant le choix qu'opère entre eux la sympathie de l'oreille. Telle qui est très sensible à l'acuité l'est beaucoup moins au timbre, ou le contraire, et nous venons de rappeler que la plus commune retient surtout l'intensité aux dépens de la durée. Ainsi se partagent les tempéraments des musiciens et des poètes entre *musculaires* et *auditifs* et, d'une façon plus générale mais un peu fausse (car harmonie et mélodie ne sont point séparables du mouvement), entre *rythmiciens* et *harmonistes.*

Quoi qu'il en soit, et quelque prédominance accordée par la sensibilité individuelle à l'un des éléments du mouvement sonore, *le rythme du verbe le plus expressif est le fait tantôt d'un synchronisme à l'alternance peu régulière, tantôt d'un jeu presque toujours inégal entre les diverses périodes établies par chacun des éléments de la sonorité.*

Sans avoir besoin de l'approfondir, l'anatomie à la page ci-contre d'un simple vers de Ronsard, d'après les déplacements et vibrations du souffle enregistrés par l'appareil Rousselot, nous le montre de toute évidence, ce vers d'ailleurs quelconque, mais ayant le mérite manifeste d'avoir été senti *parlé* comme au début d'une harangue, et lancé d'un geste instinctif. D'un coup d'œil sur les graphiques, puis en se



Hauteur C.
Hauteur M.
Durée
Intensité
Durée. cent. de seconde
Intensité rapport à l.
Hauteur caract. V.D.
Hauteur mus. V.I.
H.C.
H.M.
D.
I.
il nœ fõ se to ne kre tyẽ si la na se lœ
INTENSITÉ
0,5 1,6 1,5 1,2 2,4 0,5 1,1 0,5 0,6 1,6 1,4 4,7 0
CARACTÉRISTIQUE HAUTEURS MUSICALE
Caractéristique harmonique
Différence des voyelles
-76 +60 +34 -56 -24 -56 +24 +24 +64 +6 +54 +16
2736 1240 456 1596 798 1596 1596 676 2736 1026 1026 1360 1240
2660 1300 490 1540 774 1540 1620 700 2800 1032 1080 1376
mesure au microscope
ensemble (4 ou 5 périodes)
249 245 287 221 187 176 176 172 179 215
190 260 245 220 258 220 180 175 175 172 180 172 0
DURÉE
Éléments oratoires. Silences.
137 34 79 44
Hémistiches
Élément du vers : syllabes.
8 24 36 18 17 33 40 39 21 12 27 34 184
Repos
Éléments phonétiques : voyelles et consonnes.
il nœ fõ se to ne kre tyẽ si la na se lœ
Il ne faut s'étonner, Chrétiens, si la nacelle

reportant aux chiffres, que constatons-nous (3)? D'abord le rôle capital de la durée dans la formation des figures rythmiques. Ces figures répondent aux groupes, *il ne faut — s'étonner — chrétiens — si la nacelle* — la dernière syllabe *cel* est la seule où l'intensité surpasse la valeur de la durée et où l'accord d'un mouvement commun se produise. Il n'y a synchronisme à aucune autre place, et les trois syllabes accentuées, *faut, ner, tiens,* le sont par la durée, non par l'intensité. Puis, chose notable, ce n'est pas sur les toniques, mais sur les atones,*ne, se si, na,* que s'accomplit, par accentuation ou désaccentuation, le synchronisme des trois facteurs D. I. H. M, quand ce n'est pas à contresens, comme sur *to* où l'intensité se renforce énergiquement, tandis que la durée est diminuée. Ainsi qu'il arrive en général pour tous les vers de début, la mélodie (hauteur musicale ou acuité) de cet alexandrin n'est pas très intéressante, mais on peut remarquer toutefois qu'elle s'unit aux deux autres éléments, D. et I., dans un effort ou un relâchement de même nature plutôt sur les atones, telles qu'*il, ne se.* Avec des phénomènes différents entre les facteurs dans toutes leurs parties, les séries enregistrées à la suite de ce premier vers offrent des constatations analogues. Cela veut dire que le rythme du français est constitué par un jeu infiniment variable des éléments cinématiques et sonores, et que ces éléments entrent dans la synthèse auditive sans que l'oreille puisse discerner toujours consciemment les délicats équilibres dont elle est composée. Il faut donc bien se garder de donner théoriquement à l'un des facteurs une prépondérance qu'il ne doit et ne peut avoir, parce que notre tempérament nous incline à ne sentir et à ne nous servir pratiquement que de l'un d'eux. Outre que d'instinct le plus musculaire se sert quand même des autres

(3) Il faut avoir soin de remarquer que pour les deux hauteurs, la *caractéristique* (timbre) et la *musicale* (intonation ou chant), les timbres sont sur un registre beaucoup plus élevé que l'autre, puisque les notes du chant ne dépassent point 300 vibrations doubles et que celles des timbres atteignent presque 3.000. L'échelle de ces derniers ne donnerait par conséquent l'effet absolu que superposée à l'autre. Il faut tenir compte aussi dans les rapports proportionnels des notes caractéristiques et des musicales que les degrés de celles-ci sont à intervalles de 25 vibrations et les degrés des premières de 250 à 500, le nombre de ces vibrations du timbre croissant tellement à mesure qu'on s'élève que les lignes du graphique dépasseraient tous les formats de papier.

à différents degrés, nous ne pouvons plus ignorer spécialement non seulement que l'intensité n'est pas un composant exclusif du rythme français, mais que l'élément du temps par excellence, qui est la durée, y conserve tous ses droits dans les formes les plus expressives.

§

Ces données de l'expérience restent malheureusement lettre morte pour nombre de théoriciens. Qu'ils les connaissent ou les ignorent, leurs analyses continuent à fausser avec une inconscience péremptoire les résultats acquis sur ce point de la phonétique expérimentale. Une thèse récente en Sorbonne nous en a fourni un bel exemple. Elle a entraîné la publication d'un ouvrage intitulé : *Les Rythmes, comme Introduction physique à l'esthétique*, par M. Pius Servien. C'est un monument de contradictions et de confusions dressé avec une prétention d'une assurance désarmante. Sous le nom de S. Coculesco, l'auteur avait déjà imprimé un essai sur *Les Rythmes toniques du français* dont le seul titre indiquait une incertitude dans le vocabulaire propre à tout embrouiller. L'accent tonique est un accent *linguistique*; il peut servir à déterminer un accent *rythmique*, il n'est pas cet accent. Parler de « rythmes toniques » est donc ne rien dire du tout. Il n'y a rythme qu'avec la mise en relief d'un ou des quatre facteurs du mouvement sonore dont nous venons de voir diverses combinaisons et *dans les figures qu'ils composent à la fois avec les toniques et les atones*. L'admirable est que M. Pius Servien accorde bien aux syllabes, de temps en temps, les quatre qualités de l'unité sonore : durée, intensité, timbre, hauteur, mais c'est pour en écraser trois sous le percutant uniforme de l'intensité. Puis quand il établit une classification, il recommence à distinguer des « rythmes *toniques* (!), *arithmétiques* (!?), de timbre, de durée, comme s'ils étaient « arithmétiques » et « toniques » en soi, indépendamment de la « durée » et du « timbre », ou comme si « tonique » et « arithmétique » impliquaient nécessairement l'intensité et la hauteur.

Il ne peut être question de le suivre dans toutes les erreurs de ses développements, il suffit de connaître son point de départ. Pour M. Pius Servien, la « science du rythme » —

pardon! la « nouvelle science » — consiste à numérer arithmétiquement les syllabes de tonique en tonique. Par exemple, prenons la phrase : « Le vo*ra*ce éper*vier*, le cor*beau* fa*rou*che. » « Sa propriété distinctive se peint dans cette suite de chiffres : 3332 »; c'est-à-dire qu' « elle est traduisible en un nombre où se découvre une loi simple (cette loi simple, ici, est la présence exclusive des chiffres 2 et 3) ». Et il est entendu que pour l'auteur tout accent tonique est synonyme d'accent d'intensité. Telle est la « loi » (!), telle est la « puissance de la méthode » (*sic*) par laquelle il prétend expliquer toute la métrique française et la métrique grecque, notamment les rythmes de Pindare. Ainsi le début des strophes de la IIIe Olympique répondrait à ceci : 2 11211222122211211. Des séries analogues nous assurent « la découverte des rythmes toniques de la prose française ».

D'où vient cette extraordinaire ingénuité? De ce que, ne voulant pas, avec raison, que l'art perde l'appui de la science, et que, prétendant découvrir « les structures numériques des faits esthétiques », M. Pius Servien croit que l'expression chiffrée d'un fait suffit à l'expliquer. Il confond d'abord le nombre avec la *mesure*, puis la mesure avec la *figure* qu'elle traduit. De noter 3332 « le vorace épervier, le corbeau farouche », cela peut nous aider à diviser les éléments de la phrase, cela ne nous renseigne pas sur la « structure » de leurs unités en intensité ou en durée, en timbre ou en hauteur. Chacun des 3, par exemple, n'a aucune signification tant que nous ne connaissons point et leurs valeurs différentes ou non de ses composants, et les rapports entre ces valeurs, et les relations de ces valeurs avec celles des autres 3. Est-ce que « le corbeau » est égal en durée à « épervier » et à « le vorace »? Est-ce que « ra » aurait une intensité moindre que « vier », malgré sa place secondaire? Quant au timbre et à la hauteur, M. Coculesco-Servien étant sans doute roumain, quels sont la caractéristique et le chant exacts de ses voyelles? Comment entend-il le français? C'est ce que ses chiffres ne nous diront jamais, alors que je le sais parfaitement de mon diseur, avec les *mesures* précises du vers de Ronsard, étant donné que ne sont pas ignorés de moi les nombres de vibrations auxquels répondent les timbres du

français et les notes de nos gammes. Les chiffres 1, 2, 3..., ne sont que des indicateurs abstraits ne révélant rien de la réalité et de ses mesures véritables.

Mais ces mesures elles-mêmes n'ont de sens qu'en raison des figures vivantes formées par tout groupe rythmique. Sous le chiffre 3, selon l'accentuation prépondérante en durée ou en intensité, en timbre ou en hauteur mélodique de l'unité initiale, médiale ou finale, j'ai une figure d'alanguissement, de balancement ou d'élan et diversement rythmée, qui est comme sa chair dont la « mesure » est seulement le squelette. Aucune figure réelle de ce genre n'est retenue par M. Pius Servien. S'il en admet l'existence, son analyse ne s'en soucie pas. Par les uniques battements monocordes de l'intensité, il se contente d'aligner sans arrêt ses nombres élémentaires 1, 2, 3, 4, 5... dans une succession de symétries mécaniques.

En s'arrêtant sur de telles pauvretés, on illustre utilement l'erreur de se fier à une seule accentuation, surtout à celle de l'intensité, qu'il s'agisse de petites unités comme les syllabes ou de très étendues comme les schèmes rythmiques de Marcel Jousse.

§

Cependant d'où vient que ni la pluralité ni l'asymétrie fonctionnelles, qui constituent une figure rythmique et syllabique comme l'alexandrin de la tradition, n'ont fait hésiter Marcel Jousse à tout ramener à l'intensité et à la répétition égalitaire continue, dans des rythmes aux unités beaucoup moins réduites, à larges et libres balancements, comme les Récitatifs de style oral? D'où vient surtout que, cherchant des preuves de régularisation intense, conforme aux réflexes originaires du geste verbo-moteur, jusque dans la poésie moderne, il y asservit les vers pour lui les plus expressifs?

Nous savons que la préoccupation dominante de la mnémotechnie y est pour beaucoup, et davantage peut-être son tempérament personnel, musculaire au premier chef. J'ai eu l'occasion d'entendre le P. Jousse réciter des vers d'Homère et de Virgile. C'était très intéressant du point de vue de l'incorporation d'un mouvement laryngo-buccal au plus profond des muscles et de sa projection gestuelle. Sa scansion méca-

nique expliquait aussi très bien comment, jeune écolier, il réalisait les spondées et les dactyles en les « rythmant dans sa bouche » dans le mouvement même de la langue, par la mémoire qu'il gardait de sa forte action pour les rendre, ce qui lui permettait d'abattre automatiquement quarante hexamètres latins pendant le temps que ses camarades en mettaient à pondre avec peine six ou sept. Mais, sans compter que des vers latins sentis, récités et fabriqués ainsi transposaient la quantité relative en intensité absolue, la diction du P. Jousse était, du point de vue de l'art, tout simplement effroyable, parce que précisément trop musculaire, trop animale, trop découpée en segments matériels plus que volontaires, arbitraires.

Ces découpures rendues comme explosives achevèrent de m'éclairer sur la cause déterminante d'une erreur qui serait pour l'art poétique d'autant plus dangereuse qu'elle trouve sa raison d'être dans le dynamisme vital à l'origine de tout mouvement, de toute parole. Aussi greffées qu'on les veuille avec insistance sur cette raison d'être première de l'identité, les figures rythmiques expressives d'un tissu verbal, comme de n'importe quelle étoffe du temps, dépendent toujours, *dans la manière dont elles sont nouées entre elles,* et par conséquent dont elles s'influencent, beaucoup moins de leur nature en elle-même que des segments et groupements qu'on leur donne. Quelle que soit l'égalité naturelle ou apparente du rythme élémentaire propre à un langage, on peut donc l'accentuer à plaisir, ou le libérer, le dénouer en le marquant par simples liaisons sensibles suivant les dispositions orales ou écrites adoptées pour le transmettre, — conséquence encore d'ailleurs de cette relativité du temps qui ne doit jamais être perdue de vue.

ROBERT DE SOUZA.

(*A suivre.*)

LETTRES PORTUGAISES

Raul Brandâo. — Camara Reys : *Aspectos da Literatura portuguesa;* « Seara Nova », Lisbonne. — H. de Campos Ferreira Lima : *Traços biograficos do Marquês de Faria*; G. Pinto de Souza, V. N. de Famalicão. — Antonio Padula : *Un Portoghese, grande amico dell'Italia;* Societa L. Camoens, Naples. — Julio Brandâo : *Bustos e Medalhas*; Emprêsa do Primeiro de Janeiro, Porto. — Mémento.

Les Lettres portugaises sont en grand deuil. Dans sa modeste maison du quartier populaire de Lapa, à Lisbonne, vient de s'éteindre brusquementn et prématurément, le 5 décembre dernier, à l'âge de 63 ans, l'un des plus authentiques génies de la prose péninsulaire, **Raul Brandâo.** Poète et visionnaire au sens profond du terme, plus qu'artiste attentif, âme de tendresse, de révolte angoissée, de nostalgie religieuse, ardemment penchée sur le mystère de la Vie et des choses, sensibilité baignée de pitié mystique à la Dostoïevsky, génie au verbe fait d'éclairs comme sous la dictée du monde invisible, impressionniste palpitant à tous les frissons des ténèbres, à toutes les nuances de la lumière, esprit étrangement torturé par le conflit permanent entre l'idéal et le réel, entre Dieu parfait et la Nature imparfaite, Raoul Brandâo fut bien ce « Don Juan de l'au-delà » dont parle l'un de ses meilleurs critiques, M. Bourbon e Meneses, et nul n'a plus puissamment incarné, dans son œuvre aussi bien que dans sa vie, l'*éthos* portugais. A ce titre, il mérite d'occuper, à côté des Cervantès et des Unamuno, la première place pour son petit pays, une place d'élite dans la littérature européenne. Car on avait commencé à le traduire en plusieurs langues, et il serait convenable que sa mort n'interrompît point ce mouvement de justice.

Raul Germano Brandâo était né à Foz do Douro, petit village de pêcheurs devenu une annexe de Porto, le 12 mars 1867. Ses études faites, il avait pris service dans l'armée, d'où il sortit en 1912 avec le grade de capitaine, pour entrer comme sous-chef à la direction générale du Ministère de la Guerre, et surtout pour avoir la faculté de cultiver plus librement ses goûts littéraires. Aussi bien, avait-il débuté de bonne heure dans le journalisme, aux côtés de D. Joao de Castro, de José de Figueiredo, de Julio Brandâo, tous trois devenus

célèbres à divers titres. Dès 1899, en collaboration avec Julio Brandâo, il faisait représenter, avec un succès que nous avons tenu à signaler dans ces chroniques, une pièce d'allure novatrice, intitulée *La Nuit de Noël.* Par une série d'œuvres échelonnées au long d'une carrière littéraire particulièrement active, et dont il nous suffira de rappeler les plus marquantes : *Le Bœuf à bosse et son ombre, Le Roi imaginaire, Le Fou et la Mort, Le grand Quinze-côtes, Jésus-Christ à Lisbonne* (en collaboration avec Teixeira de Pascoaes), Raul Brandâo a ouvert au théâtre une voie féconde. Mais c'est avec *l'Histoire d'un paillasse,* où se discerne l'influence des romanciers russes (1896), avec *La Farce, Les Pauvres,* préfacés par Guerra Junqueiro, avec *Humus,* véritable poème du chaos humain, que le maître prosateur a le droit de se présenter le plus impérieusement devant la postérité. Au reste, Raul Brandâo n'est pas seulement l'interprète angoissé des crépuscules fuligineux de la misère humaine; dans *Les Pêcheurs,* dans *les Iles inconnues,* il infuse à sa phrase ailée, frémissante, tous les chatoiements de la lumière et de la vie. Il laisse également des *Mémoires,* dont les deux premiers volumes ont suscité, dans les milieux lettrés, un intérêt passionné. L'historien de *La Conspiration de 1818,* de *Gomes Freire,* du *Roi Junot* (un livre à traduire en français) fait autorité. L'éducateur a publié, en collaboration avec D. Joâo da Camara et Maximiano de Avezedo, un *Livre de lecture pour les Ecoles primaires* et *La Patrie portugaise*; en collaboration avec sa femme aimée : *Petit Portugal.* Il laisse un roman inédit : *Le Mendiant* — qu'il acheva l'été dernier dans sa propriété estivale de Nespereira, près de Guimaraes. Il lègue à ses amis le souvenir attendrissant d'un bon géant aux yeux clairs, charitable et loyal. Grande et belle figure ardemment inclinée sur les humbles, et que nous saluons ici bien bas.

Dans ses *Aspects de la Littérature portugaise,* modeste et précieux trésor d'opinions motivées sur la Lusitanie intellectuelle d'aujourd'hui, Camara Reys s'exprime ainsi à propos de l'auteur de *Pauvres* :

Il a écrit l'épopée de la douleur, de la misère, des vaincus, des opprimés, de ceux que fait mourir la faim ou une soif inassouvie

de tendresse. Ses héros, les voleurs et les prostituées souffrent, sont cruels ou martyrisés par prédestination. Hideux, la douleur les grandit sans les défigurer. Dans ces créations d'un ascète, le plus léger frisson de sensualité ne se fait pas sentir. A pareil degré, la spiritualisation de la réalité ne peut être atteinte que par le génie.

Nous aurons à citer plus d'une fois les jugements de M. Camara Reys. C'est avec un bonheur tout particulier que, de son côté, M. Henrique de Campos Ferreira Lima esquisse la **Biographie du Marquis de Faria**, et il n'est personne, au surplus, en France, parmi les amis de la Latinité, qui doive ignorer ce grand nom.

D. Antonio de Portugal, Marquis de Faria, diplomate, historien, généalogiste, archéologue, économiste, membre de nombreuses sociétés littéraires, historiques, héraldiques, scientifiques, tant françaises qu'italiennes, suisses ou sud-américaines, fondateur de la *Société d'Etudes portugaises* de Paris, de la Revue *Latina*, ami personnel de Mistral et de Camille Saint-Saëns, fils et petit-fils de diplomates, a été judicieusement surnommé « le plus Français des Portugais ». De fait, descendant de l'une des plus nobles familles de Portugal, né à Lisbonne le 24 mars 1868, il vint de bonne heure à Paris, où son père exerçait les fonctions de Consul général de Portugal, et où il fit toutes ses études. N'a-t-il point pour neveu et filleul le comte André de Chateaubriand, seul représentant actuel du nom illustré par l'auteur des *Martyrs*? Successivement nommé Chancelier du Consulat général de Paris, puis de Cadix, consul à Montevideo, à Livourne, à Lausanne, puis Consul général de Portugal en Suisse, le Marquis de Faria ne cessa de manifester une activité débordante, non seulement dans le domaine diplomatique, économique et consulaire, où sa correction pleine de courtoisie est demeurée proverbiale, mais dans la recherche de tout ce qui pouvait constituer, dans les divers pays où il était appelé à résider, un lien entre ces pays et le sien. C'est ainsi qu'il est devenu l'un des meilleurs ouvriers de l'union latine et du rapprochement luso-franco-italien. Allié par son mariage à une vieille famille originaire de Lombardie et du Tessin, devenu de par cette union propriétaire en Argentine, la raison sentimentale vint fortifier en lui le goût des patientes investigations gé-

néalogiques. En France, en Suisse, en Italie, en Amérique du Sud, il prit part prépondérante à tout ce qui était de nature à mettre en lumière une gloire portugaise. C'est ainsi qu'il fonda en 1909 l'*Académie aéronautique Bartholomeu de Guzmão* et qu'il publia, tant en français qu'en portugais, sa curieuse monographie *Le Précurseur des navigateurs aériens Bartholomeu de Gusmão* et *Bartholomeu de Gusmão, inventeur des aérostats (1685-1724)*, et qu'il releva minutieusement toutes les traces du séjour en France de *D. Antonio Ier, Prieur de Crato, XVIIIe Roi de Portugal,* exilé, mort et inhumé à Paris le 26 août 1595. A Rueil, par voie de conséquence, il fonda *l'Association historique D. Antonio de Portugal.* Dès 1904, il prenait une part active à la glorification du grand Romantique portugais Almeida Garrett, en France, et il se préoccupait de faire éditer la belle traduction française du *Frei Luis de Souza* par Maxime Formont. Il avait profité de son séjour à Cadix pour étudier *Christophe Colomb et les Ecrivains gaditains* et l'histoire de Cadix au point de vue portugais. Son séjour à Livourne fut plus fructueux encore. Outre de nombreuses monographies biographiques ou généalogiques, il mit au jour : *Centenaire de l'Inde, Torquato Tasso et Luis de Camoens, L'Episode d'Adamastor, Saint Antoine de Lisbonne* et les quatre volumes de *Portugal et Italie.* On consultera avec fruit sur cette partie de l'œuvre du Marquis de Faria l'érudit essai bio-bibliographique de M. le Comm. Antonio Padula, fondateur de la *Société L. Camoens* de Naples : **Un Portugais, grand ami de l'Italie.** La place ici nous manque pour énumérer tous les travaux d'histoire et de littérature dus à la plume de M. le Marquis de Faria. Nous nous bornerons à saluer en ce parfait chevalier, victime d'un deuil récent et cruel, l'un des plus loyaux serviteurs de la tradition, la plus pure incarnation de l'« honnête homme », tel que le passé nous en a légué la définition. Dans sa brochure *La Carrière d'un fonctionnaire consulaire portugais,* M. Luiz de Noronha e Vasconcellos a pieusement mis en lumière les hautes qualités de droiture et de bravoure, dont sut faire preuve à toute époque, dans l'exercice de sa charge, M. le Marquis de Faria.

Le Portugal n'a jamais manqué d'hommes de cœur. Il en est encore aujourd'hui sur les chemins de l'exil auxquels les

jugements de l'avenir devront rendre hommage, et dont la foi généreuse, autant que la claire raison, domine de haut tous mesquins calculs.

Aussi bien, quelle joie pour nous de découvrir sous la gracieuse plume de ce fin critique qu'est Julio Brandâo, poète harmonieux de la tendresse et du rêve, éditeur disert du *Sonnet Néo-latin*, cet hommage mérité au Président Bernardino Machado :

Le grand Citoyen vient de nous donner dans *Marie* quelques pages incomparables de ces Mémoires que nous souhaiterions lui voir rédiger, et qui devraient embrasser, depuis l'enfance, toute sa vie si féconde et si belle. Nous le lui disions, il y a quelques années, dans le Minho, à l'ombre virgilienne des platanes. C'est que Bernardino Machado n'est pas seulement l'une des plus grandes et des plus nobles figures de Portugal, dont la vie déjà longue pourrait constituer pour nous tous un immense enseignement; il est en même temps un écrivain admirable, d'un atticisme, d'une pureté, d'une élégance qui conviennent à merveille à la rédaction de Mémoires. En conversation, au reste, Bernardino Machado est un *charmeur*. Dans les temps volcaniques où nous vivons, les charmeurs de cet ordre finissent par perdre leur bonne humeur. Bernardino Machado, qui est toujours un apôtre, est par là même un optimiste, et il est l'un des rares qui n'aient jamais perdu le don charmant de causer. *Marie* est la suite naturelle des *Notes d'un Père*, œuvre unique et délicieuse. Et quel tendre père! Ces Notes nouvelles constituent, cette fois, une incomparable élégie : violettes du Regret déposées sur la bière d'une fille adorée, assassinée par les amertumes de l'exil... Un amour inconsolable, où la douleur la plus lancinante garde, au milieu des sanglots, la plus pure noblesse, imprègne ces pages. Et si la figure de *Marie* y ressuscite divinement, la figure de Bernardino Machado s'y dessine également avec une grandeur singulière. C'est qu'il ne se sentait pas né, confesse-t-il, pour la lutte, mais bien pour les douces émotions de la vie familiale et sociable. Et sa vie ne fut faite que de luttes. Il voulut combattre pour unir. Mais la grande âme généreuse et compatissante de Bernardino Machado n'a sans doute pas encore réussi à se faire apprécier à sa juste valeur. Rien d'étonnant à cela. La Politique est comme les vins capiteux. Elle trouble le jugement.

Julio Brandâo est de ceux qui savent prononcer les paroles définitives. Il nous offre ainsi, dans **Bustes et Médailles**, une série de figures portugaises contemporaines que le temps ne

saurait effriter, et il nous est par là même prouvé, une fois de plus, que, proportionnellement à son étendue et à sa population, le Portugal est en hommes de talent d'une richesse unique. On ne le saurait sur ce point comparer qu'à l'ancienne Grèce.

Aux pages de Julio Brandão, qui ont la valeur d'une consécration, nous retrouvons João de Barros, chantre éperdu de la joie et de l'action viriles, qui, à l'instar d'un Charles Lamb, vient de mettre en prose — une prose de légende — à l'usage des jeunes Portugais, les divines stances des *Lusiades*. Et nous y reviendrons. Nous retrouvons le délicieux et nostalgique parnassien de *Soleil d'hiver* : Antonio Feijo, qui rêva ses poèmes sous le ciel de Scandinavie; Guilherme Gama, le délicat aquareliste d'*Aimer et souffrir,* frère puîné de ce Julio Diniz, qui est bien le plus finement portugais des romanciers, dans la spontanéité même de ses dons mineurs; Eugénio de Castro, virtuose inégalé du Verbe et du Vers, qui pour suprême réussite retrouve le secret du folk-lore; Jaime Cortesão, érudit et poète, qui, dans *Italie bleue,* manifeste les dons lyriques d'un voyageur passionné; Afonso Lopes-Vieira, paladin du lusisme esthétique et traditionnel, João Barreira, qui dans les pages maîtresses de *La Mort de l'Imaginaire,* oppose l'esprit du Moyen-Age à celui de la Renaissance; Antonio Candido, orateur incomparablement pur et clair; Alberto Bramão, le moraliste pénétrant de *Mon Bréviaire*; Manuel da Silva-Gaio, poète, romancier, historien de *Rome et ses conquêtes*; Henrique Lopes de Mendonça, évocateur puissant des *Scènes de la vie héroïque,* Aquilino Ribeiro, qui par un constant effort d'affinement de ses dons naturels est en train de conquérir, parmi les romanciers de son pays, la première place. Peintre de tableaux rustiques et de figures originales, son art oscille entre Nuno Gonçalves et Goya : il est riche de vie et de couleur, et la vibrante lumière du ciel portugais s'irise autour des mots artistement choisis, pour faire valoir le pli des attitudes aussi bien que les nuances d'âme. Expressif plus que curieux d'effets dramatiques, un certain humour ne lui déplaît point et l'on devine aisément sa parenté avec tels Espagnols : un Quevedo, un Valle-Inclan. Nous analyserons prochainement son dernier roman, œuvre de haute lignée : *L'Homme*

qui tua le Diable. Nous commenterons en même temps la frémissante *Antigone* du maître assayiste Antonio Sergio. Un drame sur ce sujet antique est à la fois le plus virulent des pamphlets contre la tyrannie, et un manifeste politique de portée universelle. Un bel acte de courage en somme, servi par un talent hors de pair.

Mémento. — Viennent de paraître *Rosas desta Manha,* poésies posthumes du grand et regretté lyrique Augusto Gil. (Préface de Julio Dantas, appendice *In Memoriam* signé des meilleures plumes.) *A Obra poetica do Dr J. Anastacio da Cunha,* avec une étude sur l'anglo-germanisme chez les Proto-Romantiques portugais, par Hernani Cidade ; *Teatro Novo* par Carlos Rates; *Ante o Mysterio do Amor e da Morte,* poèmes précédés d'un manifeste par Austen Amaro; *A Mulher que parecia de gêlo,* roman par Luis de Sa Cardoso; *Une Femme... une Ville,* traduit du portugais d'Augusto de Castro par Jean Duriau, Lettre-préface de Claude Farrère; *Au Créneau,* traduit du portugais de Pina de Moraes, par Lidia P. de Moraes et Ph. Lebesgue; *A Ditadura em Portugal* par Bernardino Machado; *O Bairro da Graça consagrande Latino Coelho,* par Mario Portocarreiro Casimiro; les premiers fascicules de l'*Historia da Literatura portuguesa* d'Albino Forjaz de Sampaio, etc. Lire à *Pensamento : Fialho de Almeida et Severo Portela,* par M. Portocarreiro Casimiro (sept. 1930) et *Os Cavadores* par Severo Portela (oct. 1930) ; à *Seara Nova : Carta à Columbano,* par Teixeira Gomes (N° 228) ; *A Relatividade parece em principio absurda,* par Gago Coutinho (N° 229) ; dans *Aguia : O problema da cultura,* par Antonio Sergio (décembre 1930) ; dans *A Lingua portuguesa* (vol. I, 1929-1930) ; *De la nécessité d'étudier notre dialectologie coloniale : Dialectes du Cap Vert,* par B. Lopes da Silva, et *Fonologia vocabular historica portuguesa,* par Rodrigo de Sà Nogueira (à suivre au Vol. II) ; à *Portucale* (oct. 1930) : *Camoens : A crise amorosa de Ceuta,* par J. Maria Rodrigues et *A flor de cipreste,* beaux vers d'Alberto Osorio de Castro : à *Celtiga* (nov. 1930), Buenos-Aires, le vibrant poème adressé par le grand poète gallego Noriega Varela, en réponse à l'hommage dont il fut récemment l'objet de la part de ses compatriotes.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

P.-A. Karatyguine : *Mémoires*, Editions Acadœmia, Moscou. — N. Volkoff : *Meyerhold*, 2 vol., Ed. Acadœmia. — *Les acteurs et les régisseurs*, Ed. Sovremennyë Problemy. — Le théâtre soviétique. Bulletin du Théâtre Kamerny, numéros 1 et 2. — Leonid Grossmann : *Alice Coonen*, Ed. Acadœmia.

En tête de la maison d'éditions Acadœmia se trouve l'ancien Commissaire du peuple à l'Instruction publique. Luimême auteur dramatique de talent, M. Lounatcharsky aime passionnément le théâtre et c'est en partie à ses efforts que le théâtre soviétique doit la place importante qu'il occupe actuellement.

L'intérêt accordé aux choses du théâtre est devenu tel en Russie que la maison d'éditions Acadœmia, à côté des mémoires des hommes de lettres, des hommes d'Etat, des grands journalistes, a fait paraître toute une série de livres concernant le théâtre. En 1930, elle a édité, entre autres, les **Mémoires de P.-A. Karatyguine,** qui fut l'un des plus grands acteurs russes des années 1820 à 1840. Karatyguine appartenait à une famille qui a donné au théâtre russe plusieurs artistes remarquables : son frère, V.-A. Karatyguine, était considéré comme le plus grand tragédien russe après Dmitrievsky; sa femme et la mère de celle-ci comptaient au nombre des étoiles du corps de ballet des théâtres impériaux. Les frères Karatyguine personnifiaient toute une époque, peut-être la plus importante de l'histoire du théâtre russe. Les théâtres des propriétaires de serfs étaient encore florissants en province et leurs spectacles, non plus exclusivement donnés dans la maison seigneuriale et réservés au maître et à ses hôtes, attiraient un public payant dans des salles aménagées en ville. Mais à cette époque il n'y avait de vrais théâtres qu'à Pétersbourg et à Moscou. C'était encore le temps où les acteurs étaient regardés comme des inférieurs et traités plus ou moins grossièrement par les directeurs. Cependant, ils jouissaient fréquemment de l'admiration de la Cour, et Nicolas Ier, grand amateur de théâtre, daignait souvent se rendre dans les coulisses et causer amicalement avec ses acteurs favoris. De ce nombre était P.-A. Karatyguine. Mais Karatyguine n'était pas qu'un acteur remarquable : c'était un homme très cultivé,

chose rare à cette époque parmi les comédiens. Il connaissait à la perfection le français et l'allemand, et beaucoup de pièces des classiques et des romantiques français et allemands étaient jouées dans sa traduction. Il comptait parmi ses amis les plus grands écrivains de son temps, en particulier Pouchkine et Griboïédov, et la célèbre tragédienne Semenova que beaucoup comparaient à Rachel.

Les Mémoires de Karatyguine comportent deux volumes : mais les souvenirs personnels de Karatyguine n'occupent que le premier volume et le commencement du second; le reste est rempli par les souvenirs de Mme Karatyguine, qui ne sont pas moins intéressants que ceux de son mari.

En 1822, les époux Karatyguine firent un voyage à Paris, où ils entrèrent en relation avec quelques artistes célèbres de la Comédie-Française : Talma, Mmes George, Mars, et les auteurs à la mode : Jouy, A. Soumet, Ancelot, Casimir Delavigne, etc. C'est avec Talma que Mme Karatyguine étudia les rôles de Camille, d'Hermione, d'Aménaïde, et avec Mlle Mars ceux de Célimène et d'Elmire. A cette époque, on commença à jouer, sur les scènes de Pétersbourg, des pièces de Dumas, dont la première fut *Henri III et sa Cour*. Ce furent les Karatyguine qui tinrent les rôles du duc et de la duchesse de Guise, où ils obtinrent un succès éclatant. Ils jouèrent ensuite dans trois autres pièces de Dumas : *Thérèse, Antony* et *Kean*. Mérimée, qui était à cette époque à Saint-Pétersbourg, écrivit à propos de Karatyguine dans le rôle de Kean :

Ils n'ont chez eux pour le drame et la tragédie qu'un seul acteur, mais tel qu'il vaut toute une armée. C'est le célèbre Karatyguine. J'ai admiré les plus grands artistes d'Angleterre et d'Allemagne, mais je suis convaincu que si notre Talma a laissé un héritier, il est maintenant à Pétersbourg.

Les Karatyguine ont beaucoup voyagé en Europe, mais c'est surtout Paris qui les attirait. Ils y louèrent un appartement, au 9 de la rue Tronchet, où ils séjournèrent toute l'année 1830. Un jour, en rentrant de promenade, ils apprirent qu'un monsieur s'était présenté en leur absence et avait beaucoup regretté de ne pas les rencontrer, d'autant qu'il était venu exprès de Saint-Germain, où il habitait. Le visiteur avait laissé

son nom; c'était **Alexandre Dumas père**, qui, le lendemain, revint chercher les Karatyguine et les emmena dans sa villa de Saint-Germain, où ils trouvèrent Saintine, romancier alors en vogue, et Auguste Maquet qui, quelques jours plus tard, intentait un procès à Dumas au sujet des droits d'auteur pour *La Tour de Nesles.*

Les souvenirs des Karatyguine sont complétés par ceux de quelques autres artistes et dramaturges, entre autres Maximov et Arnold. Un index de toutes les pièces jouées par Karatyguine termine l'ouvrage. La mention du *Louis XI* de Casimir Delavigne est accompagnée de la note inscrite sur le rapport par le censeur Guedeonov : « L'original français a été interdit par la censure. » Karatyguine, traducteur de la pièce, avait dû faire un assez grand nombre de coupures; c'est ainsi qu'il avait supprimé toute la scène dans laquelle le duc de Nemours se prépare à tuer le roi.

Le livre de M. Volkoff, **Meyerhold,** qu'a édité magnifiquement Acadœmia, n'est pas seulement la biographie d'un des plus grands metteurs en scène de notre temps, c'est de plus l'histoire du théâtre russe pendant les derniers trente-cinq ans. Meyerhold est né en 1874 à Penza. Son père, industriel d'origine allemande, avait rêvé de voir ses enfants continuer ses affaires. Mais la plupart d'entre eux, surtout l'un des cadets, Vsevolod, choisirent une tout autre voie. Dès l'âge de treize ans, Meyerhold avait décidé qu'il ferait du théâtre. Pendant une quinzaine d'années, il joua sur différentes scènes russes et, en dernier lieu, au Théâtre artistique de Moscou. Mais sa véritable vocation était la mise en scène, et c'est à ce titre qu'il est universellement connu. Il a pu montrer toute la puissance de son talent hardi quand, sous le régime soviétique, il est devenu directeur d'un théâtre d'Etat. C'est le 8 novembre 1920 que fut ouvert à Moscou le théâtre Meyerhold, avec une pièce de Verhaeren. Depuis il a donné des pièces modernes comme *La punaise,* de Maïakowski, *Hurle, Chine!* de Tretiakov, *Le mandat,* de Erdmann, etc., et en même temps des pièces classiques russes : *La forêt,* d'Ostrowsky, le *Revisor,* de Gogol, dont la mise en scène, si elle bouscule nos conceptions habituelles, force à réfléchir et provoque l'admiration pour le lutteur qui l'a conçue.

L'ouvrage de M. Volkoff, agrémenté d'illustrations des plus intéressantes, est, avec l'Histoire du Théâtre de Herngross, dont nous avons parlé dans une de nos chroniques, un document d'une valeur inestimable pour l'histoire du théâtre. Les deux volumes parus étudient l'activité de Meyerhold jusqu'au moment de la révolution. Le troisième volume nous montrera ce que Meyerhold a fait depuis la révolution de 1917 jusqu'à nos jours.

Le livre **Les acteurs et les régisseurs** est composé de courtes biographies, accompagnées de portraits, d'une soixantaine d'acteurs et de régisseurs russes des plus connus. La plupart de ces biographies ont été rédigées par les intéressés eux-mêmes. Nous devons mentionner également une très intéressante biographie de Mme **Coonen,** une des meilleures comédiennes russes, par M. Léonid Grossmann. Mme Coonen est la grande vedette du *Théâtre Kamerny*, qui, lui aussi, a provoqué toute une littérature. La revue *l'Art du théâtre* lui a consacré deux de ses numéros; M. Apoukhtine, une brochure, *Kamerny Théâtre,* et M. Hippolyte Sokoloff a écrit une étude sur : *Le régisseur Taïroff*.

Le théâtre Kamerny occupe une place à part dans l'art dramatique russe. Il a été fondé en 1914 par A.-J. Taïroff et un groupe d'artistes qui avaient joué au Svobodny Théâtre (Théâtre libre) *Le voile de Pierrette*. Dès ses débuts, le théâtre Kamerny s'est déclaré hostile à toutes les traditions théâtrales; il est devenu le théâtre de recherche des nouvelles formes scéniques. Taïroff a commencé par créer un « acteur nouveau » et a fondé une école d'art dramatique dans laquelle il recrutait ses artistes. La première pièce jouée par le théâtre Kamerny a été *Sakuntala,* dans la traduction du poète Balmont. Ensuite il a monté *Phèdre*, de Racine, *Salomé,* d'Oscar Wilde, *Antigone*, de Sophocle, *l'Orage*, d'Ostrovsky. La mise en scène de cette pièce célèbre fut considérée comme un grand pas en avant dans la recherche des nouvelles formes scéniques. Mais le répertoire du Théâtre Kamerny ne se borne pas aux œuvres dramatiques. A côté du drame, il joue également la comédie, l'arlequinade, l'opérette. Les débuts du Kamerny Théâtre furent très difficiles. Le public semblait rebuté par les hardiesses de la mise en scène, l'étrangeté des décors;

mais peu à peu il comprit le caractère hautement artistique de ce nouveau théâtre, qui se réclamait de ce principe fondamental que l'art du théâtre est un art collectif; qu'une pièce n'est pas faite pour une vedette, mais que l'on doit présenter au public un tout harmonieux.

J. W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

La Politique extérieure de l'Allemagne 1870-1914; documents officiels publiés par le Ministère allemand des Affaires étrangères, tome VIII, 7 mai 1891-13 octobre 1893, Costes. — V. V. Funk et B. Nazarewski : *Histoire des Romanov* (1613-1918), traduit du russe par Serge Kaznakov, Payot, Paris, 1930.

La Société de l'histoire de la guerre continue vaillamment sa traduction de la collection sur la **Politique extérieure de l'Allemagne,** dont le titre original est *Die Grosse Politik.* Le tome VIII va de mai 1891 à octobre 1893. Il est non moins intéressant que les précédents; la valeur des protagonistes Caprivi, Marschall, Hatzfeldt, etc., en est une garantie. Ils venaient, le 6 mai, de renouveler pour six ans le traité de la Triple Alliance en accordant à l'Italie, en plus des obligations anciennes, la garantie « pour le maintien du *statu quo* sur la côte nord de l'Afrique, à l'exception du Maroc », avec une promesse d'« accord pour une action éventuelle au cas où les *deux* gouvernements reconnaîtraient *l'un et l'autre* que le maintien du *statu quo* deviendrait impossible ». Il n'était pas fait mention du Maroc dans cet article IX, « eu égard à la convention italo-espagnole qui y avait trait et à laquelle l'Allemagne avait accédé ». Le 8 mai, le *Daily Telegraph* annonça « la signature d'un nouveau traité de la Triple Alliance ». Le 9 mai, Guillaume II causa avec le major von Huene, attaché militaire à Paris, qui lui dit « qu'il ne serait pas invraisemblable que les Français prissent l'initiative cet été ». Guillaume en fut d'autant plus persuadé « qu'un monsieur lui avait donné un avertissement concernant une attaque brusquée des Russes contre les Autrichiens à la fin de l'été ». Il ordonna donc à Marschall de rappeler Münster (l'ambassadeur d'Allemagne à Paris) et Süsskind (le nouvel attaché militaire), qui n'avaient pas cru à ces balivernes.

Marschall détourna le coup. Mais ces craintes impériales s'ébruitèrent, et le 14 octobre 1891 le président Carnot, ayant dit à Münster « qu'il savait qu'on avait craint et même presque attendu à Berlin pendant l'été qu'une guerre éclatât », Guillaume annota : « Qui est-ce qui lui a raconté cette absurdité? »

Le gouvernement français était inconscient de cette situation si périlleuse; on pourrait dire qu'il cherchait à l'aggraver; il demandait au sultan de reconnaître que le Touat ne dépendait pas du Maroc. Les Italiens travaillaient à exploiter cet aveuglement. Ils se vantaient d'avoir obtenu, non seulement l'appui de leurs partenaires de la Triple Alliance, mais même celui de l'Angleterre. Salisbury, qui désirait maintenir le splendide isolement, dut faire répondre à un interpellant « que le gouvernement n'avait souscrit aucun engagement qui liât l'armée et la flotte anglaises à une puissance quelconque » et que « les sympathies de l'Angleterre seraient du côté de ceux qui maintiendraient le *statu quo* » dans la Méditerranée. Kalnoky y vit un avertissement salutaire pour la France; il aurait pu ajouter que c'en était un aussi pour l'Italie agressive.

Et en effet Salisbury ne soutint pas l'Italie (poussée par l'Allemagne) dans son essai d'obtenir une démarche anglo-italo-espagnole à Paris au sujet du Touat. Longtemps il parut hésitant, puis fit un pas en arrière au moment où l'Espagne annonça à l'Italie qu'elle ne prendrait pas part à la démarche (novembre 1891).

La visite de la flotte française à Cronstadt (juillet 1891) ne changea rien à la situation diplomatique. En septembre, on parla beaucoup des ambitions de la Russie sur les Détroits à propos de l'autorisation donnée par le Sultan de faire passer par le Bosphore des vaisseaux de la flotte volontaire transportant des forçats et des soldats. Puis, comme le gouvernement russe ne faisait rien, on cessa de s'occuper de ce sujet.

En août 1892, Gladstone remplaça Salisbury; Rosebery, qui reçut le portefeuille des Affaires étrangères, ne changea rien à la politique de son prédécesseur. L'Italie n'en obtint une promesse d'appui que pour le cas d'attaque de la France *sans motif* (réserve nouvelle). Le gouvernement italien feignit

d'en être satisfait. Rosebery était cependant excédé de nos interventions en Egypte, en Siam, en Afrique, en Chine. Lors de celle au Siam, on crut la guerre imminente entre la France et l'Angleterre. Caprivi, d'accord avec ses conseillers, résuma ainsi la situation :

Ce que nous pouvons souhaiter de meilleur comme début de la prochaine guerre, c'est que le premier coup de canon parte d'un navire anglais. Nous aurons alors la certitude de pouvoir élargir la Triple Alliance et d'en faire une Quadruple Alliance. Nous devons éviter de faire partir l'Italie en avant toute seule; elle recevrait des coups et ensuite nous n'en aurions que plus de difficultés. Donc : d'abord engager l'Angleterre d'une manière irrévocable, mais ensuite (selon que la Russie entre en jeu ou non), faire entrer en scène toutes les puissance de la Triple Alliance ou bien l'Italie et l'Allemagne. C'est la vraie manière de voir du point de vue militaire, et c'est là-dessus qu'il faut régler l'action diplomatique.

L'affaire s'arrangea brusquement, « le commandant anglais ayant annoncé de Bangkok que la communication qui lui avait été faite d'une sommation française d'avoir à quitter Bangkok *reposait sur une erreur* » (31 juillet 1893). Mais l'attitude de l'Italie resta profondément hostile, et son ambassadeur Ressmann, qui revenait de sa patrie, disait à Schœn, en septembre 1893 : « L'opinion publique italienne et l'atmosphère qui règne dans la population sont fébriles et fort hostiles à la France. » ÉMILE LALOY.

§

La fin tragique de la famille impériale de Russie a fait naître en France une foule d'ouvrages consacrés non seulement à ce dénouement lamentable, mais encore et surtout à la dynastie dont Nicolas II fut l'aboutissant, de même qu'à certains souverains qui en firent partie. Ainsi nous eûmes une Catherine II, par la princesse Murat; un Pierre le Grand, par M. Oudard; *Les derniers Tsars autocrates* de M. Tchoulkof; *Le Mystère d'Alexandre Ier* du prince Bariatinskyi; enfin la *Chute de la Grande Russie et de la maison Romanov,* de M. V. Nazanskyi (en russe, mais imprimé à Paris et probablement à la veille d'être aussi traduit en français).

Aucun de ces écrits n'est d'une impartialité parfaite ni d'une

grande exactitude, ni même d'une lecture attachante ou attrayante. Ce sont des replâtrages de lieux communs, de choses disparates qui ont déjà traîné un peu partout; c'est un étalage de suffisance, de parti-pris ou d'ignorance crasse. Peut-on dire qu l'ouvrage de MM. Funk et Nazarevski, **Histoire des Romanov,** qui vient de paraître, tranche heureusement sur les livres précédents? Nous ne le croyons pas. Il n'est pas pire, mais, hélas! il n'est pas meilleur que ses prédécesseurs de la même série. Le ton dithyrambique et même légèrement servile de certaines de ses pages lui ôte toute valeur historique — et le respect tue l'histoire, disait Michelet — quoique en somme ce ton soit assez compréhensible de la part de M. Nazarevski, dont les ouvrages furent jadis édités et patronnés par le conseil pédagogique auprès du Saint-Synode.

L'ouvrage de Funk et Nazarevski s'ouvre par un chapitre sur les origines des boïars Romanof où on nous apprend que « la *race* (sic!) des Romanof fut liée dans l'imagination du peuple à celle de Rurik » (p. 12) et un tableau poussé au noir du « temps des troubles » qui précédèrent l'avènement au trône du premier des Romanof. L'élection de Mikhaïl Féodorovitch est présentée par nos auteurs non seulement comme le résultat de la volonté expresse du peuple russe, mais encore comme une indication du Ciel. Nous ne discuterons pas cette dernière assertion; quant à la première, on peut dire qu'elle pèche par sa base. La Grande Assemblée Nationale (*Vélikyi Zemskyi Sobor*), qui fut convoquée à Moscou en janvier 1613 pour nommer un nouveau tsar, devint bien vite un foyer d'intrigues et de luttes entre les différentes fractions de la classe dirigeante du pays. C'est parce qu'on ne put se mettre d'accord sur le nom d'aucun de ceux qui, semble-t-il, avaient le plus de droits de ceindre la couronne, qu'on se rabattit sur le modeste et terne Romanof pour qui les représentants des grandes familles nobiliaires n'avaient que dédain et mépris.

Michel Romanof, qui savait à peine lire et écrire, était à tous les points de vue un homme quelconque. Aussi il est surprenant de lire dans l'*Histoire des Romanov* que cet « outsider » couronné fut un sauveur de la Russie. Si Michel put faire figure de souverain et passer à la postérité, c'est en

partie grâce à son père, le patriarche Philarète, qui l'assista de ses conseils à tous les moments, en partie à l'Assemblée Nationale, qui obligea Michel, lors de son avènement au trône, de reconnaître par écrit les limites de sa souveraineté, et qui, au cours de son règne, sut faire œuvre de législateur et réussit à pacifier le pays.

L'histoire du règne du premier Romanof, tel qu'il est raconté par MM. Funk et Nazarevski, donne le ton à la description de tous les règnes suivants. Ce qu'on peut reprocher en particulier à ces récits, c'est leur décousu, c'est la grande confusion qui y règne. Ni les événements, ni les personnages qui sont mis en scène ne sont présentés chronologiquement; à tous moments les auteurs reviennent sur leurs pas, enchevêtrent les fils de leur narration et corrigent leurs oublis en les associant à des événements postérieurs. Autre défaut de l'ouvrage, et celui-là plus sérieux encore, c'est l'abondance d'affirmations ne reposant sur aucune donnée précise. Catherine II est appelée « une princesse *errante* et pauvre ». Pauvre, soit, mais errante, absolument pas. Les déplacements de la jeune Sophie-Frédéric Anhalt-Zerbst furent assez nombreux, mais ils n'eurent jamais le caractère que lui prêtent les auteurs et qu'elle a prêté elle-même dans une lettre à l'impératrice Elisabeth au temps où elle lui faisait sa cour et n'était pas encore en possession de toutes les nuances de la langue française. La mort ignominieuse de Paul Ier eest expliquée ainsi : « L'or anglais avait fait son œuvre.Des sommes énormes avaient été dépensées par la Grande-Bretagne pour soudoyer l'entourage de Paul » (p. 263). Mais sur cet entourage et les préparatifs du complot qui eut pour résultat de faire monter sur le trône Alexandre Ier, quelques lignes à peine. Nicolas Ier est caractérisé par une boutade de l'ambassadeur français, M. de La Ferronays : « L'empereur Nicolas, c'est Pierre le Grand civilisé. » Alexandre III « possédait une volonté de fer et assez de sang-froid et de circonspection pour se montrer à la hauteur des circonstances. » (p. 366). C'est pourquoi, ajouterons-nous, dès après la mort tragique de son père, s'en fut-il de Saint-Pétersbourg et par peur des terroristes se terra-t-il dans son château de Gatchina. Du reste nos auteurs ne consacrent que douze pages et demie à son règne,

ce qui après tout est assez compréhensible; c'est tout ce que le Saint-Synode aurait permis d'écrire sur ce monarque, vu que l'un des auteurs, Nazarevski, étant un moine (*hyèromonakh*) se trouvait être sous son obédience. Mais pourquoi avoir escamoté aussi le règne de Nicolas II ? Est-ce pour la même raison? Dix-huit pages dont huit sacrifiées à d'assez mauvaises photographies, c'est vraiment bien peu pour un règne qui a duré presque 23 ans et pendant lequel il y eut deux guerres et des changements considérables dans l'ordre des choses établies à l'intérieur du pays.

Reste à élucider la question toujours à l'ordre du jour, à savoir de quel droit les souverains de Russie, après l'impératrice Elisabeth, se faisaient-ils appeler des « rurikides » (*rurikovitchi*) et même tout simplement des descendants des tsars moscovites. Les auteurs de l'ouvrage que nous analysons ici, nourris de la maigre sève de l'histoire officielle, n'osent pas évidemment soulevér cette question. Pour eux, le fait qu'une des filles de Pierre le Grand (Anne), elle-même née d'une mère livonienne ou lithuanienne de basse extraction, mariée à un prince allemand (Charles-Frédéric duc de Holstein) avait donné le jour à un fils (Charles-Pierre Ulrich) élevé à Kiel, adopté par Elisabeth, marié à une princesse allemande (Sophie-Frédérique Anhalt-Zerbst) et devenu par la suite, mais pas pour longtemps, empereur de Russie sous le nom de Pierre III, suffit amplement à démontrer que la lignée des Romanof ne s'était pas éteinte après la mort d'Elisabeth et que le sang généreux de Michel, Alexis et Pierre Romanof continuait à couler dans les veines des empereurs Paul, Alexandre et leurs descendants. Jadis quelques historiens, eux aussi fort respectueux des légendes établies, avaient essayé d'augmenter quelque peu le nombre de gouttes de sang russe dans les veines de Paul Ier en insinuant délicatement qu'il était le fils de Catherine II et de son premier grand amour, Soltykof. Mais Soltykof était beau et séduisant; Paul Ier fut universellement connu pour sa laideur; il avait le caractère de son père officiels, ses défauts et quelques lubies en plus. Au surplus Paul Ier avait eu déjà soin, en son temps, de dissiper cette dernière légende; il tenait à être le fils de Charles-Pierre-Ulrich de Holstein. Aussi quand il apprit qu'un des petits-

neveux de Soltykof disait à qui voulait l'entendre que l'empereur Paul était son oncle, celui-ci fit venir son aide de camp et lui dit :

Serge Soltykof raconte que je suis le fils de son grand-oncle; prenez quatre hommes et beaucoup de verges; allez chez ce polisson, dites-lui qu'il mérite la Sibérie, mais que je ne veux agir à son égard qu'en vieux parent, administrez-lui une bonne raclée et venez me rendre compte de votre mission.

Paul Ier avait raison de tenir à son origine allemande; il n'était un Romanof que par adoption et un Russe que par adaptation, comme du reste tous ses héritiers. Mais en somme cela aurait été de peu d'importance de savoir quel sang coulait dans leurs veines s'ils avaient eu l'intelligence, la décision, l'énergie et l'esprit politique d'un Pierre Ier et d'une Catherine II. Il est probable que dans ce cas-là la dynastie des Romanof-Holstein-Gotterp régnerait encore en Russie.

Une bibliographie touffue et composée en dépit du bon sens accompagne le livre de MM. Funk et Nazarevski. Très peu d'ouvrages étrangers y figurent. Au surplus les noms de leurs auteurs sont parfois estropiés ou mal orthographiés. Ainsi l'historien polonais bien connu Waliszewski est devenu « Valichevski ». Bien souvent on n'indique ni l'année ni le lieu de publication des ouvrages; de même on ne s'est pas préoccupé d'établir la bibliographie dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Parmi les ouvrages russes cités il y a des lacunes impardonnables; on a oublié par exemple de citer Diakonof, Ikonnikof; par contre y figurent des ouvrages tout à fait secondaires à tous les points de vue. Enfin le règne de Nicolas II n'est illustré que par quatre volumes dont un est de la plume du général Spiridovitch, ancien chef de l'« Okhrana » tsariste, qui a si mal protégé (*Okhranila*) le dernier tsar moscovite.

N. BRIAN-CHANINOV.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

G. Charensol : *L'Affaire Dreyfus et la Troisième République*; Kra. 15 »

Léon Dubreuil : *Histoire des insurrections de l'Ouest*, tome II. Avec une carte; Rieder. 30 »

Gustave Dupont-Ferrier : *Etudes sur les institutions financières de la France à la fin du moyen-âge. Tome I : Les élections et leur personnel;* Firmin-Didot. » »

Pascal Guérin et Ernest Lyon : *Petri vallum Sarnaii monachi Hystoria albigensis*, publiée par la Société d'Histoire de France (série antérieure à 1789); Champion. 20 »

Georges Lafond et Gabriel Tersane: *Bolivar et la libération de l'Amérique du Sud.* Préface de M. Raymond Poincaré; Payot. 32 »

Albert Mathiez : *Le Dix Août.* (Coll. *Récits d'autrefois*); Hachette. 7,50

André Piganiol : *Esquisses d'histoire ancienne;* Alcan. 12 »

Edmond Rossier : *Histoire politique de l'Europe 1815-1919;* Payot. 30 »

Général Alexandre Spiridovitch : *Histoire du terrorisme russe, 1886-1917*, traduit du russe par Vladimir Lazarevski, avec un portrait; Payot. 60 »

Littérature

Augusta Amiel-Lapeyre : *Pensées sauvages;* Desclées de Brouwer. » »

Germaine Beaumont : *Disques :* Edit. du Tambourin. 20 »

René Boylesve et Marcel Proust : *Quelques échanges et témoignages*, textes inédits, avec deux lettres en fac-similé; Le Divan. » »

Colette : *Les plus belles pages de Colette.* Avec des notes bibliographiques; Flammarion. 12 »

Marie Czapska : *La vie de Mickiewicz.* (Coll. *Le roman des grandes existences*); Plon. 16 »

Jeanne-Aurélie Grivolin, Lyonnaise: *Les oraisons amoureuses*, transcrites par Roger Pillet; La Connaissance. » »

Madeleine Israël : *Jules Romains, sa vie, son œuvre;* Kra. 15 »

Camille Jullian : *Au seuil de notre histoire*, II; Boivin. 20 »

Denise Le Blond-Zola : *Emile Zola raconté par sa fille.* Avec un portrait d'après Cézanne; Fasquelle. 15 »

Louis Le Sidaner : *Gustave Flaubert, son œuvre.* Portrait et autographe; Nouv. Revue critique. 9 »

Robert Lévy : *César Borgia* (Coll. *Les grandes vies aventureuses*); Berger-Levrault. 10 »

A. Mabille de Poncheville : *Terre d'Occident, France et Belgique.* Avec des illustrations; Edit. Vermaut. 20 »

O. H. Prior : *Morceaux choisis des penseurs français du XVI*e *au XIX*e *siècle.* Préface de M. Léon Brunschwig; Alcan. 30 »

J.-G. Prodhomme : *Vingt chefs-d'œuvre (du Cid à Madame Bovary) jugés par leurs contemporains.* Opinions, critiques, correspondances choisies et annotées. Préface d'Albert Thibaudet; Lib. Stock. 24 »

J. Helen Rowlands, M. A. (Calcutta) : *La femme bengalie dans la littérature du moyen âge;* Ad. Maisonneuve. » »

Jules Supervielle : *L'enfant de la haute mer;* Nouv. Revue franç. » »

Hector Talvart : *Maurras religieux et suscitateur de foi*, conférence prononcée à Bayonne à l'Institut d'Action française le 11 juillet 1930; Edit. Rupella, La Rochelle. 10 »

Mœurs

Maurice Privat : *Oustric et C*ie; Documents secrets. 12 »

Marcel Rouff et Thérèse Casevitz : *La vie de fête sous le Second Empire : Hortense Schneider;* Tallandier. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Sidney Bradshaw Fay : *Les origines de la guerre mondiale*, traduit de l'anglais par Charles Jacob; Rieder, 2 vol. 120 »

La politique extérieure de l'Allemagne, 1870-1914. Documents offi-

ciels publiés par le Ministère allemand des Affaires étrangères. Tome XII : *30 avril 1896-9 février 1897*. Traduit par Henri Audoin; Costes. » »

Charles Védil : *Les mutineries de la marine allemande, 1917-1918.* Avec une étude historique et psychologique sur les mutineries maritimes; Payot. 18 »

Philosophie

J. Zafiropulo : *La philosophie effective*, essai d'une métaphysique relative; Alcan. 18 »

Poésie

J.-L. Aubrun : *Visions d'Italie* ; Edit. Pythagore. 10 »

Philippe Campana : *Messiade;* Imp. Castera, Bordeaux. » »

Gonzalve Desaulniers : *Les bois qui chantent;* Libr. Beauchemin, Montréal. » »

Marcel Monpezat : *Onciales;* le Rouge et le Noir. 15 »

Jacques Nielloux : *Miroirs sensibles;* Lucien Golzo, Feurs, Loire. » »

Vincent Vincent : *L'habit d'Arlequin.* Avec des compositions d'Emilio Beretta; Edit Au Hasard, Lausanne. » »

Politique

Pierre Dominique : *Oui, mais Moscou...;* Libr. Valois. 15 »

Florent-Matter : *La France est-elle défendue? La propagande allemande, ses armes, ses méthodes, ses succès;* Tallandier. 15 »

P. Gorine : *La Révolution russe de 1905;* Bureau d'éditions. 9. »

A. Kurella : *La révolution culturelle.* (*L'application du plan quinquennal*) ; Bureau d'éditions. 2 »

Ch. Pomaret : *L'Amérique à la conquête de l'Europe;* Colin. 25 »

Giorgio Quartara : *Les Etats-Unis d'Europe et du monde*, traduit de l'italien par B. Le Clerc de La Herverie; Œuvres représentatives. 12 »

Lucien Souchon : *De Sedan à Locarno;* Fayard. 15 »

Questions coloniales

Augustin Bernard : *Histoire des Colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde.* Tome II : *L'Algérie.* Illust. en couleurs de Mme C. Hanotaux fils, Albert Bernard, E. Dinet, Paul-Elie Dubois. Illustr. en noir de Mme et de M. G. Hanotaux fils. (*Histoire de la nation française des origines préhistoriques jusqu'à nos jours*, sous la direction de Gabriel Hanotaux et Alfred Martineau) ; Plon. » »

Louis Roubaud : *Viet-nam, la tragédie indochinoise;* Libr. Valois. 15 »

Questions militaires et maritimes

Les flottes de combat 1931. Ouvrage fondé par le Comm^t^. de Balincourt, publication continuée par le Comm^t^ Vincent-Bréchignac; avec de nombr. figures; Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales. 45 »

Commandant Muller : *Joffre et la Marne.* Avec 11 h.-t. dont 3 cartes en couleurs; Crès. » »

Roman

Auguste Bailly : *Le figuier maudit;* Fayard. 12 »

Waldemar Bonsels : *Mario et les animaux;* Flammarion. 12 »

Henry Bordeaux : *Murder-party ou Celle qui n'était pas invitée;* Plon. 15 »

Raoul Bouillerot et Julienne Mouli-

nasse : *Pas à pas... vers la paix.* Avec 10 bois originaux de Georges Rousseau; Edit. du Cap Burgonde, Chagny en Bourgogne. 15 »

Marcelle Capy : *Des hommes passèrent;* Edit. du Tambourin. » »

Alphonse Daudet : *Le petit Chose;* Nelson. 7,50

Florian-Parmentier : *La mort casquée ou la paix à l'ombre de la guerre;* Fasquelle. 12 »

Maxime Gorki : *La fin des Artomonov,* traduit du russe par Dumesnil de Gramont; Calmann-Lévy. 15 »

Georges Hoog : *La rencontre sur les cimes;* La Jeune Académie. 10 »

Frédéric Karinthy : *Voyage à Capillarie,* traduit du hongrois par Ladislas Gara et Marcel Largeaud; Rieder. 15 »

Pierre de Mazenod : *La marche dans la nuit;* Redier. 12 »

Suzanne Normand : *L'Exigeant;* Edit. du Tambourin. » »

Lucien Pemjean : *La jeunesse de d'Artagnan;* Baudinière. 3,50

Léon Riotor : *Les taches d'encre;* Lemerre. 12 »

Pierre et Maria Sire : *L'homme à la poupée;* Lemerre. 15 »

Marcelle Tinayre : *L'ennemie intime;* Flammarion. 12 »

T. Trilby : *Bouboule, dame de la IIIe République;* Flammarion. 12 »

Guy Vernon : *Celle qui osa;* Messein. 12 »

Sciences.

Robert Dreyfus : *Le téléphone.* Avec des figures; Colin. 10,50

Adrien Favre : *Les origines du système métrique;* Presses universitaires. 15 »

Docteur J. Lhermitte : *Le sommeil;* Colin. 10,50

Sociologie

Docteur Lucien Graux : *La Tchécoslovaquie économique,* rapport à M. le ministre du Commerce; Ficker. 200 »

Docteur René Martial : *Traité de l'immigration et de la greffe inter-raciale.* Préface du sénateur français Pierre Even. Préface du député belge Louis Piérard; Larose. 35 »

Théâtre

Kleist : *Bataille d'Arminius (Hermannsschlacht).* Traduit et préfacé par André Robert. Texte allemand en regard; Edit. Montaigne. 20 »

Lenau : *Don Juan.* Traduit et préfacé par Walter Thomas. Texte allemand en regard; Edit. Montaigne. 15 »

Voyages

Stendhal : *Promenades dans Rome.* Etablissement du texte et préface par Henri Martineau; Le Divan, 3 vol.

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Graça Aranha. — Le legs Lonchampt à l'Académie Goncourt. — A propos des mémoires de Trotsky. — L'incident Rimbaud. — Au sujet d'une citation. — Le style du roman-feuilleton. — Mort de la girafe. — Le Sottisier universel.

Mort de M. Graça Aranha. — Cet écrivain brésilien, mort le 27 janvier dernier à Rio, n'est pas un inconnu en France. Son pre-

mier roman, *Chanaan*, traduit en français par M. C. Gazet, directeur de l'Agence Havas à Rio, fut accueilli ici avec succès et sa pièce *Malazarte*, que Lugné-Poe donna au théâtre Femina avant la guerre, fit parler de M. Graça Aranha avec sympathie. Ce qui distinguait surtout cet écrivain, c'était son enthousiasme pour les grands problèmes de l'art contemporain et son attachement à la pensée gréco-latine. Ces dispositions d'esprit le rapprochèrent de Maurice Barrès, d'Anatole France et d'autres écrivains français dont il fut bientôt l'ami. Cet état d'âme était d'autant plus étonnant chez M. Graça Aranha qu'il avait été, dans sa jeunesse, orienté par les prêches socio-démocratico-germains (arrangez cela comme vous voudrez) de la philosophie à la mode à Pernambuco, celle du célèbre Tobias Barreto, professeur à la Faculté de Droit de Recife et poète grandiloquent, de l'école dénommée *condorienne*. La guerre éveilla définitivement en M. Graça Aranha l'instinct latin, qui surnageait en lui, et il ne tarda pas à voir clair dans le conflit qui déchirait les nations : la lutte entre deux civilisations, le vieux combat du Mal et du Bien, la vraie culture contre la fausse culture, le saxon contre le latin. Du reste, tout le monde, avec M. Aranha et M. Branting, commençait à voir clair. L'auteur de *Chanaan* déploya alors une activité d'apôtre. Plusieurs villes de France entendirent sa parole ardente, ses discours enflammés où il expliquait le sens véritable de la guerre mondiale.

Il avait été *condorien* à Recife avec Tobias Barreto et c'est en condor (il en avait d'ailleurs le profil en yatagan) que, de haut et de loin, il perça le sanglant mystère. On le savait diplomate, représentant du Brésil quelque part en Europe et on admirait ce diplomate aux idées si nettes, au franc-parler. La vérité, c'était que M. Graça Aranha avait, tout jeune, quitté la diplomatie, ayant profité d'une chance inattendue pour prendre sa retraite, prématurément : le fameux baron de Rio-Branco, ministre des Relations Extérieures du Brésil, avait fait promulguer une loi, la loi des vingt ans de service, et c'est par cette porte généreusement ouverte que le jeune diplomate se faufila vers cette Capoue, dans laquelle il ne s'endormit point. Il se disait d'ailleurs « ministre plénipotentiaire du Brésil en Europe ». Il était très brésilien, se sentait terriblement européen, voire universel. D'où sa tendance à bouleverser les ornières, à enfoncer les routines, à secouer les jougs.

Secrétaire du célèbre Joaquim Nabuco, autre Européen, dans la mission envoyée auprès du roi d'Italie pour défendre les droits du Brésil dans le litige concernant la Guyane (on sait que Victor-Emmanuel III se prononça contre le Brésil), M. Graça Aranha fut nommé depuis ministre à La Haye. Aujourd'hui, on l'eût envoyé

à Genève, où son européanisme, si j'ose dire, international, se fût trouvé tout à fait à l'aise. Mais il rentra au Brésil, où son ardeur ne tarda pas à le dévouer à la cause de la jeunesse, de toutes les jeunesses, pourvu qu'elles eussent des idéaux : jeunesses révolutionnaires, jeunesses d'avant-garde, jeunesses éparses et disjointes. Il s'en fit le chef de file. Leur devise était : « Tout ce qui est révolutionnaire est nôtre » et en avant! M. Graça Aranha a subi, de ce fait, quelques déboires. Il dut ,sous le règne républicain de M. Epitacio Pessoa, s'enfuir vers S. Paulo, où quelques amis l'ont mis en sûreté à l'ombre des caféiers en fleurs. La dernière révolution, victorieuse, a coïncidé avec la publication triomphante du dernier livre de M. Graça Aranha, *Le voyage merveilleux*, son second roman.

Auparavant, l'écrivain dont le Brésil déplore aujourd'hui la perte avait publié *L'esthétique de la vie*, recueil d'articles et de notes divers, où il donne libre cours à ses théories de penseur inquiet et bouleversé, et *Esprit moderne*, un discours-pamphlet programme-manifeste. Cette proclamation occasionna sa brouille inoubliable avec l'Académie des Lettres, où il occupait justement le fauteuil patronné par feu Tobias Barreto et dont il fut un des membres fondateurs. Encore un livre, contenant une correspondance entre Machado de Assis, le romancier, et Joaquim Nabuco, le diplomate penseur et essayiste, précédé d'une belle préface — et voilà l'œuvre de José Pereira da Graça Aranha, né à S. Luiz, capitale de l'Etat de Maranhão, le 21 juin 1869.

Si nous voulions résumer cette existence et cette œuvre, l'impression générale qui s'en détache est celle d'un être prodigieusement doué, chez lequel l'intuition du poète empiétait étrangement sur le domaine de la raison, produisant un phénomène d'idéologie qu'aucune discipline mentale ou morale ne refrénait. Dans sa culture entrait un mélange de toutes les conceptions modernes les plus variées, sans un point de repère, sans un fil d'Ariane : Ibsen y côtoyait Nietzsche, scandinaves et germains s'y bousculaient avec les anciens les plus disparates. Une espèce de panthéisme, brochant sur le tout, y accrochait les symboles arbitraires aux légendes inviolées et de cet amalgame se dégageait une « esthétique de la vie » où dominait l'Amour — quel amour? — furie dionysiaque ou romantique. Cette doctrine, M. Graça Aranha et ses jeunes adeptes l'expriment dans un jargon qui ne saurait se traduire dans aucune langue plausible. Du reste, le roman *Le voyage merveilleux* semblerait avoir été composé pour diffuser ces anomalies. Dommage! Histoire d'amour — pauvre amour! où il y a un mari abondamment bafoué — dont le seul nom, Radagasio,

sonne exprès le grotesque, cocu que l'auteur n'a voulu ni magnifique, ni pitoyable, sa femme, Thereza, qui est loin d'être la femme forte de l'Ecriture, sans être, hélas ! celle extrêmement faible de l'Evangile, quelques comparses qui déblatèrent et qui déraillent, un gamin névropathe malade d'amour, que Freud voudrait connaître, et un monsieur — l'amant — qui est tout ce qu'il y a de bien, et pour cause. Pour le style, nous regrettons que le philologue Heraclito Graça, parent de l'auteur, n'y soit plus, comme au temps de *Chanaan*, afin de faire, ça et là, quelques raccords bénévoles. Nous croyons que le bon, le brave, le généreux Graça Aranha, brésilien et européen, eût mieux fait quand même de rester brésilien en Europe qu'européen exilé au Brésil. Le condor, qui a saisi le sens de la guerre mondiale, ne pouvait que malencontreusement perdre, une fois sur les planches d'un esquif hasardeux, la clairvoyance des altitudes sereines. *Ses ailes de géant...* — J. S. DE R.

§

Le legs Lonchampt à l'Académie Goncourt. — Comme le *Mercure de France* l'avait fait prévoir dans son numéro du 15 août 1930, le legs fait par Mme Lonchampt à l'Académie Goncourt, en 1926, devra être attribué à un seul écrivain qui sera pour la première fois M. Léopold Lacour.

Tel était d'ailleurs le vœu de la testatrice. La note communiquée à la presse le 29 janvier le précise en ces termes :

Sur le rapport de M. Puget, l'assemblée générale du Conseil d'Etat a adopté le projet de décret tendant à autoriser l'acceptation du legs fait par Mme Lonchampt à l'Académie Goncourt. Mme Lonchampt a laissé, en mourant, une rente d'environ 6.000 fr. destinée à être attribuée annuellement à un homme de lettres, âgé de 50 ans au moins, n'ayant pas réuni les moyens suffisants pour vivre. Comme, malheureusement, les hommes de lettres de cet âge et dans ce cas sont assez nombreux, les membres de l'Académie Goncourt avaient demandé à être autorisés à répartir la dite rente entre plusieurs bénéficiaires.

Le Conseil d'Etat a déclaré s'en tenir à la volonté formelle de la testatrice.

On avait cru, tout d'abord, que l'héritage laissé par Mme Lonchampt permettrait de servir au « pensionné Goncourt » une rente annuelle beaucoup plus élevée. Le chiffre de 20.000 francs avait été prononcé. Aujourd'hui encore, le Président de l'Académie des Dix espère que la somme de 6.000 francs, prévue par le Conseil d'Etat sera largement dépassée.

— J'espère, a dit M. J.-H. Rosny aîné à un rédacteur du *Figaro*, j'espère pour le bénéficiaire de la pension qu'il aura bientôt une quinzaine de mille francs.

Et à cette question du journaliste :

— Les membres de l'Académie Goncourt n'ont-ils pas pensé, à augmenter leur allocation avec le legs de Mme Lonchampt?

M. J.-H. Rosny a répondu :

« Nous y avons songé en effet; si le don dépassait la somme de dix mille francs, il aurait été possible d'augmenter un peu la pension des Goncourt, étant donné que dans la pensée de ceux qui fondèrent notre académie, une somme de 6.000 francs or devait nous être allouée et non pas une somme de 6.000 francs à quatre sous... »

Mais comme Gustave Geffroy d'abord, puis son amie Mme Lonchampt, ont exprimé le vœu qui, dans l'espèce, est un ordre, que le premier pensionné soit Léopold Lacour, c'est donc lui qui sera désigné. — L. DX

§

A propos des mémoires de Trotsky.

Issy, le 21 janvier 1931.

Monsieur,

Je trouve dans votre intéressante « revue de la quinzaine » un article de M. S. Posener sur l'autobiographie de Léon Trotsky dont je suis le traducteur (*M. de F.*, 15 janvier 1931, pp. 486-491).

M. S. Posener juge utile de terminer son étude en posant une question; voici comment il s'exprime :

« Il ressort des citations que nous avons faites que la traduction de M. Maurice-Parijanine est loin de la perfection. Les notes dont il accompagne le texte sont, la plupart du temps, exactes et impartiales, mais on ne comprend pas pourquoi elles disparaissent à partir de la moitié du deuxième volume. Est-ce Trotsky qui s'est opposé à leur publication, les ayant trouvées d'un caractère stalinien? »

Etant ainsi mis en cause, j'estime qu'il est de mon droit et de mon devoir de renseigner les lecteurs du *Mercure de France*.

Parlons d'abord des notes.

Une première traduction de l'autobiographie avait été faite, qui déplut à Trotsky. L'auteur reprochait à la personne qui s'était chargée de ce travail d'ignorer « la terminologie marxiste ». La personne fut dédommagée et l'on me demanda de faire une nouvelle version de l'ouvrage. Il fut convenu que le texte serait accompagné de notes pour la commodité du lecteur. Cette convention a été spécifiée à plusieurs reprises, oralement et par écrit, entre moi et les éditeurs. Je n'ai jamais traité directement avec Trotsky qui, cependant, réserva son approbation préalable en exigeant d'abord

une épreuve, un examen. Il choisit trois chapitres, ceux dont la traduction lui semblait particulièrement difficile. Ma version lui plut; je sais même qu'il en fit l'éloge. Cette version comportait *des notes*.

Les éditeurs me pressèrent alors de remplir ma tâche. Je dus constater bientôt que des personnes déléguées par Trotsky exerçaient un contrôle intolérable sur mon travail. Par écrit, les éditeurs, reconnaissant le bien-fondé de mes protestations, m'affirmèrent que désormais mes épreuves de correction ne passeraient plus sous d'autres yeux que les miens et qu'ils se solidarisaient entièrement avec moi sur la question *des notes,* les jugeant toutes nécessaires et impartiales.

Je dois indiquer en passant que la rédaction des notes me prenait au moins autant de temps que la traduction même, que j'ai effectué des recherches difficiles et que j'ai été aidé à plusieurs reprises par des professeurs compétents.

M. S. Posener veut bien reconnaître que mes notes « sont, *la plupart du temps,* exactes et impartiales ». Je n'aime pas beaucoup en critique ce facile « la plupart du temps ». Je voudrais que l'on me signale mes erreurs, pour que je puisse les réparer.

Le tome I sortit des presses le 25 février 1930. Presque aussitôt, les représentants de Trotsky en demandèrent, en référé, l'interdiction de vente. La cause fut gagnée par les éditeurs qui me prièrent de continuer mon travail *dans les mêmes conditions.*

Au cours de la traduction des tomes II et III, je fus amené à constater que des erreurs historiques très importantes avaient été commises par Trotsky. « Impartialement », je les signalais en notes. « Trotsky doit se tromper... Tel fait a eu lieu tel jour... Un mois s'était écoulé depuis que... Voici les références... » Le jeu d'épreuves d'imprimerie est donc, à mes yeux, la seule édition originale de l'ouvrage. Je possède ces épreuves. Et c'est ce que je déclarai à mes éditeurs lorsqu'ils m'annoncèrent que, ne désirant pas faire les frais d'un nouveau procès, ils avaient pris sous leur responsabilité de supprimer, *sans me consulter,* certaines notes.

Au moment où je fus averti, l'ouvrage était en vente. Je n'avais plus qu'à m'incliner devant le fait accompli, en me réservant le droit de commenter à ma manière, c'est-à-dire en historien, les erreurs de Trotsky.

Telle est, Monsieur, l'histoire résumée de cette publication.

M. S. Posener croit bon d'insinuer que mes notes — non publiées — pouvaient être « d'un caractère stalinien ». Voilà encore un procédé de critique peu admissible. Depuis dix-huit mois, dans la modeste revue *Les Humbles,* j'écris ce que je pense des « stali-

nistes ». Je ne crois pas qu'un critique ait le droit de formuler un jugement, même en termes dubitatifs, sur des notes qui n'ont pas été publiées.

Reste un mot à dire sur cette phrase : « Il ressort des citations que nous avons faites que la traduction de M. Maurice-Parijanine est loin de la perfection. » D'ordinaire, je ne réplique rien aux appréciations qui peuvent être données de mon travail personnel. Permettez-moi, pour cette fois, de me défendre un peu.

Je pars de cette formule qu'une longue expérience m'a suggérée : Quand un écrivain écrit mal, le traducteur doit écrire mieux que lui, sous peine d'être accusé d'avoir fait une mauvaise traduction.

Trotsky écrit des choses très intéressantes, pénétrantes et saisissantes; il parle en grand homme. Mais il écrit détestablement, dans ce demi-jargon russe des juifs de la région d'Odessa qui provoque le sourire des vrais Russes, et que M. S. Posener doit connaître mieux que moi. Je me suis appliqué à faire du texte de Trotsky un français aussi fidèle et acceptable que possible, sans espérer réussir. Je ne pouvais lui prêter un style académique. N'empêche que des critiques français l'ont consacré « grand écrivain », en quoi ils ont eu raison pour le fond, mais non pour la forme, selon moi.

Je n'espère pas atteindre à la perfection, ne sachant ce que c'est. Il est tout de même humiliant pour moi que M. S. Posener se soit arrogé le droit de contrôler le français de quelqu'un dont le pseudonyme est russe, mais dont les origines à demi paysannes et l'instruction universitaire sont exclusivement françaises. Je ne puis accepter de bon gré le jugement de M. S. Posener. Chez vous-même, Monsieur, dans la « revue de la quinzaine », je relève cette phrase de M. Posener qui nous ramène à l'ancienne époque où nos amis de Bruxelles ne parlaient pas un français très pur :

« *Et si cet autre eût été Trotsky? — posez-vous une question peu délicate.* » (p. 489).

Un peu plus loin (p. 490), voici une phrase dont l'élégance sera très goûtée :

« *Cette thèse, à savoir que la phase actuelle du communisme russe n'est que la dégénération du vrai communisme, est répétée souvent par Trotsky.* »

Donnez-moi des juges, Monsieur le Directeur, mais ne m'obligez pas à rechercher l'origine de ce bon mot : « Cordonnier, tu dois t'en tenir à la chaussure. »

Je pense que, comme l'usage et les convenances l'imposent, vous voudrez bien, Monsieur, communiquer à M. Posener cette réponse

que je vous prie, en outre, de publier dans votre « revue de la quinzaine » du *Mercure de France*.

Veuillez agréer, etc...

MAURICE-PARIJANINE.

§

L'incident Rimbaud.

Nîmes, 23 janvier 1931.

Mon cher Directeur,

J'aurais mauvaise grâce à ne pas me déclarer satisfait des quelques lignes (*Mercure* du 1er janvier) où M. Gabriel Brunet a bien voulu expliquer le caractère du point d'interrogation qui m'avait paru fâcheux.

Tout au plus trouverai-je regrettable que le *point d'ironie*, jadis proposé par M. Alcanter de Brahm, ne soit pas tombé dans l'usage. Mon excellent confrère l'eût employé, au lieu de son point d'interrogation; et moi ni aucun lecteur du *Mercure*, y compris Mme Yerta Méléra, ne s'y fût trompé.

Quoi qu'il en soit, je remercie Gabriel Brunet d'avoir mis les choses... au point, et déclare l'incident clos en ce qui me concerne. Ma note du 15 courant, après ma lettre du 1er décembre, répondent suffisamment à tout ce que Mme Méléra a écrit et voudra écrire.

Mais cet incident m'a obligé à revoir la vie du Rimbaud arabo-éthiopien, et me voici capable de tenir à notre ami Paul Voivenel la promesse que je lui fis, voici déjà quelque temps, en suite de son aimable sollicitation : celle de parler de Rimbaud dans la vivante et la vaillante revue toulousaine, l'*Archer*, dont il est le directeur.

L'ex-auteur du *Bateau ivre* mena à Aden et au Harar une existence misérable quant aux gains que ses durs travaux lui rapportèrent. Sa sœur et son beau-frère en ont été si affectés dans leur vénération fraternelle, si honteux dans leur amour-propre familial qu'ils ont trouvé là le principal motif à la falsification de ces lettres.

Qu'a au juste gagné Rimbaud au cours de ces onze ans (1880-1891) non moins infernaux que la *Saison* qu'il a chantée? Cette arithmétique n'est pas sans intérêt et je suis le seul capable de la produire, étant le seul qui ait pu confronter les originaux de ses missives avec la version frauduleuse que Paterne, en collaboration d'Isabelle, nous donna.

Les gains du Rimbaud d'Arabie et d'Abyssinie — tel est le titre de l'étude que je compte donner bientôt dans l'*Archer*; j'y renvoie

ceux qui restent friands de tout ce qui touche au Poète-maudit.

Un mot pour vous prier de me laisser dire que le n° de janvier de l'*Archer* contient, enchâssée dans une glose copieuse ma traduction en vers de l'un des plus dramatiques morceaux de la *Mirèio* de Mistral, la *Noyade d'Ourrias*.

Veuillez agréer... — MARCEL COULON.

P.-S. — Page 439 du *Mercure* du 15 janvier, ligne 13, il faut lire que la lettre du 6 mai 1883 est adressée non pas à *mes plus chers amis*, mais à *mes chers amis*.

§

Au sujet d'une citation. — Avec une parfaite courtoisie, dont je lui sais gré, M. L. Buchard me reproche d'avoir, dans ma chronique du 15 décembre 1930, attribué à La Fontaine un vers qu'il cite — assez différent — comme appartenant à Segrais.

M. Buchard estime d'ailleurs que sous cette forme :

> N'en rapportiez-vous rien à l'oreille des dieux?

le vers est dur; il lui accorde plus de douceur sous la forme où je l'ai cité :

> Portez-en quelque chose à l'oreille des dieux,

mais il me fait trop d'honneur en supposant que j'en puisse être l'auteur. Il est bien, comme je l'ai écrit, de Jean de La Fontaine. M. Buchard le trouvera... — je confesse, après vérification, que j'ai commis pourtant une erreur légère, en citant de mémoire, et il faut lire :

> Portez-en quelque chose aux oreilles des dieux

— dans cette délicieuse comédie, si peu connue, qui a nom *Clymène*. — ANDRÉ FONTAINAS.

§

Le style du roman-feuilleton. — Dans son amusant article sur ce sujet (*Mercure* du 1er février), M. André Moufflet écrivait :

> Certains exemples appartiennent à la légende... Ainsi un monsieur bien informé prétendra qu'il a lu dans *les Aventures de Rocambole* :
> — « Oh! Oh! fit-il en portugais. »

A bien informé, bien informé et demi! C'est dans *le Collier de la reine*, de Dumas père (Éd. Calmann-Lévy, tome II, page 51) qu'on peut lire :

— « Ah! dit don Manoël en portugais. »

RENÉ GROOS.

§

Mort de la girafe. — Il s'agit, bien entendu, de celle qu'en 1827 Méhémet-Ali, soudan d'Egypte, offrit à Charles X, empereur des Français. L'espèce de petit référendum provoqué à son sujet par l'écho paru dans le *Mercure* (15-XI-1930, p. 251) ne lui a pas, jusqu'ici, enlevé le privilège d'avoir été la première girafe à venir se fixer à Paris.

C'est à Paris qu'elle décéda, en sa cage du Jardin des Plantes, le 15 janvier 1845. Sa perte fut cruellement ressentie par toute la population parisienne. Ses innombrables admirateurs et amis eurent, du moins, la consolation de conserver, pieusement découpé dans l'*Illustration* (25-I-1845), le portrait en pied, si l'on peut dire, dû au peintre Karl Girardet, qu'encadrait cette oraison funèbre de la belle Africaine :

Nous recevons une triste nouvelle, et nous l'annoncerons avec tous les ménagements qu'elle exige, pour ne pas causer aux âmes sensibles une trop vive émotion; préparez-vous donc, ô vous tous qui me lirez, à recevoir un coup terrible; que vos cœurs s'attendent à tressaillir, vos yeux à verser des larmes. — La... Faut-il parler?... la gi... Achèverai-je?... La gira... la girafe du jardin des Plantes est morte. Jetez un cri funèbre, orfraies de la ménagerie! tigres et lions, soyez attendris!

C'était cette blle et gigantesque girafe qui était venue du fond du désert, pour s'abriter au milieu de notre civilisation, avec sa haute taille et son œil si mélancolique et si doux : elle y a vécu quinze ans avec résignation, mais sans pouvoir oublier complètement son ciel natal et son désert. On voyait, à son regard toujours triste et languissant, qu'elle aurait mieux aimé vivre inconnue et brouter en liberté la feuille de l'arbre sauvage.

Tout ce qui peut cependant charmer les ennuis de l'exil et flatter sa vanité, la girafe l'avait obtenu : des poètes l'ont chantée, des académiciens lui ont adressé des lettres; la foule l'admirait toute la semaine et encore le dimanche : elle a eu l'affection des bonnes d'enfants, l'admiration du *Jean Jean,* la tendresse des petits garçons. « Allons voir la girafe! » a été longtemps le cri universel.

Maintenant elle n'est plus! La mort n'a pas plus respecté cette grandeur qu'elle n'en a respecté tant d'autres : elle n'est plus! et le marmot, la nourrice, le soldat, le rentier la pleurent; c'est un deuil universel parmi les hôtes du jardin des Plantes. On dit même, on dit qu'on a vu l'hyène et le chacal, — ô prodige! — essuyer une larme.

De tout temps, et dans tous les pays, les gazetiers furent de grands enfants. Tels ils sont encore aujourd'hui. Le 21 janvier 1931, on pouvait lire dans *Le Journal* l'entrefilet nécrologique suivant :

LISETTE, LA GIRAFE DU JARDIN DES PLANTES EST MORTE.

Après un voyage qui fut une véritable odyssée et un séjour à Paris qui fut une lente agonie, « Lisette », la jeune girafe, récemment arrivée à la ménagerie du Muséum, est morte. Le voyage l'avait épuisée. La pauvre bête souffrit, à son arrivée en Europe, d'un froid inaccoutumé. Si bien

que tous les efforts pour sauver sa frêle existence furent inutiles. On eut beau lui donner chaque jour quinze litres de lait, s'empresser autour d'elle, faire appel à des vétérinaires spécialistes... Lisette fut emportée par une crise d'entérite infectieuse.

AURIANT.

§

Le Sottisier universel.

Laissez-moi rappeler les vers splendides de M. Charles Vergnaud :

Les morts que l'on fait saigner dans leur tombe
Se vengent toujours.
Ils ont leur manière et plaignez qui tombe
Sous leurs grands coups sourds.

Journal Officiel, 1re séance du 22 janvier (discours de M. Charles Coutel).

Les Portraits de Walter Pater auraient demandé une longue étude... Chaque page est d'une raffinerie, d'une délicatesse inouïes. — E. JALOUX, *Nouvelles Littéraires*, 24 janvier.

C'est le moment d'évoquer les vers célèbres du « Cimetière Marin » :

Notre immortalité affreusement laurée...

Paris-Midi, 23 janvier.

Dans le cortège qui défilera ce matin au milieu des ovations silencieuses... — *Le Journal*, 7 janvier.

On va célébrer le centenaire de la naissance de Henri Rochefort... Il fonda un grand nombre de publications... Une des premières fut *La Lanterne*, du format d'une brochure, pendant la guerre de 1870. — *Daily Mail* (Edition Continentale), 26 janvier.

Son temple était devenu trop petit; il [le pasteur Fosdick] en a fait construire un autre... Coût : 1 million de dollars, soit, sauf erreur, 100 millions de nos francs actuels. — *Le Christianisme au XXe siècle*, 11 décembre 1930.

CRÈCHE... 2° Berceau de l'Enfant-Jésus dans l'étable de Nazareth. — LOUIS RÉAU, Dictionnaire d'art et d'archéologie, p. 131.

LA LOIRE EST PRISE PAR LES GLACES. — Saint-Etienne, 14 janvier. — Au Pertuiset, la Loire est entièrement prise par les glaces. Le thermomètre a marqué 12°. Dans la partie haute de la ville de Saint-Etienne, on a enregistré 14°. En Haute-Loire, le thermomètre est monté jusqu'à 16°. — *L'Ami du Peuple*, 15 janvier.

Nous avions déjà le bateau de pêche-usine, qui, monté par un équipage norvégien et battant pavillon américain, prépare et met en boîtes les poissons, et principalement la baleine, quelques heures après qu'ils sont sortis de l'eau. — *Le Temps*, 21 janvier.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1931.